

J.-V. de Scheffel  
**Le Trompette de Seckingen**

Traduit en vers français par  
Alfred Ribeaud

Paris  
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques  
Librairie Paul Ollendorff  
1902

## Table des matières

Le Trompette de Seckingen.....	3
Chant I <sup>er</sup> Werner dans la Forêt Noire .....	3
Chant II Werner chez le Curé.....	11
Chant III La Saint-Fridolin.....	19
Chant IV Sur le Rhin.....	29
Chant V Le Baron et sa fille.....	39
Chant VI Werner chez le Baron .....	48
Chant VII Joyeuse chevauchée .....	57
Chant VIII Le Concert.....	65
Chant IX Maître et élève .....	71
Chant X Chez l'Homme silencieux.....	77
Chant XI Une Sédition .....	88
Chant XII Werner et Marguerite .....	99
Chant XIII La demande en mariage .....	106
Chant XIV .....	114
Poésies de Werner .....	114
Poésies du matou Hiddigeigei .....	119
Poésies de l'Homme silencieux .....	124
Trois poésies de Marguerite .....	126
Cinq ans plus tard Poésies de Werner en Italie .....	128
Chant XV A Rome .....	131
Chant XVI Dénouement.....	140

[1]

## Le Trompette de Seckingen

### Chant I<sup>er</sup>

#### Werner dans la Forêt Noire

Je veux chanter la Forêt Noire,  
 Je veux chanter les monts, couverts  
 D'une armure de sapins verts,  
 Les sommets chers à ma mémoire,  
 La montagne au front souverain,  
 Qui vers le clair midi regarde,  
 Et, nuit et jour, monte la garde  
 Sur la rive du jeune Rhin.

Salut, forêts mystérieuses !  
 Vieux arbres toujours droits, salut !

[2]

Combien d'heures délicieuses  
 Votre ombre épaisse me valut !  
 Par un travail lent, mais sans trêve,  
 Vos racines vont recueillir  
 Dans les secrets du sol, la sève  
 Qui vous empêche de vieillir.  
 Vous vous aimez les uns les autres ;  
 Vous souriez à l'homme, auquel,  
 L'hiver, les plus jeunes des vôtres  
 S'offrent comme arbres de Noël.  
 Calme, mais fière et vigilante,  
 La vie agit entre vos nœuds ;  
 Votre pensée est douce et lente,  
 Votre sang lourd et résineux.  
 Pauvres sapins, j'ai vu des larmes  
 Couler lentement de vos troncs,  
 Lorsque tombaient vos frères d'armes  
 Sous la hache des bûcherons.  
 J'ai vu souvent aussi vos cimes  
 S'incliner gracieusement  
 En chuchotant des mots intimes,  
 Et, chaque fois, un sentiment  
 Très doux, très pur, m'a bercé l'âme.  
 Qu'aujourd'hui donc mon cœur s'enflamme  
 Pour chanter votre palais vert.

[3]

C'était au mois de mars; l'hiver  
 Sévissait encore; les branches  
 Fléchissaient, lourdes de cristaux ;  
 Seules, des anémones blanches,  
 Jeune parure des coteaux,  
 Et des primevères, en quête

De beau soleil et de dégel,  
 Se risquaient à lever la tête.  
 Lors du déluge universel,  
 Si Noé, le saint patriarche,  
 Lâche la colombe de l'arche,  
 C'est qu'il se sentait en prison :  
 Ainsi, quand la froide saison  
 La tient trop longtemps sous tutelle,  
 La terre, à la fin, se rebelle  
 Et charge ses premières fleurs  
 De voir si la saison nouvelle  
 Ne va pas calmer ses douleurs.

Quelle est cette voix menaçante ?...  
 C'est la Tempête qui paraît ;  
 Elle visite, frémissante,  
 Les profondeurs de la forêt,  
 Et dit : « Sapins, je vous salue !  
 Vous savez, vous, pourquoi je viens,  
 Mes amis, tandis qu'à ma vue

[4]

Les hommes pensent que je tiens  
 Beaucoup à leur faire des niches  
 Et veux leur prendre leurs chapeaux  
 Vraiment ! emporter les corniches  
 Et les toits, casser les carreaux,  
 Décoiffer les plus belles dames,  
 Se faire leur épouvantail  
 Et houspiller les vieilles femmes,  
 Ce serait un vilain travail.  
 Mais vous jugez mieux votre amie,  
 L'avant-courrière du Printemps,  
 Qui chante à la terre endormie  
 La rude chanson des autans,  
 Qui fait qu'elle est tant admirée,  
 Qui sait balayer le terrain  
 Pour que son brillant souverain  
 Fasse dignement son entrée.  
 Aussi, c'est à vous, mes amis,  
 Qui me bravez d'un air si crâne  
 Et qui m'avez si souvent mis  
 Des cicatrices sur le crâne,  
 Que je confierai mon secret :  
 Le Printemps, le Printemps arrive !  
 Lorsque bientôt, dans la forêt,  
 On entendra chanter la grive,  
 Lorsque le Printemps sera roi

[5]

Et que son œuvre sera faite :  
 Alors, souvenez-vous de moi,  
 De moi qui suis son estafette. »

Elle dit, et tous les sapins,  
 Secoués comme des brindilles,  
 Couvrirent sentiers et chemins

D'une pluie intense d'aiguilles.  
 Choqués, ils prirent assez mal  
 Les hommages de la Tempête  
 Et leur ton n'eut rien d'amical  
 Lorsque, en relevant tous la tête,  
 Ils lui dirent : « Nous détestons  
 Ces manières-là; plus d'un autre  
 S'en fâcherait. Nous regrettons  
 Que des maîtres comme le vôtre  
 Aient de si grossiers serviteurs.  
 Passez votre chemin, madame,  
 Cherchez d'autres admirateurs ;  
 Dans les Alpes, on vous réclame  
 Sans doute : il vous faut y voler.  
 On y voit des rochers énormes  
 Qui, comme vous, manquent de formes :  
 Vous trouverez à qui parler. »

[6]

Tandis que la forêt murmure  
 Ce langage inhospitalier,  
 Soudain, un homme et sa monture  
 Apparaissent. Le cavalier  
 Cherche sa route dans la brume.  
 Le vent fait flotter son manteau,  
 Ses cheveux, ainsi que la plume  
 De héron, ornant son chapeau.  
 On voit, au-dessus de sa lèvre,  
 Ce léger duvet qui, dit-on,  
 Met les jeunes filles en fièvre,  
 Car il démontre à sa façon  
 Que son possesseur est un homme,  
 (Il faut bien l'avouer tout bas,  
 Cette chose-là) mais qu'en somme  
 Son baiser ne piquerait pas.  
 Or, jamais sa barbe naissante  
 N'avait mis la confusion  
 Sur une joue intéressante,  
 Et, comme par dérision,  
 Le givre qui, de chaque branche,  
 Tombait en grande quantité,  
 La rendait presque toute blanche.  
 L'enthousiasme et la bonté  
 Brillaient dans ses yeux; sa fierté,  
 Sa figure rêveuse et grave

[7]

Lui donnaient grand air, et n'eût-on  
 Pas vu l'épée au ceinturon,  
 Qu'on eût dit quand même : Il est brave !  
 Au cordon, qui faisait le tour  
 De la poitrine, on voyait pendre  
 Sa trompette qu'avec amour  
 Il s'ingéniait à défendre  
 Contre la bise et les frimas.  
 Quand le vent, s'engouffrant en elle,

La faisait résonner tout bas,  
 Il redoublait de soin, de zèle,  
 Et la couvrait de son manteau.

L'étranger poursuivait sa route,  
 Lentement, dans la neige et l'eau,  
 Hésitant, en homme qui doute  
 S'il suit le bon chemin ou pas.  
 Le voyage lui semblait rude  
 Et sa monture, à chaque pas,  
 Tombait presque de lassitude.  
 Très las lui-même, il murmurait :  
 « A la fin, tout ceci m'assomme.  
 C'est surtout dans cette forêt  
 Que l'homme aurait besoin de l'homme.  
 Depuis l'heure où j'ai pris congé

[8]

De ces bons moines de Saint-Blaise<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Petite ville de la Forêt Noire. Son couvent de Bénédictins a été sécularisé en 1807.]

Je n'ai rien bu ni rien mangé.  
 Aussi, je me sens mal à l'aise.  
 Je n'ai vu qu'un seul paysan;  
 Encore avait-il un air rogue  
 Qui voulait dire : Allez-vous-en !  
 Je n'ai compris qu'un dialogue,  
 Celui de corbeaux furieux  
 Qui, pour une taupe crevée,  
 Se disputaient à qui mieux mieux.  
 Pas une âme ne s'est trouvée  
 Pour faire la route avec moi.  
 Cet interminable cortège  
 De sapins est funèbre en soi :  
 Ces arbres recouverts de neige  
 Semblent roulés dans un linceul.  
 Dans ces conditions, je n'aime  
 Guère, ma foi, voyager seul.  
 Quand ce seraient gens de Bohême,  
 Voleurs de grands chemins, ou même  
 Cette femme et ce cavalier  
 Qui, par une nuit très profonde,  
 Menèrent le vieux chevalier  
 En plein bois, loin de tout le monde,

[9]

Puis se présentèrent à lui  
 Comme la Mort avec le Diable :  
 Je les trouverais aujourd'hui  
 Une compagnie agréable. »

Tout finit, à ce qu'il paraît,  
 Sur notre misérable terre,  
 Même les courses en forêt.  
 La tempête daigna se taire  
 Et le ciel, souriant enfin,  
 Cessa de faire grise mine  
 Au malencontreux pèlerin.

Tel que l'ouvrier d'une mine,  
 Privé de lumière depuis  
 Plusieurs heures, reprend courage  
 Quand le jour brille au haut du puits  
 Ainsi, dans le ciel sans nuage,  
 Le voyageur trouve un présage  
 Qui rend à la gaieté ses droits.  
 Bientôt la lisière du bois  
 Apparut à notre jeune homme,  
 Heureux d'être enfin arrivé.  
 Son regard, qui s'était trouvé  
 Comprimé dans la forêt, comme  
 Entre les murs d'une prison,  
 [10]  
 Embrasse maintenant d'emblée  
 L'immensité de l'horizon.

Qu'elle était belle, la vallée,  
 Chère aux pâtres, aux laboureurs,  
 Avec sa chapelle, voilée  
 De mousse, de lierre et de fleurs !  
 Là-bas, où, jusques à la plaine  
 S'étendent de vastes forêts,  
 On admire le Rhin, qui traîne  
 Vers l'occident ses flots distraits ;  
 On volt resplendir, dans l'opale  
 Du soir, des donjons, des créneaux,  
 Des hautes tours de cathédrale.  
 Plus loin encor, sous les émaux  
 De rayonnements fantastiques,  
 Se dressent, comme des géants,  
 Les vieilles Alpes helvétiques.  
 Comme le front de nos savants  
 Se pourpre et leur regard 's'enflamme,  
 Lorsque les souffles créateurs  
 Agitent puissamment leur âme :  
 Ainsi s'embrasent les hauteurs.  
 (A quoi rêvez-vous, monts charmeurs,  
 Rochers altiers, blanches murailles ?  
 Est-ce à la terre ? à son amour ?  
 [11]  
 Aux tortures de ses entrailles  
 Quand elle vous donna le jour ?)

Le jeune voyageur se jette  
 Alors à bas de son cheval,  
 Saisit sa fidèle trompette  
 Et fait retentir tout le val  
 Du son joyeux de sa fanfare,  
 Saluant le paisible Rhin,  
 Le soleil éteignant son phare,  
 Et les Alpes au front serein.  
 Trari, trari, trarara, chante  
 A son tour l'écho qui s'enfuit  
 Ah! la mélodie est touchante,

Mais c'est Lui surtout qui séduit  
 Avec sa trompette sonore  
 Qui tient la vallée en éveil,  
 Avec sa trompette que dore  
 Un dernier rayon de soleil.

Or, là-bas, près du pâturage,  
 On l'avait entendu jouer.  
 Le bon vieux curé du village,  
 Toujours prêt à se dévouer,  
 Voyant la fonte de la neige  
 Qui grossissait beaucoup les eaux,  
 [12]  
 S'était dit : « Il faut qu'on protège  
 Les riverains des deux ruisseaux. »  
 L'excellent pasteur, très en peine,  
 Cherchait justement les moyens  
 De ramener dans leur domaine  
 Les ruisseaux débordés. Deux chiens  
 L'accompagnaient d'un air docile.

O vous, habitants de la ville,  
 Qui craignez derrière vos murs  
 La simplicité de la vie,  
 Je ne veux pas, soyez-en sûrs,  
 Essayer de vous faire envie.  
 Mais je veux – n'ayant jamais peur  
 Que le sarcasme m'accompagne –  
 Faire une couronne en l'honneur  
 De l'humble curé de campagne.  
 Voyez-le : son activité  
 Se borne aux besoins du village ;  
 Il a fui la grande cité,  
 Sa vie est simple, c'est un sage.  
 Quand la guerre était au milieu  
 De nous, qu'on s'enfonçait le crâne  
 Pour la grande gloire de Dieu,  
 Dans une modeste cabane  
 Il a su trouver le repos.  
 [13]

Ses livres ont de la poussière ?  
 Oui, mais fait-il hors de propos  
 De la piété tracassière ?  
 Certes, il n'est pas ignorant,  
 Mais les disputes dogmatiques  
 Le laissent presque indifférent.  
 Dans des circonstances critiques,  
 Par contre, quand des paysans  
 Tombent tout à coup dans la gêne,  
 Quand certains voisins médisants  
 Se font l'un l'autre de la peine,  
 Quand un mari, par ses méfaits,  
 Met le trouble dans son ménage :  
 Il vient en messenger de paix  
 Et rend patience et courage.



Si quelqu'un, près du sombre bord,  
 Combattant le combat suprême,  
 Le demande à son lit de mort :  
 Le matin, le soir, la nuit même,  
 Que le ciel soit inquiétant,  
 Qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente,  
 Il n'hésite pas un instant ;  
 Rien ne l'émeut ni l'épouvante :  
 Il marche au devoir sans retard.  
 Lui-même a vécu solitaire ;  
 Ses deux chiens du mont Saint-Bernard  
 [14]

Sont ses seuls amis sur la terre.  
 Qu'a-t-il pour sa peine ? En chemin,  
 Quelquefois un enfant timide  
 S'approche et lui baise la main.  
 Quelquefois aussi l'œil humide  
 D'un mourant lui sourit encor,  
 Et ce bon regard qu'on lui jette  
 Pèse pour lui plus qu'un trésor.

Le prêtre vint près du trompette  
 Sans même en être remarqué,  
 Et dit: u Fort bien joué, jeune homme !  
 C'est vraiment un plaisir marqué  
 De vous entendre, un plaisir comme  
 On n'en a pas dans nos hameaux, –  
 Du moins pas souvent, c'est dommage !  
 Depuis que les impériaux  
 Enterrèrent près du village  
 Un des leurs, un sergent-major  
 Tué d'un coup de coulevrine,  
 Et, pour le saluer encor  
 D'un adieu, comme j'imagine,  
 En attendant le grand réveil,  
 Sonnèrent trois fois la diane :  
 Je n'ai rien ouï de pareil.  
 [15]

Mon organiste me condamne  
 A de rudes choses. Aussi,  
 N'aurais-je pas cru qu'un Orphée  
 Tel que vous viendrait jusqu'ici.  
 Votre trompette est-elle fée ?  
 Charme-t-elle les animaux »  
 Qui vivent dans la forêt sombre :  
 Lièvres, chevreuils, cerfs, daims, blaireaux,  
 Loups qui hurlent cachés dans l'ombre  
 Renards guettant les lapereaux,  
 Merles sifflant l'homme au passage ?...  
 Mais rester ici n'est pas sage.  
 Vous n'êtes pas de ce pays ;  
 Je le devine à vos habits,  
 A la longueur de votre épée.  
 Or, la ville est encore loin

Et la route est d'ailleurs coupée  
 Par Peau qui déborde. Au besoin,  
 Vous passeriez le gué, j'espère ;  
 Mais, voyez-vous, il se fait tard,  
 Le soleil est couché, la terre  
 Se couvre déjà d'un brouillard :  
 Venez chez moi. Mon presbytère  
 N'est pas riche en beau mobilier  
 Ni très réputé pour sa table ;  
 Mais en cette nuit détestable,  
 [16]

Le cheval et le cavalier  
 Auront un logis acceptable. »

Le jeune homme lui répondit :  
 « En effet, la nuit me tracasse,  
 Je ne sais où trouver un lit.  
 Vous êtes vraiment perspicace,  
 Monsieur le curé. Je pourrais,  
 Il est vrai, courir les forêts  
 Ou dormir à la belle étoile ;  
 Mais, fatigué comme je suis,  
 Je préfère le coin d'un poêle.  
 J'accepte donc et je vous suis. »

Il prit son cheval par la bride  
 Et partit avec le curé.  
 Le bon prêtre servit de guide  
 Pendant qu'ils traversaient le pré  
 Qui descend depuis la lisière  
 De la forêt à la rivière.  
 La servante du vieux curé,  
 Qui regardait par la fenêtre,  
 Aperçut le jeune étranger ;  
 Elle frémit de tout son être  
 Comme à l'approche d'un danger,  
 Et dans l'angoisse qui l'opresse :  
 [17]

« O sainte Agnès, priez pour nous !  
 Assistez-moi dans ma détresse ! »  
 Dit-elle d'un ton aigre-doux.  
 « Mon bon maître est d'une imprudence  
 Avec ses hôtes !... Celui-ci  
 Aura peut-être l'impudence  
 De tout mettre au pillage ici !  
 Adieu donc, mes superbes truites !  
 C'était pour monsieur le doyen  
 Seul que vous deviez être cuites.  
 Adieu, jambons ! Tout notre bien !  
 Notre avoine sera perdue,  
 Si son cheval la veut manger !  
 Même la dinde si dodue,  
 Qui sait ? n'est pas hors de danger !

[18]

## Chant II

## Werner chez le Curé

Gaîment le prêtre et le trompette  
 Avaient pris le repas du soir  
 Près d'un bon poêle, en tête à tête ;  
 Sur la table on avait pu voir,  
 Fumante, une poule rôtie ;  
 Mais vite elle avait disparu  
 Et, seul, de la bête engloutie  
 Le fumet avait survécu :  
 Telle la chanson du poète  
 Va seule à la postérité.  
 Chaque plat, comme chaque assiette,  
 Prouvait qu'on avait contenté  
 Un robuste appétit, naguères.

[19]

Soulevant la cruche de grès,  
 Le vieux curé remplit les verres,  
 En disant à son hôte : « Après  
 Le repas, il convient, je pense,  
 De demander au voyageur  
 Quel est son pays de naissance,  
 Quels sont ses parents. Beau conteur,  
 J'écoute... J'ai lu dans Homère  
 Qu'Ulysse fut interrogé  
 Par un roi de cette manière.  
 Vous avez aussi voyagé :  
 Vos exploits se valent, je gage.  
 Asseyez-vous donc sur le banc,  
 Auprès du grand poêle. A votre âge,  
 On peut s'y faire du bon sang,  
 Et les gens de la Forêt Noire  
 Y font une place au conteur.  
 Allons ! commencez votre histoire :  
 Les vieux retrouvent leur verdeur  
 En écoutant parler les jeunes. »

L'étranger répondit : « Le roi  
 D'Ithaque supportait les jeûnes  
 Et les veilles bien mieux que moi ;  
 Je n'ai pas vaincu Polyphème,  
 Et jamais la fille d'un roi,

[20]

Faisant la lessive elle-même,  
 Ne daigna s'occuper de moi.  
 Mon histoire est assez vulgaire ;  
 Mais j'obéirai cependant  
 Si cela peut vous satisfaire. »

Il s'assit près du poêle ardent ;  
 Il but d'un trait un coup de maître,

Et commença d'un joyeux ton :

« Werner Kirchhof, tel est mon nom  
C'est Heidelberg qui m'a vu naître  
Et qui m'a vu petit garçon.

Heidelberg noble et fière,  
A toi la royauté !  
Car c'est toi la première  
En mérite, en beauté !

Ville d'amis; de sages,  
De gaîté, de vin vieux,  
Où tant de frais visages  
Font risette aux beaux yeux.

Le doux printemps t'habille,  
Te pare avec amour,

[21]

Comme une jeune fille  
Au matin du grand jour.

Aussi bien, ma pensée  
Te cherche avec bonheur,  
Comme une fiancée  
Possédant tout mon cœur.

Et lorsque dans mon âme  
Je ne vois que du noir,  
Ton souvenir m'enflamme  
Et je vais te revoir.

C'est là que mon enfance folle  
A rêvé son rêve divin ;  
C'est là que j'ai connu l'école,  
Appris le grec et le latin,  
Reçu les leçons de musique  
D'un maître souvent altéré.  
Quand je sus assez de physique,  
De calcul et de rhétorique,  
D'histoire et de métaphysique,  
Mon tuteur me dit : « A mon gré  
« Vous avez de l'intelligence ;  
« Il faut donc vous faire avocat :  
« Cela donne de l'influence

[22]

« Et met en poche le ducat.  
« Je vous vois déjà juge austère,  
« Grave, recevant maint cadeau,  
« Et, devant ce haut dignitaire,  
« Je me vois tirer mon chapeau.  
« Même, à la Chambre impériale  
« Qui siège là-bas, à Wetzlar,  
« Je crois par moments qu'on installe  
« Un enfant des bords du Neckar. »  
Il dit; le lendemain j'achète  
Un encrier fait pour Thémis,

Énorme !... puis une serviette,  
 Ainsi qu'un lourd *Corpus juris*.  
 Là-dessus, je pars pour l'école  
 Où je cherche à comprendre, en vain,  
 Le cours, sec comme un protocole,  
 Du professeur de droit romain.  
 Droit romain ! ton souvenir pèse  
 Comme un festin de Balthazar  
 Sur l'estomac, comme un malaise,  
 Comme un horrible cauchemar.  
 C'est ainsi que je dus entendre  
 Les luttes du forum ancien :  
 Comment Gaius voulut prétendre  
 Tout autre chose qu'Ulprien;  
 Comment leur œuvre fut viable  
 [23]  
 Jusqu'à ce que Justinien,  
 D'un coup, envoya tout au diable.  
 Et moi, dans ma simplicité,  
 Je pensais : Faut-il que je ronge  
 Cet os que Rome m'a jeté,  
 Et que je presse cette éponge  
 Sèche depuis plus de mille ans ?  
 Ne pourrions-nous donc pas, sans gêne  
 Loin de ces vieux palais branlants,  
 Laisser croître un droit indigène,  
 Un droit à nous, un droit nouveau ?  
 Ah ! triste sort des Epigones,  
 Obligés de vivre d'aumônes,  
 De démêler un écheveau  
 Dont les fils sont inextricables !  
  
 J'ai passé des nuits sans sommeil  
 Sur des textes inexplicables ;  
 J'ai choisi Cujas pour conseil :  
 Mon labeur est resté stérile.  
 Ma pensée allait, poursuivant,  
 Dans une course puérile,  
 Non pas Cujas, le grand savant,  
 Mais bien sa fille gracieuse  
 Pour qui tout Paris s'attroupa  
 Lorsque sa voix mélodieuse  
 [24]  
 Lut les leçons de son papa.  
 Or, certain jour, entre les lignes  
 De mon code, la belle enfant  
 Se mit à me faire des signes,  
 A rire d'un air triomphant.  
 Ce jour-là, ma chère trompette  
 Remplaça la plume en ma main :  
 Je pris la poudre d'escampette  
 Et plantai là le droit romain.  
 Et l'usufruit, et la tutelle,  
 Ainsi que l'*usucapio*,

S'envolèrent à tire-d'aile  
En un funèbre adagio.

Oui, mon labeur resta stérile.  
J'allai chez un fils d'Abraham  
Porter mon *Corpus* inutile,  
– Un elzévir de Rotterdam,  
S'il vous plaît ! – et le mettre en gage.  
Lévi Ben Machol prit l'ouvrage,  
Puis il me prêta deux doublons.  
Maintenant, *Corpus*, bon voyage !  
Mes regrets ne seront pas longs.

Dès lors, avec mes camarades,  
Je courus par monts et par vaux ;  
[25]  
Toutes les nuits, nos sérénades  
Réveillaient les yeux les plus beaux.  
Et, comme un héros d'épopée,  
Pour un seul regard de travers,  
Je mettais la main à l'épée :  
« En garde !... » J'eus quelques revers  
Mais je marquai de ma rapière  
La figure de bien des gens.

Je ne me sens pas l'âme fière  
De ces exploits désobligeants,  
Vous le comprenez. Je crois même  
Que mes compagnons de gaieté  
N'étaient pas, comme on dit, la crème  
De la bonne société !  
Bref, j'arrive au moment critique  
De mon récit. Soir et matin,  
Je visitais le magnifique  
Château du comte palatin  
Et saluais là l'authentique  
Chef-d'œuvre de l'esprit germain,  
Cette incomparable merveille,  
Ce grand tonneau de Heidelberg<sup>1</sup>,

[<sup>1</sup> Le grand tonneau de Heidelberg, autrefois le plus volumineux des foudres connus, se trouve dans une cave de l'ancien château électoral. Il a huit mètres et demi de long et sept mètres de large; il contient 212,422 litres. Le tonneau actuel, qui a remplacé celui de 1591, a été construit en 1751 par ordre du prince électeur Charles-Théodore.

La ville de Heidelberg s'est montrée reconnaissante envers Scheffel qui l'a chantée si souvent et avec tant d'enthousiasme : elle lui a élevé une statue en 1891, sur l'esplanade de son célèbre château.]

Qui renferme un jus de la treille,  
[26]

Meilleur que le Johannisberg.  
C'est là qu'un hôte respectable,  
Le propre fou de l'Électeur<sup>1</sup>,

[<sup>1</sup> L'Électeur palatin Charles-Philippe (1716-1742) entretenait à sa cour un bouffon de très petite taille, nommé Perkéo. Une statue de bois, placée dans la cave du château de Heidelberg, en face du grand tonneau, rappelle encore maintenant le souvenir de ce nain, qui passait pour boire au moins quinze bouteilles de vin par jour. Une gravure du XVIII<sup>e</sup> siècle le représente en costume de gentilhomme, l'épée au côté, la poitrine constellée de décorations, brisant, dans un accès de fureur,

tout ce qui tombe à sa portée. D'après une tradition, qui a inspiré à Scheffel une amusante poésie, Perkéo aurait été enterré à côté du grand tonneau de Heidelberg, qu'il serait parvenu à vider complètement pendant les quinze années qu'il passa à la cour de l'Électeur.]

Perkéo, mon ami de table,  
 Avait rencontré le bonheur.  
 La cave était son vrai domaine  
 Où, loin du monde positif,  
 Il s'était élevé sans peine  
 Jusqu'au boire contemplatif.  
 Il s'aimait, il aimait son foudre  
 C'étaient là ses seules amours,  
 [27]

Amours que rien ne put dissoudre.  
 Il lui disait : « Toujours ! toujours ! »  
 Comme un marié de la veille.  
 Quand il soignait son cher tonneau,  
 Ses mains de nain faisaient merveille :  
 Il le frottait, le faisait beau,  
 Et le choyait à sa manière.  
 Les jours de fêtes, il l'ornait  
 D'immenses couronnes de lierre.  
 Tous les matins, il inclinait  
 Devant lui sa face amoureuse,  
 Et tous les soirs, à demi-voix,  
 Il lui chantait une berceuse.  
 Il tailla même dans le bois,  
 En ne ménageant pas ses peines,  
 Sa propre statue et l'offrit  
 Au vieux tonneau pour ses étrennes.  
 J'ai remarqué que son esprit  
 Prenait un essor incroyable,  
 Qu'il voulait tout pulvériser,  
 Le ciel, et la terre, et le diable,  
 Dès qu'il avait pris un baiser  
 Sur la bouche de son cher foudre.  
 Un jour, il me dit : « Je pourrais  
 « Leur faire à tous mordre la poudre,  
 « A ceux d'en haut, si je voulais.  
 [28]

« Ils me disent fou, mais, jeune homme,  
 « Leur babil ne me trouble plus.  
 « Ils sont plus fous que nous, en somme ;  
 « C'est drôle à quel point sont confus  
 « Leurs discours, même les plus sages.  
 « Ils recherchent la vérité  
 « Et ne quittent pas les nuages.  
 « Pour éviter l'absurdité,  
 « Il faut aller au fond des choses,  
 « Il faut chercher où nous allons,  
 « Vers quel but et pour quelles causes.  
 « Ce sont là des travaux fort longs,  
 « Difficiles, cela s'explique.  
 « C'est pour ce motif que je bois :  
 « Mon ivresse est cosmogonique !

« Voici : l'univers n'est, je crois,  
 « Qu'une cave avec une voûte.  
 « On y voit d'abord le soleil,  
 « Foudre originaire sans doute,  
 « Immense, à nul autre pareil.  
 « Viennent ensuite les planètes,  
 « Les astres fixes, les comètes :  
 « Tonneaux d'autres dimensions.  
 « Tels que divers foudres contiennent  
 « Différents vins plus ou moins bons,  
 « Ainsi les étoiles parviennent,  
 [29]  
 « Suivant les caprices du sort,  
 « A différents degrés de force :  
 « Simple piquette ou vin très fort;  
 « Sur notre terre à sombre écorce,  
 « Triste tonneau d'abjection,  
 « Nous n'avons plus que des mélanges;  
 « Déjà la fermentation  
 « Et la décomposition  
 « Ont gâté le fruit des vendanges.  
 « Mais cette lutte, entre l'esprit  
 « Qui vivifie et la matière,  
 « Transforme l'homme, l'aguerrit,  
 « Le mène à l'unité première.  
 « Ainsi plane au-dessus du vin  
 « Ma douce ivresse créatrice.  
 « Et lorsque le charme divin  
 « De ce vieux foudre en moi se glisse,  
 « Que parfois mon cœur s'attendrit,  
 « Que je tombe comme un cadavre :  
 « C'est le triomphe de l'esprit !  
 « En vérité, ce qui me navre  
 « Pour la civilisation,  
 « C'est qu'on ne veuille pas comprendre  
 « La grandeur de la mission  
 « Dont tant de bien pouvait s'attendre  
 « Et qu'un dieu nous gardait en vain :  
 [30]  
 « Suivre en ses fortunes diverses,  
 « Propager le culte du vin,  
 « Comme aux temps antiques les Perses  
 « Ont répandu celui du feu ! »

Hélas ! cette philosophie  
 Me troubla l'esprit quelque peu  
 Et me fit faire une folie.  
 Un matin, – c'était un lundi, –  
 Je bus un coup philosophique  
 Avec le nain. Or, à midi,  
 En quittant la cave magique,  
 Le monde me parut nouveau :  
 Les gens avaient des airs étranges,  
 Le soleil me semblait plus beau



Et j'entendais chanter les anges !  
 Que vois-je au balcon du château ?  
 C'est la princesse Éléonore  
 Et ses demoiselles d'honneur.  
 Aussitôt mon sang bout, j'adore  
 La femme du prince Électeur<sup>1</sup>,

[<sup>1</sup> Il s'agit ici de l'Électeur palatin Frédéric V. qui épousa en 1618 Elisabeth, fille de Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre. A la sollicitation de cette princesse, il accepta la couronne de Bohême que lui offrirent, l'année suivante, les habitants de ce pays, révoltés contre l'empereur Ferdinand II. Frédéric V perdit la couronne de Bohême et ses États héréditaires à la suite de la bataille de la Montagne-Blanche, près de Prague (8 novembre 1620). Son règne éphémère lui a valu en Allemagne le surnom de Winterkønig (roi d'un hiver).]

Et j'entonne la mélodie  
 Qu'improvisait, un certain jour,  
 [31]  
 Comte Frédéric, fou d'amour,  
 En l'honneur de sa belle amie :

Je suis à vos genoux en fidèle vassal,  
 Comtesse palatine, ô ravissante femme.  
 Parlez, et j'abattraï le trône impérial,  
 Parlez, et notre monde affreux et trivial  
 Périra tout entier par le fer et la flamme.

J'irai chercher pour vous la lune et le soleil,  
 Comtesse palatine, ô ravissante femme;  
 J'irai cueillir pour vous l'étoile de vermeil  
 Qui resplendit là-haut d'un éclat sans pareil,  
 Et l'offrirai, plantée au bout de cette lame.

Parlez, et dès ce jour je serai votre fou,  
 Comtesse palatine, ô ravissante femme!  
 Sans vos ordres, hélas ! je me sens déjà fou ;  
 Mais ma folie est douce et vient... vous savez d'où :  
 Le soleil de vos yeux est terrible, madame.

[32]

J'avais bien l'air d'un criminel,  
 Lorsque le bedeau solennel  
 Vint m'assigner à comparaître  
 Par devant monsieur le recteur.  
 Celui-ci, pour faire connaître  
 L'arrêt dont il était l'auteur,  
 Prit un air rigide, revêche,  
 Et fronçant d'horribles sourcils,  
 Il m'annonça d'une voix sèche :  
 « Attendu que vos chants hardis  
 « Et votre trompette incivile  
 « Troublent la princesse et la cour,  
 « Vous aurez à quitter la ville  
 « Dès la fin du troisième jour.  
 « La princesse, trop peu sévère,  
 « Par sa haute intercession  
 « En votre faveur, vous libère  
 « De toute autre punition. »  
 Partir ! ça me semblait un songe

Et c'était la réalité !  
 Pourtant, – ce n'est pas un mensonge  
 Mais une étrange vérité, –  
 Je pris soin de payer mes dettes.  
 Et, le soir du troisième jour,  
 – Adieu paniers, vendanges faites ! –  
 Je quittais Heidelberg, séjour  
 [33]

Que je n'oublierai de ma vie,  
 Je quittais ma chère patrie,  
 Le Palatinat... Néanmoins,  
 Bien que mon pays me rejette,  
 Je ne l'en aimerai pas moins...  
 Je pris avec moi ma trompette,  
 Pauvre instrument de mon malheur.  
 Qui sait ? peut-être un jour ou l'autre  
 Chantera-t-elle mon bonheur !  
 Hélas ! je fais le bon apôtre  
 Et ne sais pas même où je vais !  
 Mais lorsqu'on est sage, jamais  
 Le passé ne vous importune.  
 Je ne crains rien et la fortune  
 Vient en aide aux audacieux.  
 Voilà pourquoi la Forêt Noire  
 S'est offerte hier à mes yeux.  
 Et maintenant, si mon histoire  
 Ne vous a pas donné sommeil,  
 Mon hôte, rendez-moi service  
 En me donnant un bon conseil. »

Le vieux curé, plein de malice,  
 Trinqua, vida son verre et dit :  
 « Ah ! vous en avez été quitte  
 A bon marché, sans contredit.  
 [34]

Franchement, je vous félicite !  
 Je connais une autre chanson,  
 Où l'on parle d'un vieux margrave,  
 D'un gentilhomme bon garçon,  
 D'une marquise très peu grave,  
 Des dangers qu'on court à veiller,  
 De l'amour et... de la potence !...  
 Je ne sais quoi vous conseiller :  
 Je me sens peu de compétence  
 Pour me prononcer sur un cas  
 Où l'on parle un pareil langage  
 Aux dames d'instincts délicats,  
 Où l'on met les codes en gage,  
 Où l'on veut faire son chemin  
 Dans le monde à coups de trompette  
 Mais quand l'homme y perd son latin,  
 Il est temps que Dieu s'entremette.  
 Vous trouverez pas loin d'ici  
 Une bonne petite ville,

Seckingen<sup>1</sup>. Eh bien ! allez-y :

[<sup>1</sup> Seckingen (Sacconica), petite ville du grand-duché de Bade, sur la rive droite du Rhin, à 24 kilomètres N. E. de Bâle, l'une des quatre villes forestières de l'ancienne Forêt Noire. Au bord du fleuve s'élève, au milieu de belles promenades, le château célébré par Scheffel. C'est l'antique résidence de la famille de Schœnau, dont deux de ses membres, le baron de Seckingen et sa fille Marguerite, ont été immortalisés par notre poète. Les seigneurs de Schœnau remontent aux croisades. On trouve leur nom dans les chartes du XII<sup>e</sup> siècle. Melchior de Schœnau, très renommé par son savoir, était, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, grand-baillif des quatre villes forestières. De 1651 à 1656, Jean-François de Schœnau occupa le siège épiscopal de Bâle.]

[35]

Vous en reviendrez plus tranquille.  
 On y révère un saint puissant,  
 Saint Fridolin, que la jeunesse  
 Aime et prie, et qui condescend  
 A l'assister dans sa faiblesse.  
 Adressez-vous à lui demain,  
 – Demain c'est justement sa fête, –  
 Il entendra votre requête  
 Et vous montrera le chemin. »

[37]

### Chant III

#### La Saint-Fridolin

Un bateau flotte sur la mer,  
 Naviguant vers la rive franque,  
 Atome sur le gouffre amer.  
 D'où vient-il ? Le pavillon manque.  
 Un homme en habit monacal  
 Tient le gouvernail. Le langage  
 Des matelots est guttural,  
 Sourd, comme une plainte sauvage:  
 C'est l'accent celtique d'Érin,  
 L'île verte, et la barque porte  
 Le saint apôtre Fridolin<sup>1</sup>.

[<sup>1</sup> Saint Fridolin ou Fridold passe pour le premier apôtre du christianisme en Germanie. D'après la légende, il appartenait à une illustre famille d'Écosse (Scheffel le fait venir d'Irlande). Il distribua ses biens aux pauvres, partit pour la France vers l'année 507 et demeure assez longtemps à Poitiers où il fit reconstruire l'église de Saint-Hilaire. Plus tard, il prêcha l'Évangile dans les Vosges, en Suisse et sur les bords du Rhin. Il s'établit en dernier lieu dans une île formée par deux bras de ce fleuve, là où se trouve aujourd'hui Seckingen. Il y bâtit, vers 540, une église et fonda un couvent. Fridolin mourut à Seckingen le 6 mars; l'histoire ne dit pas quelle année. Sa fête, qui a été fixée au jour anniversaire de la mort de l'apôtre, est restée à la fois religieuse et populaire, et est encore maintenant célébrée avec pompe à Seckingen et dans les environs.

L'abbaye de cette ville fut convertie au XI<sup>e</sup> siècle en communauté de dames nobles, puis sécularisée en 1806.

On conserve en la vieille église abbatiale de Seckingen, dans une châsse d'argent, les reliques de saint Fridolin.]

[38]

« Pourquoi pleures-tu de la sorte,  
 Mère ? Ton fils ne cherche pas  
 A s'illustrer dans les combats  
 Par l'épée ou la hache d'armes.

Bonne mère, retiens tes larmes. »  
 Tout change : autres temps, autres armes.  
 La foi, l'amour sont mes moyens.  
 Fidèle au Sauveur qui me mène,  
 Je veux aller chez les païens;  
 Le vieux sang celtique m'entraîne,  
 Puis, en rêve, j'ai vu ceci :  
 Un fleuve avec une île verte,  
 Un pays inconnu, mais certe  
 [39]  
 Presque aussi beau que celui-ci ;  
 Et j'ai pensé : Mon Dieu m'appelle,  
 C'est là-bas qu'ira Fridolin. »

Pour prêcher la bonne nouvelle,  
 L'apôtre s'éloigna d'Érin  
 Avec quelques amis d'enfance.  
 Débarqué sur le sol de France,  
 C'est à Paris qu'il se rendit.  
 Et là, le roi Clovis lui dit :  
 « Jadis, ma haine était profonde  
 Pour quiconque portait un froc.  
 Ces gens-là sont d'un autre monde,  
 Pensais-je, et les chassais en bloc.  
 Mais, ne craignez rien, je m'amende :  
 Je me suis promis de changer,  
 Le jour où l'armée allemande  
 Me mit en un pressant danger,  
 A Tolbiac. La peur oblige  
 Les rois eux-mêmes à prier.  
 Vraiment, cela tient du prodige !  
 Depuis Tolbiac, l'ouvrier  
 Du Seigneur me plaît, m'édifie,  
 A droit à ma protection.  
 Et maintenant, je vous confie,  
 Avant tout, la conversion  
 [40]  
 Des hommes de race allemande,  
 Mécréants au cœur endurci.  
 Faites ce que je vous demande,  
 Mon âme vous dira merci. »

Les fils d'Érin, d'amour mystique  
 Embrasés, allèrent plus loin,  
 Et bientôt la terre helvétique  
 De leur zèle ardent fut témoin.  
 Signe de paix et d'espérance,  
 La croix fut plantée où jadis  
 Les faux dieux montraient leur puissance  
 Sur les bords du lac de Constance  
 Et jusqu'au pied du mont Sentis.

Fridolin, le pieux apôtre,  
 Descendit des monts du Jura.  
 Son ardeur devançait tout autre.

Sur son passage, il rencontra  
 Les vieilles ruines d'Avenches  
 Et d'Augusta Rauracorum,  
 Où les lierres et les pervenches  
 Recouvraient un Sérapéum.

Mais Fridolin poursuit sa route ;  
 Il s'avança en amont du Rhin,  
 [41]

Il se sent heureux, il écoute  
 Le fleuve chantant son refrain.  
 Un jour, le vaillant pèlerin  
 (Il avait fait mille après mille)  
 Vit que le Rhin se partageait  
 En deux branches et dégageait  
 De ses îlots une petite île.  
 (Cette île était là comme un sac  
 Flottant et, par analogie,  
 On lui donnait le nom de Sac-  
 Conium : mon étymologie  
 De distinction manque un peu ;  
 Pardonnez-moi, j'en fais l'aveu !)

C'était le soir ; une alouette  
 Lançait au ciel son cri vainqueur ;  
 Fridolin sentait dans son cœur  
 Sourdre une émotion secrète.  
 Regardez ! il tombe à genoux...  
 Ah ! c'est qu'il vient de reconnaître  
 L'île qu'en songe il vit paraître...

Comme lui, beaucoup d'entre nous  
 Avions rêvé de quelque idylle,  
 D'un nid bien chaud, d'un nid bien doux,  
 Dans une toute petite île,  
 [42]

Où notre cœur longtemps meurtri  
 Eût goûté la paix, à l'abri  
 D'une forêt profonde et sombre.  
 Et nous croyions avoir trouvé  
 Le beau pays longtemps rêvé,  
 Quand soudain, il fuyait dans l'ombre,  
 Comme un de ces palais sans nombre,  
 Impalpables, que dessina  
 L'étrange Fata Morgana.

Un batelier robuste, habile,  
 Conduisit Fridolin dans l'île.  
 Le sol ingrat, marécageux,  
 Portait des tilleuls et des aunes.  
 De grands saules aux branches jaunes,  
 Sur le rivage sablonneux,  
 Cachaient quelques pauvres chaumières.  
 En été, lorsque le saumon  
 Remonte fleuves et rivières,  
 Les hommes pêchaient au harpon.

Le saint, toujours infatigable,  
 Se met à l'œuvre sans retard,  
 Il se construit vite et sans art  
 Une hutte peu confortable.  
 [43]  
 Devant, il élève une croix.  
 Et quand, le soir, la douce voix  
 De sa toute petite cloche  
 Semble dire : *Ave Maria*,  
 Plus d'un païen s'étonne, approche,  
 Puis, craintif, soupçonneux, s'en va.

Il avait besoin, le pauvre homme,  
 D'un courage presque infini :  
 Les farouches Alemanni  
 N'aimaient guère les dieux de Rome  
 Et détestaient le Dieu des Francs,  
 Depuis la bataille sanglante  
 De Tolbiac qui, dans leurs rangs,  
 Avait répandu l'épouvante.

Lorsque le maître du logis  
 Se reposait en un long rêve,  
 Les soirs d'hiver, près du chat gris ;  
 Quand les femmes laissaient, sans trêve,  
 Leur langue bavarder sur tout,  
 Racontant comment le tonnerre  
 Avait, l'été, frappé partout,  
 Comment – chose extraordinaire! –  
 Le lait se gâtait si souvent,  
 Comment un sanglier féroce  
 [44]

Avait fait une plaie atroce  
 A tel chasseur le poursuivant :  
 Alors, de son ton sardonique,  
 La grand'maman alémannique  
 Disait : « Tout cela, mes enfants,  
 Vient de l'homme à mine blafarde  
 Qui depuis l'île nous regarde :  
 Prenez bien garde au dieu des Francs !  
 Au roi Clovis prenez bien garde ! »  
 Et chacun devenait songeur.  
 Un jour, aux fêtes du solstice,  
 Ils prièrent : « Sois-nous propice,  
 Wodan<sup>1</sup>, dieu puissant, dieu vengeur ! »

[<sup>1</sup> Wodan ou Wuotan est le nom donné par les Allemands au dieu que les Scandinaves appelaient Odin. Il habite le Walhalla, gouverne le ciel, règne sur les nuages et les vents, et préside à la guerre au moyen des Valkyries, vierges des batailles. Le culte de Wodan était très répandu chez les Alemanni. La légende raconte que saint Gall détruisit un temple de ce dieu, vers 610, au bord du lac de Zurich. Comme la vieille grand'mère alémannique, à laquelle Scheffel prête un peu plus loin une obstination analogue, les habitants de ce pays avaient refusé de se convertir au christianisme, disant à saint Gall que leurs dieux n'avaient pas cessé de leur être favorables et qu'ils avaient su dispenser, comme il le fallait, la pluie et le beau temps.]

Puis ils se rendirent dans l'île  
 Et, tout en buvant l'hydromel,

[45]

Ils cherchèrent dans son asile  
 Fridolin, comme un criminel.  
 Mais leur recherche fut stérile,  
 Car, de bonne heure, Fridolin  
 Était parti le long du Rhin.  
 Les païens dirent : « Notre fête  
 Lui déplait : eh bien ! laissons-lui  
 Un souvenir, puisqu'il a fui ! »  
 Déjà la flamme brille au faîte  
 De la maison de Fridolin,  
 Et le feu dévore sa proie,  
 Et c'est un délire sans fin,  
 Et ce sont de longs cris de joie :  
 « Gloire à Wodan ! Gloire à Wodan ! »  
 L'alémannique grand'maman  
 Aperçut de loin l'incendie ;  
 Elle se leva pour mieux voir  
 Et se sentit ragaillardie.

Fridolin revint vers le soir.  
 En voyant sa hutte détruite,  
 Il sourit tristement et dit :  
 « L'épreuve est dure, mais profite  
 Au pécheur; cela me suffit.  
 Merci, mon Dieu, pour cette épreuve ! »

[46]

Il bâtit une hutte neuve  
 Et bientôt le bon Fridolin  
 Eut découvert le vrai chemin  
 Qui plaît aux cœurs et mène aux âmes.  
 D'abord les enfants, puis les femmes  
 Furent séduits par ses accents,  
 Et, plus tard, les hommes eux-mêmes  
 Perdirent leurs airs menaçants,  
 Quand il leur dit les stratagèmes  
 Qu'employaient les jeunes garçons  
 D'Érin pour prendre les poissons,  
 Et surtout quand, de sa voix grave,  
 Il chantait les vieilles chansons  
 Qui racontent comment le brave  
 Et toujours indompté Fingal  
 Sut résister au joug de Rome.  
 Les vieux païens disaient : « Cet homme  
 N'a pas parmi nous son égal.  
 Qu'on ne lui fasse pas de mal,  
 Son dieu bénira notre pêche. »  
 En vain, la grand'mère revêche  
 Leur disait : « Ils ne sont pas francs,  
 Tous ces gens à mine blafarde :  
 Prenez bien garde au dieu des Francs,  
 Au roi Clovis prenez bien garde ! »

[47]

Oui, Fridolin, par sa bonté,

Sut toucher ces cœurs pleins de haine ;  
 Ils apprirent, certe avec peine,  
 Mais avec bonne volonté  
 La doctrine de leur apôtre :  
 Comment on devait pardonner,  
 S'entr'aider et s'aimer l'un l'autre,  
 Comment il fallait se donner  
 Tout entier au Dieu qu'on adore  
 Et qui soulage tous nos maux.  
 Enfin, après un an encore,  
 On put voir, le jour des Rameaux,  
 Tous les gens du pays descendre  
 De la montagne, puis se rendre,  
 En barque, auprès de Fridolin.  
 Les néophytes déposèrent  
 Leurs glaives lourds au bord du Rhin,  
 Et leurs gais enfants composèrent  
 Des bouquets le long du chemin.

Le saint quitta son ermitage  
 En ornements sacerdotaux.  
 Deux prêtres au pâle visage,  
 Deux émules de ses travaux,  
 Le suivaient à peu de distance.  
 C'étaient deux fils du même clan,  
 [48]

Venus chez leur ami d'enfance  
 Gall d'Helvétie et Colomban  
 Des rives du lac de Constance.  
 Alors Fridolin, radieux,  
 Mena la foule néophyte  
 Près du Rhin. Là, le saint ermite,  
 Pour rendre enfin digne des cieux  
 Ces pauvres enfants de la terre,  
 Pria, selon le rit prescrit,  
 Les baptisant au nom du Père,  
 Et du Fils, et du Saint-Esprit.

Pourtant, jusqu'à l'île, elle seule  
 Ne vint pas, l'obstinée aïeule.  
 Elle dit : « Pourquoi chercher mieux ?  
 Quand on est au soir de la vie,  
 Pourquoi chercher de nouveaux dieux ?  
 Pour moi, je n'en ai pas envie.  
 Je suis contente des anciens  
 Qui me furent toujours propices,  
 Qui gardèrent toujours les miens  
 Des mauvais sorts, des maléfices,  
 Qui, dans ma jeunesse, ont offert  
 A moi, timide fiancée,  
 Mon bon, mon brave Sigebert.  
 C'est à lui que va ma pensée,  
 [49]  
 Je veux retourner près de lui.  
 Quand mon dernier jour aura lui,



Enterrez-moi dans le bois sombre,  
 Sous un chêne couvert de gui :  
 Je dormirai mieux à son ombre  
 Qu'à l'ombre étroite d'une croix. »

Fridolin, l'homme à face blême,  
 Posa, le soir de ce jour même,  
 A la lisière d'un grand bois  
 De sapins, la première pierre  
 De Seckingen au bord du Rhin  
 Et celle de son monastère.  
 Et son œuvre devint prospère,  
 Car le pauvre apôtre d'Érin  
 Était aimé de tout le monde.  
 Lorsque, plus tard, ayant repris  
 Sa prédication féconde,  
 Il retourna jusqu'à Paris,  
 Clovis lui fit place à sa table,  
 Loua son œuvre charitable  
 Les succès de sa mission  
 Et son merveilleux ministère;  
 Puis le roi fit donation  
 De l'île au nouveau monastère  
 Ainsi que de vastes terrains.  
 [50]  
 Oui, ce fut un des plus grands saints.  
 Dans les palais, dans les cabanes,  
 On invoque encore son nom,  
 Et plusieurs bourgades rhénanes  
 L'ont choisi comme leur patron.  
 Sa gloire résiste au temps même ;  
 Encore aujourd'hui, près du Rhin,  
 L'aîné des fils, à son baptême,  
 Reçoit le nom de Fridolin.

\* \* \*

Werner se remit en voyage  
 Le six mars. Quand il eut serré  
 La main du bienveillant curé,  
 Celui-ci lui dit : « C'est dommage  
 Que vous vouliez si tôt partir. »  
 Son irascible ménagère  
 Avait oublié sa colère  
 Et se mit bien fort à rougir,  
 A baisser sa vieille paupière,  
 Lorsque Werner, pour s'amuser,  
 Lui prit en partant un baiser.  
 Un des chiens, contre sa coutume,  
 Suivit longtemps le pèlerin.  
 [51]  
 Le soleil tirait de la brume  
 La ville de saint Fridolin ;  
 A l'église, de sa voix forte,  
 Chantait l'orgue avec majesté,  
 Lorsque Werner franchit la porte

De la gracieuse cité.  
 C'est grande fête, à ce qu'il juge.  
 Après avoir vite cherché,  
 Pour son cheval, un bon refuge,  
 Il se rend place du marché,  
 Puis à l'église abbatiale.  
 Jusqu'au porche il peut s'avancer  
 Et, tête nue, il voit passer,  
 Dans sa pompe toute royale,  
 Au milieu de l'émotion,  
 De l'allégresse générale,  
 Une longue procession.

Au temps où des luttes tragiques  
 Dévastaient les rives du Rhin,  
 On avait caché les reliques  
 Du vénéré saint Fridolin  
 A Laufenbourg. Mais son absence  
 Avait déchaîné le malheur,  
 Tandis qu'aujourd'hui sa présence  
 Semblait guérir toute douleur.

[52]

Le cortège avait à sa tête  
 Une troupe d'enfants joyeux.  
 Quand un bavard troublait la fête,  
 Le maître faisait de gros yeux  
 Et même lui tirait l'oreille,  
 Disant : « Le grand saint Fridolin  
 Du haut du paradis surveille  
 Tout ce qu'on fait au bord du Rhin :  
 Retiens donc ta langue, gamin. »  
 Dix jeunes gens portaient ensuite  
 Le reliquaire où l'on montrait  
 Les ossements du saint ermite.  
 Le petit groupe murmurait :  
 « Fais pour nous pencher la balance,  
 Saint Fridolin, saint Fridolin.  
 Préserve-nous de pestilence,  
 Du mauvais sort et du malin,  
 Saint Fridolin, saint Fridolin ! »  
 Venaient alors le chapelain  
 Et le doyen, puis le bourgmestre,  
 Si fier de sa gloire terrestre ;  
 Puis tous ces messieurs du conseil,  
 Puis tous les autres dignitaires :  
 Le gai syndic au teint vermeil,  
 Le bailli, deux graves notaires,  
 Même l'inspecteur des forêts...

[53]

(Ce dernier, je le dis d'avance,  
 N'était là que par convenance.  
 Il n'aimait pas voir de trop près  
 L'homme qui prêche et catéchise.  
 Aussi, plus souvent qu'à l'église,

Il s'en allait prier au bois.)  
 Enfin l'huissier, ô servitude !  
 S'était résigné, cette fois,  
 A renier son habitude  
 De déguster un vin de choix  
 Tous les matins, comme tonique.  
 Venaient après les chevaliers  
 Du fameux ordre Teutonique,  
 En costumes d'hospitaliers,  
 Costumes noirs sur lesquels tranche  
 Par intervalles la croix blanche.  
 Ils marchaient en rangs réguliers,  
 Vivant honneur de la patrie.  
 Ils étaient venus le matin  
 De la belle commanderie  
 Qu'ils ont à Beuggen sur le Rhin.<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> L'ancienne commanderie de l'ordre Teutonique à Beuggen, sur la rive droite du Rhin, à treize kilomètres de Seckingen, est aujourd'hui convertie en un orphelinat.]

[54]

Les dames du vieux monastère  
 Suivaient, le visage sévère.  
 La mère abbesse aux cheveux blancs  
 Occupait un des premiers rangs.  
 « O saint Fridolin, pensait-elle,  
 Tu tires souvent d'embarras;  
 Il est une chose bien belle  
 Que cependant tu ne rends pas,  
 C'est le bon temps de la jeunesse,  
 De l'amour et des doux secrets.  
 Mes yeux avaient de la finesse :  
 Combien furent pris dans leurs rets !  
 Pour cela, j'ai fait pénitence,  
 Et j'espère avoir obtenu  
 Le pardon de mon inconstance.  
 Mais, hélas ! qu'est-il advenu ?  
 La vieillesse a fait son ouvrage :  
 Je n'ai plus d'amis trop ardents,  
 Mes yeux n'ont plus aucun langage  
 Et ma bouche n'a plus de dents. »

Les bourgeoises quittent l'église  
 D'un air plein de componction.  
 Une seule n'est pas admise  
 A suivre la procession  
 Et n'ose pas brûler son cierge :

[55]

L'hôtesse de la vieille auberge  
 A l'enseigne du *Bouton d'Or*.  
 Ainsi le veut et le commande  
 Un usage qu'on suit encor.

Jadis, raconte la légende,  
 Une auberge était déjà là,  
 A l'époque du paganisme.  
 L'hôte d'alors se signala,

Certain jour, par son égoïsme.  
 Quand le grand apôtre chrétien,  
 Fridolin, arriva dans l'île,  
 Il supplia l'hôte païen  
 De lui procurer un asile.  
 Mais l'aubergiste dit : « Chez moi,  
 Je n'ai jamais trouvé l'emploi  
 De ces tas de missionnaires  
 Qui dénigrent les anciens dieux  
 Et qui, dans les temps ordinaires,  
 N'ont pas un rouge liard sur eux.  
 Sortez d'ici ! » Le malheureux  
 Était mouillé jusqu'à la moelle  
 Des os, mais que faire, inconnu ?  
 Il se coucha sur le sol nu  
 Et dormit à la belle étoile.

[56]

Toutefois Dieu tendit la main  
 A son apôtre si fidèle :  
 O miracle ! son escarcelle,  
 S'emplissait d'or le lendemain !

Aujourd'hui tout le monde assiste  
 Au grand cortège solennel.  
 Cependant, – exemple éternel  
 Que l'on donne à tout aubergiste, –  
 Ni l'hôte, ni le personnel  
 Du *Bouton d'Or* n'osent paraître  
 A la sainte procession.

De même que nous voyons naître,  
 Quand revient la belle saison,  
 Des fleurs ornant les vieilles branches,  
 Ainsi, dans leurs toilettes blanches,  
 Les jeunes filles au front pur  
 Suivaient les mamans d'âge mûr.  
 Un vieillard à la voix railleuse  
 Dit : « Ah ! jeune homme, cette fois,  
 Prends bien garde à ce que tu vois !  
 Cette troupe est plus dangereuse  
 Qu'un régiment de Suédois. »  
 Elles portaient une statue  
 De la madone en beaux atours

[57]

La sainte image était vêtue  
 D'un riche manteau de velours  
 Qu'elles avaient brodé naguère  
 Pour reconnaître les secours  
 De la Vierge pendant la guerre.  
 On voit au quatrième rang  
 Une, jeune fille très blonde,  
 La plus gracieuse du monde.  
 Sur sa tête, un grand voile blanc  
 Dérobe à demi sa figure,  
 Comme le givre qui procure

Un voile aux roses en bouton.  
 Elle passe en baissant la tête  
 Devant notre jeune trompette...  
 Il la regarde... Est-ce un rayon  
 Du soleil fécondant le monde  
 Qui l'éblouit de ses flots d'or ?  
 Est-ce la jeune fille blonde ?

Beaucoup d'autres viennent encor  
 Mais il ne quitte pas de vue  
 La jeune fille qui lui plaît.  
 Même quand elle disparaît  
 Soudain au tournant de la rue,  
 Il cherche encore un voile blanc,  
 Celui du quatrième rang...

[58]

A Seckingen, quand un jeune homme  
 Est amoureux ou le devient,  
 Chacun répète : « Ça le tient ! »  
 L'expression est juste, en somme,  
 Car nous ne tenons pas l'amour ;  
 C'est lui qui nous tient, au contraire,  
 Ainsi qu'un féroce vautour  
 Tient un passereau dans sa serre.  
 Werner, prends garde ! l'amour vient !  
 Ce n'est qu'un oiseau de passage,  
 Prends garde à toi !... Mais « ça te tient »  
 Pourquoi t'en dire davantage ?

[59]

#### Chant IV Sur le Rhin

Seckingen était en liesse.  
 Ceux qui, naguère, avaient pris part  
 Au saint cortège après la messe,  
 Étaient maintenant... autre part.  
 Quelle unanimité touchante :  
 Ils étaient tous au cabaret !  
 Les uns buvaient le vin clairret,  
 Les autres la bière écumante ;  
 Tout le monde avait hanap plein,  
 Grand appétit, belle avaloire :  
 Le tout pour la plus grande gloire  
 De l'illustre saint Fridolin.

[60]

L'aubergiste a des yeux avides.  
 Il compte avec un air béat  
 Le nombre des tonnelets vides ;  
 Puis il note le résultat  
 De son calcul sur une table  
 Avec de la craie. – Au dehors,

Devant la porte, sous l'érable,  
 Résonnent de joyeux accords.  
 Assis sur une vieille caisse,  
 Schwefelhanns, le violoneux,  
 Fait danser l'ardente jeunesse.  
 Le paysan aux blonds cheveux  
 Enlace l'accorte servante.  
 Chanter, crier comme des sourds  
 Plaît à leur joie exubérante ;  
 Le sol tremble sous leurs pas lourds  
 Les beautés aristocratiques  
 Regardent tout cela de loin  
 Et se moquent des mœurs rustiques  
 Mais s'il n'était aucun témoin,  
 Plus d'une deviendrait moins fière  
 Et dirait : « A chacun son goût  
 Mieux vaut danser à leur manière  
 Que de ne pas danser du tout. »

[61]

Dans la chambre, loin de la danse,  
 Les hommes d'âge, plus rassis,  
 Plus posés que leur descendance,  
 A table se trouvaient assis.  
 Car, de même que leurs ancêtres,  
 Pour célébrer le dieu Wodan,  
 S'enivraient tous, paysans, prêtres  
 Et seigneurs, une fois par an :  
 Ainsi, par esprit historique,  
 Aujourd'hui le peuple est enclin  
 A finir en fête bachique  
 La fête de saint Fridolin.  
 Tristement, la fidèle épouse,  
 Voyant que son argent se fond,  
 Tire son époux par la blouse ;  
 C'est en vain. Le mari répond :  
 « Chère femme, sèche tes larmes,  
 Je viens; ne fais pas tant de bruit. »  
 Mais monsieur ne rend pas les armes  
 Jusqu'à ce que le guet de nuit  
 Arrive avec sa hallebarde  
 Et l'oblige à se déranger.  
 Alors il part, mais il lui tarde  
 D'être chez lui pour se venger.  
 La nuit, au clair de ses étoiles,  
 Vit bien des chutes dans le bois ;

[62]

Comme elle est bonne, toutefois,  
 Elle les cacha sous ses voiles.  
 Elle cacha même les coups  
 Qui s'abattirent pêle-mêle  
 Sur madame, et dru comme grêle,  
 Au retour de son cher époux.

Werner n'aimait pas le tumulte.

Je ne sais quelle force occulte  
 Le conduisit au bord de l'eau.  
 Là, comme à travers un rideau,  
 Comme dans un vague nuage,  
 Il crut apercevoir encor  
 La jeune fille au doux visage,  
 Aux yeux d'azur, aux cheveux d'or.

Werner marche ainsi, solitaire ;  
 Son front est brûlant et ses yeux  
 Tantôt se baissent vers la terre,  
 Tantôt se tournent vers les cieux ;  
 Il se promène à l'aventure,  
 Sans prendre garde au vent du nord  
 Qui frissonne en sa chevelure.  
 Par instants, son cœur bat plus fort ;  
 Sa pensée erre et se transforme,  
 Comme en automne, sur le tard,  
 [63]

On voit errer, changer de forme,  
 Les silhouettes du brouillard.  
 Et de son cœur qui se renferme  
 La chaleur monte à son cerveau,  
 Comme ferait le premier germe  
 De quelque poème nouveau.

Ainsi s'en allait un autre homme,  
 Jadis, sur les bords de l'Arno,  
 Un trompette lui-même, en somme,  
 Le poète de l'*Inferno*,  
 Mais plus sombre : chanfre bizarre  
 Qui fit sonner lugubrement,  
 A travers un siècle barbare,  
 La trompette du Jugement.

Comme son âme fut ravie,  
 Quand il vit, la première fois,  
 Celle qui fut toute sa vie !  
 Au bord du fleuve et dans les bois,  
 Il vint aussi rêver sans doute,  
 Et la flamme qui dévorait  
 Tout son être, il l'exprima toute  
 D'un mot qui disait son secret :  
 O Béatrice, ô Béatrice !  
 Oui, c'est ainsi que, chaque jour,  
 [64]

Et jusqu'à ce que tout périsse,  
 D'autres, possédés par l'amour,  
 Auront une joie infinie  
 A suivre le même chemin.  
 Et lorsqu'un jour, au bord du Rhin,  
 Le dernier fils de Germanie  
 Ira rejoindre ses aïeux :  
 D'autres encor prendront sa place  
 Et, dans la langue de leur race,

Diront à leur tour, radieux,  
Ce simple mot, toujours le même,  
Toujours le bienvenu : Je t'aime !

Premier amour, ô fleur d'avril,  
Phare ardent des plages désertes,  
Ancre de l'esquif en péril,  
Pervenche aux feuilles toujours vertes !  
Jamais je n'oserai chanter  
A ta gloire un nouveau poème :  
Je serais fou de le tenter,  
Moi, vieil enfant de la bohème,  
Pauvre inconnu. Mais c'est à toi  
Que vont mes regrets, mon envie.  
Toujours tu diras le pourquoi  
Des tristes choses de la vie  
[65]

Au jeune homme et tu lui rendras  
Les longs espoirs après le doute ;  
Tu guideras longtemps ses pas  
Et l'égaieras pendant la route.

Rêves qui durent nuit et jour,  
Doux désirs, fières espérances,  
Cœur hardi, mépris des souffrances:  
Nous recevons tout de l'amour !  
L'amour fait braver les obstacles  
A l'homme le plus timoré.  
Bienheureux donc, l'être adoré  
Pour qui l'amour fait ses miracles !

Mais Werner n'était pas encor  
A même de se rendre compte  
Que son cœur prenait son essor :  
La jeunesse n'est pas si prompte.  
Il s'en allait au bord du fleuve,  
Ému d'un sentiment nouveau, –  
Sans voir que sa chaussure neuve  
Plongeait dans l'écume de l'eau.

Les destins lui furent propices.  
Il fut aperçu par le Rhin  
Qui regardait deux écrevisses  
Se mesurant sur le terrain.  
[66]

Plus gai que le plus gai des princes,  
Il applaudissait bruyamment  
Les combattantes, quand leurs pinces  
Se croisaient furieusement.  
Le Rhin – un seigneur authentique  
Et non pas, comme il en a l'air,  
Un simple fait géographique –  
Le Rhin eut pitié de Werner.  
Il sortit de sa couche, étroite  
Pour lui, portant comme attribut  
Un jonc flexible en sa main droite.



Maître Werner le reconnut,  
 Car, né coiffé, notre jeune homme  
 Savait comment chacun se nomme.  
 Il lui fit un profond salut.

Le Rhin, d'un ton plein de noblesse,  
 Lui dit : « Ne crains rien, ô rêveur !  
 Je devine où le bât te blesse  
 Et je veux être ton sauveur.  
 Mais un jeune homme est vraiment drôle :  
 Il croit qu'il cache son secret  
 Et qu'il ne quitte pas le rôle  
 D'un être extrêmement discret.  
 Il s'en va rêvant, solitaire.  
 Or, le plus simple hanneton,  
 [67]

Le plus humble coléoptère,  
 Le plus frivole moucheron,  
 En voyant son regard humide  
 De pleurs ou joyeux tour à tour,  
 Sait que l'amour en lui réside.  
 Ne crains rien, je connais l'amour :  
 Pendant mes longues promenades,  
 La nuit, j'ai souvent écouté  
 Des serments de fidélité,  
 Les uns ardents, les autres fades,  
 Tantôt sincères, tantôt faux,  
 En langues romane, allemande,  
 Parfois même en langue flamande...  
 (Ces derniers étaient les moins chauds.)  
 Le soir, quand j'entends, sur ma rive,  
 Le bruit d'un timide baiser,  
 J'empêche mes flots de jaser.  
 Et lorsque, parfois, il m'arrive  
 Subitement de recevoir  
 Dans mon lit quelque pauvre diable  
 Que m'amène le désespoir :  
 Alors, l'ondine serviable  
 L'endort de son chant le plus doux ;  
 Puis je le conduis au rivage  
 Et le couche sur les cailloux,  
 Car on dort bien sous le feuillage  
 [68]

De quelque vieux saule pleureur.  
 Là, tout s'oublie et l'on ne souffre  
 Plus jamais d'un amour trompeur.  
 D'autres fois, c'est au fond du gouffre,  
 Dans mon grand palais de cristal,  
 Que je mène le misérable  
 Pour qu'il guérisse de son mal  
 Dans ce refuge impénétrable  
 Et ne songe plus au retour.

Ne crains rien, je connais l'amour.  
 Moi-même – on a peine à le croire –

Je pleurai, lorsque j'aperçus  
 Les cimes de la Forêt Noire.  
 Alors, j'ai sauté par-dessus  
 Tous les rochers, près de Schaffhouse,  
 Et, brûlé d'une ardeur jalouse,  
 Courant avec un grand bruit sourd,  
 Lançant mon écume au rivage,  
 J'ai pu me frayer un passage  
 Au défilé de Laufenbourg.  
 C'est que bientôt ma préférée,  
 La Wiese<sup>1</sup>, ma fille adorée,  
 [<sup>1</sup> Rivière de la Forêt Noire, se jette dans le Rhin entre Bâle et Huningue.]

Devait se jeter dans mes bras,  
 [69]  
 Confuse un peu, mais magnifique !  
 Elle allait me parler tout bas  
 En vieux langage alémannique  
 Des nénuphars qu'elle a cueillis,  
 Des libellules qui vont naître,  
 Des esprits qu'on voit apparaître  
 A la lisière des taillis,  
 De l'énorme coiffe allemande  
 Qu'ont les femmes dans son pays,  
 De Schopfheim<sup>1</sup> où la soif est grande.  
 [<sup>1</sup> Petite ville de la Forêt Noire sur la Wiese.]

Je l'aime et ne puis me lasser  
 De voir ses yeux bleus, je l'avoue ;  
 Je l'aime et ne puis me passer  
 De baiser tendrement sa joue.  
 Je suis très souvent comme un fou  
 Lorsqu'il me faut traverser Bâle,  
 Et j'enverrais je ne sais où  
 Ville et gros bourgeois au teint pâle ;  
 Je ne passe pas sous leurs murs  
 Sans arracher deux ou trois pierres.  
 Alors, j'entends ces gens obscurs  
 M'accuser de mœurs roturières,  
 Quand l'amour seul me rend nerveux !  
 Oui, je l'aime... De grandes dames  
 [70]

M'ont dit : « Je veux ce que tu veux ! »  
 Et pourtant les plus belles femmes  
 N'ont jamais pu me retenir.  
 Pas même la fière Moselle  
 N'a pu chasser le souvenir  
 Que j'avais conservé pour celle  
 Qui reste mon plus tendre amour  
 Et mon souci de chaque jour :  
 La Wiese, ma fille chérie !  
 Lorsque je traîne pas à pas  
 Mon onde, par les chocs meurtrie,  
 Dans les sables des Pays-Bas,  
 Quand je dois entendre sans cesse  
 Le tic tac des moulins à vent,

Je me souviens de ma jeunesse  
 Et de mon amour bien souvent.  
 Alors, je mugis dans la plaine  
 Et, maudissant mon triste sort,  
 Je me jette en la mer du Nord...  
 Mais là nul ne comprend ma peine.

Ne crains rien, je connais l'amour.  
 Je vous connais à votre tour,  
 Vous qui vivez sur mon rivage.  
 Eh ! ne suis-je pas votre image  
 [71]

Et celle du peuple allemand ?  
 Voir sans trêve ma paix ravie  
 Et finir misérablement :  
 Voilà l'histoire de ma vie !

Je viens d'un pays fabuleux.  
 Des gnomes gardent sous la terre  
 Mon berceau, fait de cristaux bleus,  
 Et me mènent à la lumière.  
 Mon enfance est pleine de chocs,  
 Sauvage, fougueuse, brutale.  
 Qui pourra compter tous les rocs  
 Que j'ai lancés comme une balle ?

Tout le monde admire mon cours,  
 Lorsque je traverse à la nage  
 La mer de Souabe<sup>1</sup> ; je cours

[<sup>1</sup> Nom que l'on donna, au XVI<sup>e</sup> siècle au lac de Constance alors situé en plein duché de Souabe.]

Avec la fougue de mon âge,  
 Mais la dignité d'un sultan.  
 Tout à coup, à travers la brume,  
 Surgissent les choses d'antan :  
 Rochers, brisants couverts d'écume,  
 Paisibles couvents, vieux châteaux...  
 Et plus d'une grappe vermeille  
 [72]

Mûrit là-bas sur les coteaux,  
 Et voilà le guet qui surveille  
 Le monde du haut de sa tour,  
 Et voilà, sur la haute roche,  
 Que retentit un chant d'amour...  
 Trois fois malheur à qui s'approche :  
 C'est le chant de la Lorelé<sup>1</sup> !

[<sup>1</sup> La Loreley ou Lurlei – dont quelques auteurs, Marc Monnier par exemple, ont fait en français Lorelé – est un rocher de 132 mètres de hauteur, au bord du Rhin, entre Saint-Goar et Oberwesel. Un chemin de fer le traverse depuis 1861 par un tunnel de 367 mètres. Ce rocher, célèbre par son écho et par la terreur qu'il inspirait autrefois aux bateliers, était, disait-on, habité par une nixe (fée des eaux), appelée elle-même Loreley, qui attirait par son étrange beauté et ses chants mélodieux les hommes qui s'aventuraient en barque dans ces parages, et les précipitait contre les récifs pour briser leurs embarcations et les noyer. Cette légende n'a pas une origine bien lointaine: elle a été inventée vers 1800 par le littérateur allemand Brentano; elle a été popularisée ensuite par une poésie de Henri Heine. Toutefois, le rocher de la Loreley a joué, déjà précédemment, un rôle dans les récits fabuleux de l'Allemagne. Au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle, il passait pour hanté par les

esprits. Au XIII<sup>e</sup> siècle, on croyait qu'il marquait au bord du Rhin l'endroit où le farouche Hagen avait jeté dans le fleuve le trésor des Nibelungen.]

Mais tout cela finit bien vite,  
 Mon rêve est bientôt envolé.  
 A la prière alors m'invite,  
 Avec sa grâce et sa splendeur,  
 La cathédrale de Cologne,  
 [73]  
 Et là je prie avec ferveur ;  
 Mais, hélas ! ô triste besogne !  
 Des marchands aussi vils que faux,  
 Tyrans des choses et de l'homme,  
 Me chargent d'énormes bateaux,  
 Et me voilà bête de somme !  
 Je marche en pleurant vers le nord,  
 Car je sens bien que je succombe,  
 Et depuis longtemps je suis mort,  
 Quand la mer me creuse une tombe.

Que ne puis-je t'entretenir  
 Plus longtemps ! J'aime la jeunesse  
 Qui croit encore à l'avenir,  
 Comme tu fais. Mais le temps presse  
 Et je veux finir mon discours  
 Par un conseil qui, je t'assure,  
 Sera pour toi de bon secours :  
 L'amour t'a fait une blessure ;  
 Celle qui trouble ta raison  
 Est d'une sagesse émérite.  
 Elle s'appelle Marguerite ;  
 Elle est la fille du baron  
 Dont le château là-bas se mire  
 Dans le bleu miroir de mes eaux.

[74]  
 Elle me charme ; je l'admire,  
 Caché dans ce champ de roseaux !  
 J'aime sa grâce et je remarque  
 Que j'en deviens presque amoureux.  
 Eh' bien ! crois-moi, prends cette barque  
 Je te conduirai, si tu veux,  
 Près de son château. Quant au reste,  
 Cherche-le dans ton propre esprit. »

Il dit, fit au jeune homme un geste  
 D'adieu, puis rentra dans son lit.  
 Une grande vague sonore  
 En un instant le recouvrit.  
 Malgré cela, longtemps encore  
 On l'entendit rire aux éclats,  
 Car, entre temps, les écrevisses  
 Avaient achevé leurs ébats.  
 Ah ! j'aurais voulu que tu visses,  
 Lecteur, ce tableau saisissant :  
 Au fond de la rivière bleue,  
 Une écrevisse était en sang

Et l'autre n'avait plus de queue !

Le trompette obéit au Rhin.  
 Une tour en pierres de taille,  
 [75]  
 L'air menaçant et souverain,  
 Dressait par là sa haute taille.  
 A cet endroit où le pêcheur  
 Jette ses filets en silence  
 Dans le fleuve qui forme une anse,  
 Où l'on respire la fraîcheur,  
 Une barque était toute prête.  
 Comme le pêcheur faisait fête,  
 Le jeune homme, sans dire mot,  
 Put s'installer dans le canot.  
 La nuit tombait sur la campagne ;  
 Par ci par là, de joyeux cris  
 Retentissaient dans la montagne,  
 Car les gens rentraient un peu gris.  
 Par delà les forêts lointaines  
 La lune éclairait brillamment  
 Et des étoiles incertaines  
 Tremblaient au fond du firmament.  
 La barque, une fois détachée,  
 Marcha vite comme le vent,  
 Comme une cavale lâchée  
 Qui, plusieurs jours auparavant,  
 A dû rester à l'écurie.  
 Elle courut sous les créneaux,  
 Courut le long de la prairie,  
 Courut en frôlant les roseaux,  
 [76]  
 Courut, toujours alerte et vive,  
 Sans s'arrêter, jusqu'au vieux pont  
 Qui, d'une rive à l'autre rive,  
 Avec huit arches correspond.  
 Or, près de la troisième pile,  
 Se trouve un tournant dangereux.  
 Werner, avec sa rame habile,  
 Dégagea d'un coup vigoureux  
 Sa barque par l'onde assaillie.  
 Il vit justement le château,  
 Ses pignons, ses tours en saillie.  
 Et vis-à-vis, presque à fleur d'eau,  
 Il aperçut un banc de sable,  
 Par le fleuve souvent couvert,  
 Sans herbe, d'aspect misérable.  
 C'est ce petit endroit désert  
 Que l'on nomme, par ironie  
 Sans doute, *Champ de Fridolin*.  
 (Par ironie, oui, car enfin  
 Ce n'est pas un champ et je nie  
 Qu'il soit digne de Fridolin.)  
 La place parut favorable

A Werner. Il arrêta là  
 Sa barque et sauta sur le sable,  
 Mais c'est en vain qu'il contempla  
 Pendant une heure la façade  
 [77]  
 Du vieux castel, avec l'espoir  
 Qu'il caressait de La revoir  
 (Car de sa longue promenade  
 C'était le but) : il ne vit rien,  
 Rien que, dans la tour, ô mystère !  
 Une lumière solitaire...  
 Mais cela lui suffisait bien !  
 Que de fois, dans la lutte humaine,  
 La petite clarté lointaine  
 Nous donne plus d'espoir encor  
 Qu'un habituel soleil d'or.  
 C'est pourquoi je comprends sa joie,  
 Lorsque s'alluma, dans la tour,  
 Cette lumière qui l'envoie  
 Dans le délicieux séjour  
 Du rêve et de la fantaisie.  
 Il croit voir un monde nouveau,  
 Plein de charme et de poésie,  
 Où tout est bon, où tout est beau,  
 Où tous les bonheurs sont sans voiles,  
 Une terre où jamais ne luit  
 Ni le soleil, ni les étoiles,  
 Mais où scintille dans la nuit  
 La même lumière fidèle  
 Qui brille là-bas dans la tour.  
 Et voilà qu'aussitôt l'amour  
 [78]  
 Le rejoignit à tire d'aile ;  
 Il prit place près de Werner  
 Et, lui présentant la trompette,  
 Il lui murmura : « Joue un air !  
 Joue, ami, je te le répète ;  
 Je te protège, ne crains rien ;  
 Joue, et tu t'en trouveras bien. »  
  
 Werner joua. Sa mélodie  
 Vibra doucement dans la nuit  
 Comme un simple chant d'Arcadie.  
 Le Rhin ne fit plus aucun bruit,  
 La truite fut toute surprise,  
 Une ondine dit : « Que c'est beau ! »  
 Et gracieusement la brise  
 Porta les sons jusqu'au château.

[79]

## Chant V

## Le Baron et sa fille

Muse, il s'agit d'être gentille :  
 Tu vas aller chez le baron  
 Et chez sa gracieuse fille.  
 Sois prudente et crains un affront,  
 Car un vieux colonel professe  
 Un certain mépris à l'égard  
 Des personnes de ton espèce.  
 Choisis ton plus joli regard ;  
 Il te ferait des avanies  
 Si tu prenais l'air cavalier ;  
 Il pourrait sans cérémonies  
 Te jeter en bas l'escalier,  
 [80]

Et tu verrais ce qu'il en coûte.  
 Va, Muse, jusqu'au grand portail  
 Du château. Tu verras sans doute  
 Les trois pals de l'écu, détail  
 Annonçant une noble race.  
 (A Florence, les Médicis  
 Dans leurs armes en avaient six.)  
 Entre avant que l'on ne te chasse,  
 Gravis ensuite l'escalier,  
 Frappe à la porte principale  
 Et dis-nous en particulier  
 Ce qui se passe dans la salle.

Cette salle charme les yeux.  
 Là, sur les hautes boiseries,  
 On voit les portraits des aïeux  
 Avec leurs fières armoiries.  
 Le vieux baron s'y trouve, assis  
 Près de la vaste cheminée.  
 Il semble libre de soucis,  
 Sa figure est rassérénée,  
 Il a l'air gai, bon, indulgent.  
 Pourtant sa moustache grisonne  
 Et, sur son front intelligent  
 Que plus d'une ride sillonne,  
 [81]

On remarque moins qu'autrefois  
 La large et pâle cicatrice  
 Que lui fit un fer suédois.  
 Une hôtesse au rude caprice  
 Loge dans le pied du baron.  
 Le peuple l'appelle la « goutte ».  
 La « goutte », c'est un vilain nom,  
 La « podagre », diront sans doute  
 Nos savants. (Le nom n'y fait rien,

Ne changeant pas le mal en bien.)  
 Ce jour-là, rare complaisance !  
 La goutte cède par moments  
 Et ne rappelle sa présence  
 Que par quelques élancements.  
 Et le baron pense en lui-même :  
 « Depuis la guerre de Trente ans,  
 « Ma goutte adopte le système  
 « Des capitaines de mon temps.  
 « Ses plans d'attaque sont habiles :  
 « Viennent d'abord les tirailleurs,  
 « Puis quelques colonnes mobiles,  
 « Enfin les adroits artilleurs  
 « Canonnent au long comme au large ;  
 « On entend des cris déchirants,  
 « Tous les clairons sonnent la charge.  
 « Pif ! Paf ! j'ai trop mal, je me rends ! »  
 [82]

Le baron, content de la trêve  
 Que sa maladie octroyait,  
 Se perdait gaiment dans le rêve.  
 Son activité s'employait  
 A vider un hanap énorme.  
 C'est de là-bas, près de Hallau<sup>1</sup>,  
 [ <sup>1</sup> Village suisse du canton de Schaffhouse. Son vignoble fournit un vin réputé.]

Où la montagne se transforme  
 Et vient mourir au bord de l'eau,  
 Où s'asseyant devant sa butte,  
 Les soirs d'été, le vigneron  
 Entend du Rhin la grande chute,  
 Que provient le vin du baron.  
 Tout en buvant, celui-ci fume,  
 Fume, comme un arquebusier,  
 Le tabac sec qui se parfume  
 Dans sa pipe de merisier.

Atteint de langueur manifeste,  
 Aux pieds du baron, le matou  
 Hiddigeigei faisait sa sieste.  
 Des poils noirs garnissaient son cou,  
 Sa queue était longue de reste.  
 De tous il était vénéré,  
 Étant l'héritage sacré  
 [83]

De la baronne Léonore  
 Du Plessis, morte jeune encore.  
 Sa mère était de la tribu  
 Fameuse d'Angora; son père,  
 Un matou féroce et barbu,  
 Sortait, disait-on, d'un repaire  
 De raminagrobis hongrois.

Hiddigeigei, certe, eût sans peine  
 Pu continuer ses exploits  
 A Paris, au bord de la Seine.



(C'est là qu'un bellâtre un peu vieux  
 L'avait remis à Léonore,  
 En souvenir respectueux  
 De ses rats et de ses beaux yeux.)  
 Mais un matou fidèle ignore  
 La trahison, et c'est pourquoi  
 Il avait suivi sa maîtresse  
 A Seckingen, sans nul émoi,  
 Sans un seul instant de faiblesse,  
 Sans un regret de citadin,  
 En chevalier, en paladin.

Il vivait assez solitaire ;  
 Il fuyait la société  
 [84]

Des chats badois : « Ils peuvent plaire,  
 Pensait-il en sa dignité,  
 Par leur bon cœur, leur caractère,  
 Mais il leur manque le bon ton.  
 Je les trouve grossiers, obscènes,  
 Sans aucune éducation,  
 Tous ces matous aborigènes.  
 Moi qui suis de bonne maison,  
 Moi qui fis mes premières armes  
 Dans le quartier de Montfaucon,  
 Je ne trouve que peu de charmes  
 A faire la chasse aux souris,  
 Aux rats, autre part qu'à Paris.  
 Car la vie intellectuelle,  
 Hélas ! me fait ici défaut. »  
 Son existence était donc celle  
 D'un solitaire comme il faut,  
 Toujours distingué, toujours digne.  
 Il ne marchait qu'en tapinois ;  
 Il possédait grâce de cygne  
 Et ronron d'ouragan; sa voix  
 Était une basse profonde;  
 Les rats d'une lieue à la ronde  
 Frémisaient quand il miaulait.  
 Si son regard étincelait,  
 Parfois, d'une lueur de guerre,  
 [85]

S'il dressait son poil, s'il feulait,  
 Du moins il n'était pas vulgaire ;  
 Et quand il grimpait sur les toits,  
 Le soir, par les beaux clairs de lune,  
 Quand ses deux yeux fins et matois  
 Luisaient d'une ardeur peu commune,  
 Certes, le chat en imposait  
 Par sa noblesse indiscutable.

Le vieux baron se reposait  
 Dans son fauteuil, près de la table.  
 Ses yeux, où vit l'illusion,  
 Ont tantôt un éclair farouche,

Tantôt sont doux, comme un rayon  
 Du pâle soleil qui se couche.  
 C'est qu'il rêve du temps passé.  
 Ah ! n'est-ce pas pour la vieillesse  
 Dont le cœur est triste et lassé,  
 Un baume, une douce caresse,  
 De pouvoir se remémorer  
 Les jours bénis de la jeunesse ?  
 Le mal, elle veut l'ignorer,  
 Le chagrin, elle le refoule.  
 Non, le vieillard n'est jamais seul :  
 Il est entouré d'une foule  
 Depuis longtemps dans le linceul,  
 [86]

Habillée à l'ancienne mode ;  
 Ses jours pénibles sont ôtés,  
 Sa mémoire devient commode,  
 Il revoit de jeunes beautés  
 Et la plus charmante l'invite  
 A danser comme les aïeux,  
 Et son cœur bat beaucoup plus vite  
 Et le sourire est dans ses yeux.

Le baron passait en revue  
 La troupe de ses souvenirs,  
 Tantôt riant d'une bévue,  
 Tantôt ému d'anciens plaisirs.  
 Et quand il s'entrevit lui-même,  
 Soldat armé de pied en cap,  
 Il en eut une joie extrême  
 Et vida d'un trait son hanap.  
 Est-ce qu'une image plus triste  
 Lui vint alors je ne sais d'où ?  
 Toujours est-il que le matou  
 Reçut, hélas ! à l'improviste,  
 Le pied du baron dans le dos.  
 Hiddigeigei changea de place :  
 Il détestait de tels cadeaux.  
 [87]

Au même instant, gaie, un peu lasse,  
 La jeune fille du baron,  
 Marguerite, entra dans la salle.  
 Son père lui tendit le front.  
 En la voyant, malgré l'affront  
 Fait à son épine dorsale,  
 Le matou reprit son ronron  
 Et ne rêva plus de revanche.  
 La jeune fille avait ce soir  
 Mis, au lieu de sa robe blanche,  
 Un costume de velours noir.  
 Quand elle eut embrassé son père,  
 Elle lui dit avec douceur :  
 « Je reviens tard, mais, je l'espère,  
 Vous ne me tiendrez pas rigueur.

C'est cette bonne mère abbesse  
 Qui m'a gardée aussi longtemps ;  
 Elle dit que tout est en baisse,  
 Que les gens ne sont pas contents,  
 Que partout règne l'arbitraire.  
 Par bonheur, monsieur le doyen  
 Nous a démontré le contraire ;  
 Il trouve, lui, que tout va bien,  
 Et sa parole est plus sucrée  
 Que les bonbons du confiseur.  
 J'ai failli passer ma soirée  
 [88]

Avec ce doux moraliseur.  
 Et maintenant je suis bien sûre  
 Qu'aisément vous pardonneriez.  
 Dois-je vous faire la lecture ?  
 Je suis prête. Vous préférez  
 Sans doute une histoire de guerre  
 Ou le récit d'un grand tournoi ?  
 Les idylles ne vous vont guère.

Mais, d'abord, dites-moi pourquoi  
 Vous aimez votre vieille pipe  
 Plus que vous n'aimez votre enfant ?  
 On dirait que c'est par principe  
 Que vous cherchez l'air étouffant.  
 Ne trouvez-vous pas qu'à mon âge  
 Il est triste de vivre ainsi  
 Dans un perpétuel nuage ?  
 Ne devinez-vous pas aussi  
 Que cela gâte les dorures  
 Et surtout nos beaux rideaux blancs ?  
 N'entendez-vous pas leurs murmures ?  
 Ils sont quelquefois tout tremblants  
 De votre fumée horridique.

C'est une contrée où le sol  
 Est fertile, cette Amérique  
 [89]  
 Qu'a découverte un Espagnol,  
 Et je vous avouerai que j'aime  
 Le corail et les perroquets,  
 Que par instants je rêve même  
 De cabanes, de frais bosquets,  
 De pampas, d'horizons sans bornes,  
 De forêts à l'étrange écho,  
 D'animaux aux drôles de cornes,  
 De singes, de noix de coco :  
 Mais je préférerais encore  
 Que tout cela fût inconnu,  
 Pour que le tabac que j'abhorre  
 De là ne nous fût pas venu.  
 Je crains les gens qui dans les bouges  
 Vont se ruiner l'estomac,  
 Mais j'aime encor mieux les nez rouges

Que la fumée et le tabac. »

Le baron écoutait sa fille  
 D'un air satisfait, triomphant.  
 Il dit : « Voilà comme on babille  
 Entre femmes, ma chère enfant,  
 Sur de graves sujets d'études,  
 Alors qu'on ne les comprend pas.  
 Je sais que les anciens soldats  
 Ont pris au camp des habitudes  
 [90]  
 Qui choqueraient dans un salon.  
 Pourtant c'est à tort que ma fille  
 Parle du tabac sur ce ton :  
 Je dois au tabac ma famille,  
 Et puisque aujourd'hui de nouveau  
 Je sens qu'une étrange aventure  
 Trotte dans mon vieux cerveau,  
 Nous laisserons notre lecture  
 Pour un autre jour. Assieds-toi ;  
 Je veux te conter une histoire  
 Et tu vas comprendre pourquoi  
 Mieux vaut encor fumer que boire.  
 Elle paie un juste tribut  
 De louanges à feu ta mère,  
 Ainsi qu'au tabac. » – Ce début  
 Laissait entrevoir un mystère  
 Et, pour l'éclaircir sans retard,  
 La curieuse Marguerite  
 Vint s'asseoir auprès du vieillard,  
 En lui disant : « Commencez vite ! »  
 (Voyez l'homme d'un autre temps  
 Auprès de sa fille mutine :  
 On dirait l'arbre de cent ans  
 Près de la branche d'églatine.)  
 [91]

Le noble baron commença  
 Après avoir vidé son verre :  
 « Quand sur notre pays la guerre  
 Ainsi qu'un ouragan passa,  
 Nous étions un jour en Alsace,  
 Mal armés, sans pain, sans feu : bref,  
 Plus gueux que porteurs de besace.  
 Jean de Werth<sup>1</sup> était notre chef,

[<sup>1</sup> Ce chef de partisans (1594-1652), fameux pendant la guerre de Trente ans, est resté populaire dans les pays rhénans. La ville de Cologne lui a érigé un monument en 1885.]

Un brave ! Aussi, tu peux le croire,  
 Les Français, campés à Brisach,  
 Payant chèrement la victoire,  
 Eurent peine à nous mettre au sac.  
 Mais que faire contre le nombre ?  
 Nous fûmes entourés et pris,  
 Et ce fut certe une heure sombre.  
 On nous conduisit à Paris,

Puis dans le donjon de Vincennes.  
 Là, Jean de Werth nous dit un jour :  
 « Les prisons sont choses malsaines ;  
 « Le diable emporte un tel séjour !  
 « Nous trouverions tous plus de charmes  
 « A nous battre, à mettre aujourd'hui  
 « Sabre au clair, qu'à faire des armes  
 [92]

« Avec un invincible ennui.  
 « Hélas ! l'ennui ne peut se vaincre  
 « Ni par le vin, ni par le jeu :  
 « Dès longtemps j'ai pu m'en convaincre  
 « Pour le combattre quelque peu  
 « Je ne connais qu'un seul remède :  
 « Le tabac. Allons donc à lui,  
 « Et je suis sûr qu'avec son aide  
 « Nous saurons tromper notre ennui. »

Il dit ; le commandant de place  
 Nous fit venir des Pays-Bas  
 Le médicament efficace :  
 Un canastre de Varinas.  
 Et voilà que, de notre tente,  
 Un nuage épais s'éleva,  
 Tel que dans la France galante  
 Tout le beau monde l'observa.  
 Nul n'avait vu chose pareille ;  
 Nos gardiens étaient éblouis ;  
 Et le fait parvint à l'oreille  
 Du redoutable roi Louis<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Louis XIV.]

Sa Majesté vint elle-même  
 Se rendre compte, avec sa cour,  
 De notre passe-temps suprême.  
 [93]

Et nous vîmes, de jour en jour,  
 Grossir la foule qui s'étonne.  
 On ne parlait plus à Paris  
 Que des ours de race teutonnes  
 Et de leurs travaux favoris.  
 Je voyais de beaux équipages  
 Et près de moi venaient s'asseoir  
 De grandes dames et des pages.  
 Or, elle aussi vint certain soir,  
 Elle, la fière Léonore  
 Monfort du Plessis. Ah ! vois-tu,  
 Je me souviens très bien encore  
 Que jamais mon cœur n'a battu  
 Comme ce soir-là ; non, pas même  
 Au milieu des pires dangers.  
 Elle admira le stratagème  
 Que les prisonniers étrangers  
 Avaient découvert, à l'usage  
 De tromper leur ennui. – Pourquoi ?  
 Je n'en sais rien, mais le nuage

Qui s'élevait autour de moi,  
 Subtil parfum des feuilles sèches,  
 Portait sur lui le dieu d'amour.  
 Celui-ci décocha ses flèches,  
 Nous blessant, chacun à son tour.  
 La pitié de ma Léonore

[94]

Devint tout à coup de l'amour !  
 (C'est une chose qui m'honore.)  
 Et tout à coup l'ours allemand,  
 Qu'on disait de race brutale,  
 Lui parut plus fin, plus charmant  
 Qu'un lion de la capitale.

Et moi, ma fille, je l'aimais.  
 Quand j'eus enfin quitté Vincennes,  
 J'étais plus captif que jamais !  
 Je m'étais forgé d'autres chaînes ;  
 J'étais, hors des murs de granit,  
 Le prisonnier de Léonore.  
 Quand, plus tard, l'hymen nous unit  
 Je fus plus prisonnier encore.  
 Ah ! quand je pense à ce temps-là,  
 Les larmes mouillent ma paupière !  
 Bientôt mon bonheur s'en alla  
 Avec elle dans une bière.  
 Que me reste-t-il de cela ?  
 Le souvenir, astre qui brille  
 Jusqu'au tombeau; notre matou,  
 Et toi, ma chère enfant, ma fille,  
 Portrait de ta mère : c'est tout ! »  
 Il ralluma sa pipe éteinte  
 Et caressa le matou noir.

[95]

Marguerite, avec une teinte  
 De malice, se laissa choir  
 A genoux dans la grande salle,  
 Disant : « Mon père, donnez-moi  
 L'absolution générale.  
 Je vous promets de bonne foi  
 Que ma bouche sera fermée  
 A tout jamais sur ce sujet.  
 Je forme même le projet  
 De prendre goût à la fumée. »

Le gentilhomme répondit  
 Avec son plus joyeux sourire :  
 « Je fais grâce, cela suffit.  
 Mais tu dois aussi t'interdire  
 Les mauvais propos sur le vin.  
 Tu le critiquerais en vain  
 Et, vois-tu bien, j'ai presque envie  
 De te faire relation  
 D'une aventure de ma vie  
 Pour ton édification ;

De te conter comment la vigne  
Du savant abbé de Rheinau<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> L'abbaye des Bénédictins à Rheinau s'élevait sur une petite île du Rhin, qui appartient depuis 1803 à l'Etat de Zurich. Ses bâtiments servent aujourd'hui d'asile pour les aliénés.]

[96]

Me rendit un service insigne,  
Et comment un simple tonneau  
Peut beaucoup pour notre bien-être  
Pourtant... » A ces mots le baron  
Se retourna vers la fenêtre,  
Disant : « Entends-tu ce clairon ?  
Qu'est-ce que cela peut bien être ? »  
Or, la trompette de Werner,  
Dans le calme de la soirée,  
Modulait doucement un air  
Qui semblait demander l'entrée  
Dans le château seigneurial :  
Telle, revenant chez son maître,  
La colombe donne un signal  
En frappant du bec la fenêtre.

Le vieillard se mit au balcon  
Avec sa fille Marguerite.  
Gravement, cessant son ronron,  
Hiddigeigei s'y mit ensuite.  
C'est qu'en son âme de matou  
Il pressentait de grandes choses,  
Des dangers venant Dieu sait d'où !  
Ce clairon, ses effets, ses causes,  
Agitaient son esprit subtil,  
Ses vieux instincts de fataliste :  
[97]

« J'observerai tout, » se dit-il,  
Tous les trois cherchèrent l'artiste ;  
Ce fut en vain, car le château  
Avait jeté son ombre large  
Sur Werner, ainsi qu'un manteau.  
Pourtant, sonnait tantôt la charge,  
Tantôt encore l'hallali,  
Le trompette caché dépense  
La flamme dont il est rempli.  
Puis tout rentre dans le silence...  
Un bateau remonte le Rhin.

Le baron, d'un geste énergique,  
Agita la sonnette, afin  
D'appeler son vieux domestique.  
Quand celui-ci fut arrivé :  
« Antoine, lui dit-il, va vite ;  
Tâche qu'on m'ait bientôt trouvé  
Ce musicien émérite.  
Il n'est pas encor loin, je crois.  
Si, par hasard, c'est un fantôme,  
Tu feras trois signes de croix ;  
Si, par contre, ce n'est qu'un homme,

Dis-lui qu'il me ferait plaisir  
 En m'honorant de sa visite.  
 Il doit comprendre mon désir,  
 [98]  
 Mais insiste bien s'il hésite. »  
 Le fidèle Antoine lui fit,  
 Sur ce, le salut militaire  
 Et gravement lui répondit :  
 « Maître, on saura vous satisfaire. »  
 Il fit demi-tour et sortit.

Tandis que la douce nuit range  
 Dans le ciel ses étoiles d'or,  
 Un rêve singulier, étrange,  
 Vers Marguerite prend l'essor.  
 Elle se voit en robe blanche  
 A l'autel de saint Fridolin.  
 L'apôtre vers elle se penche  
 Et lui sourit d'un air malin.  
 Un homme est là qui la regarde.  
 Ce n'est pas le mort qui, jadis,  
 De Fridolin se fit le garde  
 Et le suivit jusqu'à Glaris;  
 C'est un jeune homme qui se jette,  
 O Marguerite, à tes genoux.  
 On le prendrait pour un trompette...  
 Le saint bénit le rendez-vous !

[99]

## Chant VI

### Werner chez le Baron

Le lendemain, sitôt levé,  
 Antoine cherche le trompette.  
 Mais où diable s'est-il sauvé ?  
 Où peut-il avoir sa cachette ?  
 Nul ne l'a vu, c'est singulier.  
 Antoine est à bout de ressource,  
 Il rêve... Aussi le batelier,  
 Qui vient là-bas au pas de course  
 Sans daigner s'occuper d'autrui,  
 Pan! le cogne en pleine figure.  
 Antoine lui dit : « Aujourd'hui,  
 Vous avez la tête bien dure.  
 [100]  
 – Votre front n'est pas mieux ouaté  
 Dit l'autre, qu'un soc de charrue !  
 Est-ce pour cause de santé  
 Que vous prenez l'air dans la rue ? »  
 Antoine reprit : « J'allais, moi,  
 Vous demander la même chose. »  
 Alors le batelier : « Pourquoi



Je cours? Ah ! ce n'est pas sans cause :  
 Je recherche un individu  
 Qui m'a voulu prendre ma barque.  
 – Il ne doit pas être perdu,  
 Je le cherche aussi ; je remarque  
 Toutefois que notre coquin  
 Nous fait faire une longue étape.  
 – Morguenne ! il sera bien malin,  
 Le misérable, s'il m'échappe !  
 Figurez-vous que, ce matin,  
 Je vois ma barque renversée,  
 Un des deux bancs a disparu,  
 Une des rames est cassée.  
 Au diable soit le malotru  
 Qui court la nuit comme un poète  
 Et navigue sur mon bateau !

– Et fait des solos de trompette,  
 Ajoute Antoine, au bord de l'eau !  
 [101]

– Il paiera ma course pédestre !  
 Si je le découvre aujourd'hui,  
 Il apprendra chez le bourgmestre  
 Ce que coûte le bien d'autrui.  
 Je lui porterai même en compte  
 La bosse qu'au front vous venez  
 De me faire. C'est une honte,  
 Les gens malintentionnés  
 Que dans ce pays on tolère ! »  
 Il s'en va, maugréant ainsi.

Antoine était moins en colère :  
 « Vais-je me donner du souci  
 Pour un étranger, de passage  
 A Seckingen, dit-il, holà !  
 Allons boire un coup, c'est plus sage. »

C'est au *Bouton d'Or* qu'il alla,  
 Entrant par la petite porte  
 De côté, faisant le bossu.  
 Il supposait que de la sorte  
 Il risquait moins d'être aperçu.  
 « Quand, le matin, on vagabonde  
 Dans les auberges, pensait-il,  
 Ça ne regarde pas le monde.  
 Ainsi, cachons notre profil. »  
 [102]

En réunion familiale  
 Des bourgeois étaient déjà là.  
 Une pimpante sommelière  
 Dit à l'hôte qui s'attabla :  
 « Un grand verre ? – Sans aucun doute,  
 Répondit Antoine aussitôt,  
 Lorsque j'ai soif, coûte que coûte,  
 Le bon vin doit couler à flot. »

Werner, notre jeune trompette,  
 Était lui-même au Bouton d'Or.  
 Il déjeunait d'une omelette,  
 D'un poisson frit, que sais-je encor ?  
 Il entretenait l'aubergiste  
 De la récolte du houblon,  
 De la guerre, chose si triste !  
 Et de la pêche du saumon.  
 Quand il se taisait, l'aubergiste,  
 Curieux, mais pourtant discret,  
 Interrogeait, tâtait son hôte,  
 Cherchant à surprendre un secret.  
 Ce ne fut certes pas sa faute  
 S'il n'apprit rien de très certain.

Comment pénétrer ce mystère ?  
 Il pensait : « Est-ce un écrivain ?  
 [103]

Non ; son allure est militaire.  
 Ce n'est pourtant pas un soldat,  
 Car il est poli. Cette piste  
 Ne donne pas de résultat.  
 Mais peut-être est-ce un alchimiste  
 A la recherche d'un trésor ?  
 Attends, attends, je vais t'y prendre !

L'aubergiste du *Bouton d'Or*  
 L'interrogea sans plus attendre :  
 « N'avez-vous pas vu sur le Rhin,  
 Mon jeune ami, un banc de sable  
 Où, prétend-on, saint Fridolin  
 Bâtit sa hutte misérable ?  
 On dit qu'un trésor est caché  
 Là-bas et qu'au clair de la lune,  
 Un homme habile, à bon marché,  
 Y pourrait faire sa fortune. »  
 Le jeune Werner répondit :  
 « Oui, j'y fus hier à la brune :  
 Un coin charmant, sans contredit ! »

« Vous connaissez déjà cette île ? »  
 Dit l'aubergiste qui pensa :  
 « Le voilà pris ! C'est bien facile  
 De prendre les gens comme ça. »  
 [104]

Il regardait déjà la poche  
 Où devait être le trésor.

Mais Antoine était assez proche  
 Pour voir l'hôte du *Bouton d'Or*  
 Et comprendre chaque parole.  
 Il dit aussi : « Le voilà pris !  
 Le vin du matin joue un rôle  
 Auquel j'attache un très grand prix :  
 Grâce à lui, l'homme que je guette  
 S'est démasqué fort simplement. »

Antoine, allant près du trompette,  
 Le questionna gravement :  
 « Si vous deviez être un fantôme,  
 Je ferais trois signes de croix ;  
 Mais si vous n'êtes qu'un simple homme,  
 Un trompette, comme je crois,  
 Apprenez que mon noble maître,  
 Le baron qui reste au château,  
 Désire beaucoup vous connaître.  
 Il aimerait donc qu'au plus tôt  
 Vous lui fissiez une visite.  
 S'il faut un guide, me voici. »

[105]

Le trompette s'étonne, hésite,  
 Il finit par dire : « Allons-y ! »

L'aubergiste se mit à rire  
 Dès que son hôte fut dehors :  
 « Ah ! le jeune seigneur désire  
 Déterrer là-bas des trésors ?  
 Vous allez trop vite en besogne,  
 Mon ami ; le baron vous voit  
 Et le digne homme se refrogne  
 Et vous demande de quel droit  
 Vous parcourez son territoire.  
 Ah ! s'il prend dans son arsenal  
 Les jurons de son répertoire,  
 Vous comprendrez sans trop de mal  
 Que votre tête n'est pas ferme  
 Sur vos épaules d'étranger.  
 Heureusement, s'il vous enferme  
 Dans la tour pour vous corriger.  
 J'y perdrai beaucoup moins qu'on pense :  
 Votre cheval est encor bon ;  
 C'est lui qui paiera la dépense. »

Au château, le noble baron  
 Avec sa fille Marguerite

[106]

S'entretenait pendant ce temps.  
 Mais quelle est donc cette visite ?  
 La porte s'ouvre à deux battants :  
 Werner entre et salue. Antoine  
 Dit : « Tout est bien qui finit bien,  
 Mais j'ai dû chercher comme un chien,  
 Car l'habit ne fait pas le moine,  
 Ni ne fait le musicien.  
 Remerciez-moi, je le mérite. »

Le baron regardait Werner.  
 La curieuse Marguerite  
 Aussi... mais sans en avoir l'air.  
 L'inspection fut favorable  
 Au visiteur et le baron  
 Lui dit : « Vous trouvez agréable

La musique, le soir, dit-on,  
Et votre poitrine est solide. »

« Voilà que ça commence bien ! »  
Pense Werner qui s'intimide  
Tout à coup et ne répond rien.

Voyant sa mine déconfite,  
Le vieux baron dit à Werner :  
[107]

« Ne craignez pas qu'on vous limite  
Le droit de jouer en plein air :  
Sur le Rhin la chasse est permise  
Et si vous trouvez que, le soir,  
Un gros rhume est de bonne prise,  
A cela je n'ai rien à voir.  
Agissez donc à votre guise.  
Mais je voulais vous demander  
Si cet amour de la trompette  
Doit fort longtemps vous posséder  
Ou si ce n'est qu'une amourette.  
Vous n'êtes pas musicien  
De profession, je suppose,  
Mais quelque écrivain dont la prose  
Inonde le monde chrétien,  
Un de ces hommes d'ambassades,  
De plume, dont les incartades  
Ont vite eu détruit tout le bien  
Que nous avons fait par l'épée. »

« De mieux en mieux !... Mais ce n'est rien,  
Pensa Werner, mon équipée  
N'est pas un crime et ce vieillard  
Me plaît par sa rude franchise. »  
Il répondit donc sans retard :  
« Que voulez-vous que je vous dise ?  
[108]

Je ne suis pas musicien,  
Encore moins homme de plume,  
Et si, dans l'empire chrétien,  
Je demeurais seul, je présume  
Que les encriers seraient secs...  
J'aime la liberté ! Peut-être  
Est-ce marcher vers les échecs,  
Mais je suis mon seigneur et maître,  
Je parcours le monde au hasard,  
J'attends les coups de la fortune. »

– Très bien ! repartit le vieillard,  
Votre existence est peu commune ;  
Aussi la fin de mon discours  
Ne sera pas inopportune.  
Mais les sermons semblent plus courts  
Quand le bon vin les assaisonne.  
Ma fille, nous avons besoin  
Que tu nous aides en personne... »

Marguerite était déjà loin.  
 Elle apporta le jus de treille  
 Et deux splendides gobelets.  
 Le baron, ouvrant la bouteille :  
 « Ce vin-ci flatte le palais,  
 Dit-il, et l'estomac l'appète.

[109]

Il vous rendra fort comme un roc.  
 A votre santé, beau trompette ! »

Ils trinquèrent et, sous le choc,  
 Les gobelets, pleins de surprise,  
 Firent entendre leurs voix d'or.  
 « Il faut, sur ce, que je vous dise,  
 Reprit le gentilhomme, encor  
 Une chose, mon cher trompette :  
 Tant que le monde existera,  
 Que nous irons à l'aveuglette  
 A travers la vie, on verra  
 Des gens caresser leur marotte.  
 Les uns chantent sur tous les tons  
 Que rien n'est si beau qu'Aristote,  
 D'autres... mangent des hannetons ;  
 Tel original étudie  
 Le système de l'univers,  
 Tel autre boit de l'eau-de-vie  
 Ou compose de mauvais vers.  
 Et sil vous manquez d'aptitude  
 Pour telle science ou tel art,  
 Tenez pour une certitude  
 Que c'est précisément l'étude  
 De cette science ou cet art  
 Qui vous charmera : c'est cocasse !

[110]

Moi, je soigne aussi pour ma part  
 La marotte qui me tracasse.  
 Eh ! oui, j'ai ma marotte à moi,  
 Ma marotte c'est la musique.  
 Ne me demandez pas pourquoi :  
 C'est un fait, qu'un autre l'explique !  
 Elle me charme, la musique,  
 Moi qui suis exécutant nul,  
 Comme l'étang charme la carpe,  
 Comme David avec sa harpe  
 Charmait jadis le roi Saül.  
 Quand je dirige mon orchestre,  
 Battant la mesure, je suis  
 Au comble du bonheur terrestre.  
 J'oublie aussitôt mes ennuis  
 Et je me revois à la tête  
 De mes terribles escadrons :  
 A la victoire, à la conquête !  
 Sonnez la charge, les clairons !  
 Le canon tonne, il pleut des balles !

Feu ! grosse caisse ! Feu ! timbales !...  
 Hélas ! mes collaborateurs  
 Manquent d'études spéciales ;  
 Ce sont de simples amateurs,  
 Mais, au moins, d'un bon vouloir rare  
 D'ailleurs, le premier violon

[111]

Est un artiste et je déclare  
 Digne d'Euterpe et d'Apollon  
 Notre excellente contrebasse.  
 Mais tel est notre dénuement  
 Que nous manquons d'un instrument  
 Dont nul orchestre ne se passe.  
 Ami, qu'est-ce qu'un général  
 Sans une ordonnance en vedette,  
 Qu'une flotte sans amiral,  
 Et qu'un orchestre sans trompette ?  
 Hélas ! je m'en souviens encor,  
 Autrefois c'était autre chose :  
 Le trompette d'état-major  
 Rassmann n'avait pas bouche close.  
 Rassmann, pourquoi donc as-tu fui ?

Je me trouvais auprès de lui,  
 Le dernier matin de sa vie.  
 C'était grande fête de tir  
 A Laufenbourg, en Argovie.  
 Rassmann était prêt à partir :  
 Ses souliers comme sa moustache  
 Étaient soigneusement cirés,  
 Son uniforme était sans tache  
 Et des cieux d'or s'étaient mirés  
 Dans sa trompette incomparable.

[112]

Il dit de sa voix de stentor :  
 « On saura ce dont est capable  
 Un trompette d'état –major !  
 Les Suisses feront la grimace :  
 Baron, c'est affaire d'honneur ! »

A Laufenbourg, les cors de chasse,  
 Les trompettes tirent fureur.  
 Telle, par son chant, Philomèle  
 Domine le chœur des oiseaux;  
 Tel notre trompette modèle  
 Dominait le jeu des rivaux.  
 Je le vis, la figure rouge,  
 Roulant de gros yeux pleins d'ardeur.  
 Il me dit : « D'ici je ne bouge,  
 Barron, c'est affaire d'honneur ! »  
 Et les trompettes d'Argovie  
 Qui ne pouvaient plus respirer,  
 Suffoquant de rage et d'envie,  
 Durent se taire et l'admirer !  
 Je le revis dans la soirée

A l'auberge du *Cygne d'or*.  
 Sa gorge semblait altérée.  
 « Un trompette d'état-major,  
 Dit-il, ne bat pas en retraite.  
 Barrrron, c'est affaire d'honneur ! »

[113]

Il remplit de vin sa trompette  
 Et la vida d'un air vainqueur.  
 Lorsque Rassmann quitta la ville,  
 Minuit avait déjà sonné.  
 Il marchait d'un pas difficile,  
 En chantant comme un forcené.  
 La prudence – on en eut la preuve –  
 Ce soir-là ne le guidait pas.  
 Quand il voulut passer le fleuve,  
 Il trébucha, fit un faux pas,  
 Tomba dans l'onde furieuse  
 Et... son dernier jour avait lui !  
 Ta vie était si précieuse,  
 Rassmann, pourquoi donc as-tu fui ?

Dans la voix du vieux militaire  
 Perçait un brin d'émotion.  
 Il poursuivit : « Je ne puis taire  
 Toute mon admiration  
 Pour votre talent artistique ;  
 Et je vous dirai qu'hier soir,  
 Quand j'entendis votre musique,  
 Je crus dans l'ombre apercevoir  
 Le fantôme de mon trompette.  
 Hélas ! pourquoi m'a-t-il quitté ?

[114]

Sans lui ma troupe est incomplète  
 Et je manque d'autorité  
 Dans la mêlée harmonieuse.  
 Aussi votre intervention  
 Pourrait m'être très précieuse.  
 Voici ma proposition :  
 Restez ici. Dame Musique  
 Meurt chez nous de débilité.  
 Restez ! Votre souffle magique  
 Saura lui rendre la santé.

– Votre offre est flatteuse à l'extrême,  
 Dit Werner, ironique et froid,  
 Mais je la refuse quand même.  
 Dieu m'a fait don d'un corps si droit  
 Que je ne puis courber l'échine  
 Au service de l'étranger.

– Devant ce motif je m'incline,  
 Dit le baron. Mais quel danger  
 Voyez-vous ici ? Votre crainte  
 Est chimérique, j'en suis sûr.  
 Servir les arts n'est pas contrainte

Et ce service n'est pas dur.  
 Vous demandé-je tant de choses ?  
 Soyez un gai musicien,  
 [115]  
 Car j'abhorre les gens moroses :  
 C'est tout. Mais si vous voulez bien  
 M'écrire parfois une lettre,  
 Je serais moins embarrassé :  
 J'ai presque peur quand je pénètre  
 Dans le fouillis de l'A b c. »

Un instant le jeune homme hésite  
 A prendre une décision ;  
 Mais les beaux yeux de Marguerite  
 Chassent son hésitation.  
 Il dit au vieillard : « Soit! je reste ;  
 Pour lors, ma patrie est ici.  
 – Bravo, dit le baron, j'atteste  
 Que tout mon cœur vous dit merci !  
 Et puisqu'il ne faut pas qu'on signe  
 L'accord devant un magistrat,  
 Que le rouge sang de la vigne  
 Serve à sceller notre contrat !  
 A votre santé !... Marguerite,  
 Je te présente notre ami ;  
 Son talent réveillera vite  
 Notre vieil orchestre endormi. »  
 Werner s'inclina sans mot dire,  
 La jeune fille également.

[116]  
 « Maintenant je vais vous conduire,  
 Jeune homme, à votre appartement.  
 Vous aurez une belle chambre,  
 Au midi, dans l'une des tours.  
 Elle est un peu froide en décembre,  
 Mais elle montre tous les jours  
 Les Alpes, les bateaux, le Rhin,  
 Et le dieu Phébus vous régale  
 D'un gai bonjour tout au matin. »

Ensemble ils quittèrent la salle.  
 Marguerite, dans le jardin,  
 Alla cueillir des giroflées,  
 Des roses, des oreilles-d'ours,  
 Et s'en revint par les allées  
 En pensant : « Les chambres des tours  
 Sont tristes et bien isolées,  
 Vraiment, pour y vivre toujours.  
 Celle de ce pauvre jeune homme  
 N'a certes rien de bien coquet.  
 Elle sera plus gaie, en somme,  
 Si j'y mets ce soir un bouquet. »



[117]

Chant VII  
Joyeuse chevauchée

Le ciel est bleu, le soleil luit,  
L'eau murmure, l'abeille bruit,  
Le Rhin est clair comme une glace,  
Les arbres fruitiers sont en fleur,  
On entend un merle siffleur  
Qui dit : « Voici mai, place, place ! »

Devant la porte du château,  
Hiddigeigei prend, sur le sable,  
La pose la plus favorable  
Pour jouir du soleil nouveau;  
Sa paresse est inguérisable.

[118]

Le baron aime le printemps ;  
Il se promène avec sa fille  
Dans le jardin, sous la charmille.  
« Quand je vivrais encor cent ans,  
Dit-il, j'aimerais le spectacle  
Que nous offre le mois de mai,  
Sans me lasser. Vrai ! c'est miracle  
Comme le monde est transformé!  
Certes, je n'ai pas confiance  
En la rosée, en sa vertu.  
Plusieurs en font l'expérience  
Parmi les femmes, mais, vois-tu,  
Tout cela, c'est de la folie ;  
Je ne sais pas de laideron  
Que la rosée ait embellie.  
C'est comme il faut être poltron  
Pour croire à ces fables grossières  
Qui concernent les feux follets ;  
Je me ris même des sorcières  
Qui chevauchent sur des balais.

Cependant – personne n'en doute –  
Mai possède un charme subtil.  
J'ai beaucoup souffert de la goutte  
Pendant les tourmentes d'avril ;  
Il fallut même qu'on me saigne.

[119]

Ce matin, je suis aussi fort  
Que si j'étais toujours l'enseigne  
De dix-neuf ans, bravant la mort  
A Nordlingen. – Ah! quel effort  
Fit là notre vaillante armée! –

Si nous allions au petit lac ?  
Si nous faisons fête chômée ?  
Lors même que, dans l'almanach,

Ce jour n'est pas écrit en rouge,  
 On ne saurait pas travailler ;  
 Par ce beau temps, il faut qu'on bouge  
 Si l'on ne veut pas sommeiller.  
 Qu'on se prépare et se dépêche !  
 Les jeunes gens, bouillants cerveaux,  
 Pourront se calmer à la pêche...  
 Antoine, selle les chevaux ! »

Le domestique étant habile,  
 Les chevaux sont bientôt sellés,  
 Et les jeunes gens de la ville,  
 Pêcheurs de race, sont allés  
 Chercher le filet qui repose  
 Dans la hutte du bûcheron.  
 Lors, on court annoncer la chose  
 A tous les amis du baron ;  
 [120]

On invite même l'abbesse,  
 Même les dames du couvent.  
 Ceux qu'on oublie ont la sagesse  
 De prendre vite le devant  
 Et rejoignent la compagnie,  
 Sans attendre qu'on les convie.  
 L'aubergiste du *Bouton d'Or*  
 Dit à sa femme : « Mon trésor,  
 Pour aujourd'hui je te confie  
 Le cabaret et la maison ;  
 Tiens, voilà la clef de la cave. »  
 Pêcher ! c'est, en toute saison,  
 De ses affaires la plus grave.

Monté sur son cheval moreau,  
 Le baron, par cette journée  
 Si fraîche, est gai comme un oiseau  
 Sur une blanche haquenée,  
 Marguerite est auprès de lui.  
 Qu'elle est jolie en amazone !  
 Elle semble à tous aujourd'hui  
 Digne d'un roi, digne d'un trône !  
 Le fidèle Antoine la suit.  
 Werner est là, mais il évite  
 De s'approcher de Marguerite.  
 [121]

Un peu plus loin roule avec bruit  
 Le beau carrosse de l'abbesse.  
 Les trois plus vieilles du couvent  
 S'y prélassent par droit d'aînesse.  
 Werner, qui leur parle souvent,  
 Leur plaît par sa bonne tournure,  
 Puisqu'une d'entre elles murmure :  
 « Ah ! que n'est-il un chevalier ! »

La montée est pénible et raide.  
 C'est pourquoi plus d'un cavalier

Cherche, dans le bois, un remède  
 Contre la trop grande chaleur.  
 Mais écoutez ces cris de joie :  
 « Le lac ! le lac ! le lac ! » Le cœur  
 De l'ardente jeunesse envoie  
 Son salut aux flots argentés.

Tout le monde met pied à terre.  
 Des valets expérimentés  
 Soignent les chevaux... Une pierre,  
 Un rocher ou quelque vieux tronc  
 Servira de siège champêtre ;  
 Les dames et le vieux baron  
 Prendront place au pied de ce hêtre.

[122]

Petit lac clair, sombres sapins,  
 Je vous salue avec ivresse !  
 Auprès de vous, plus de chagrins !  
 J'ai trouvé pendant ma jeunesse,  
 Dans les forêts et les taillis,  
 L'oubli de la petite ville  
 Et l'oubli des hommes petits.  
 J'ai vu sortir du lac tranquille,  
 Parfois, quand la lune donnait,  
 La sirène au pâle visage...  
 On dirait qu'elle me connaît ;  
 Elle danse sur le rivage  
 Et dit tout bas : « Au fond de l'eau,  
 Ah ! qu'il fait bon, ah ! qu'il fait beau !...  
 Viens ! viens ! » me fait-elle du geste.  
 Mais le vieux sapin me dit : « Reste,  
 Tu n'as rien à faire dans l'eau. »

Maintenant, tout le monde chante,  
 Rit, court, se poursuit et plaisante.  
 L'aubergiste du *Bouton d'Or*,  
 Qui se connaît en fait de pêche,  
 Grave comme un tambour-major,  
 Dit aux jeunes : « Qu'on se dépêche !  
 A nous brochets, carpes, goujons ! »

Le voilà déjà qui remarque,

[123]

Derrière une forêt de joncs,  
 Une toute petite barque.  
 « C'est ce qu'il nous faut, se dit-il ;  
 Je n'en suis pas propriétaire,  
 Mais il serait trop puéril,  
 Dans un endroit si solitaire,  
 De ne pas oser s'en servir. »  
 On prend le filet ; on l'explore ;  
 Hélas ! il commence à pourrir,  
 Mais on peut l'employer encore.

L'aubergiste, dans le bateau,  
 S'installe avec cinq camarades.

Ceux qui n'aiment pas les bravades  
 Restent sans peine au bord de l'eau.  
 Quant aux compères du bateau,  
 Ils s'éloignent à coups de rames.  
 Ensuite, après un court trajet,  
 Ils laissent plonger le filet,  
 Aux applaudissements des dames.  
 Puis ils reviennent lentement,  
 Ramassant le filet pour prendre  
 Goujons et carpes sûrement...  
 Voici le moment de descendre  
 De la barque, afin de tirer  
 [124]  
 L'immense filet sur le sable.  
 On ose à peine respirer.  
 La pêche est-elle au moins passable ?  
 Amère désillusion !  
 Rien de pris ! le filet est vide !  
 En voyant leur confusion  
 Depuis son lit de vase humide,  
 L'austère carpe se déride  
 Et se fait un brin de bon sang.

L'aubergiste, tout frémissant  
 De dépit, inspecte les mailles :  
 Pas un goujon, pas un carpeau !  
 A la fin, il fait deux trouvailles ;  
 Une vieille botte, un crapaud.  
 Étonné, ce dernier regarde  
 La forêt pleine de rayons  
 Et cette troupe babillarde ;  
 Il dit : « Drôles de compagnons !  
 Peuvent-ils jouir de la vie  
 Hors de l'eau, dans un four pareil ?  
 Quand le doux limon les convie,  
 Pourquoi restent-ils au soleil ? »

On se moque de l'aubergiste  
 Qui, furieux, dit à mi-voix :  
 [125]  
 « Ils sont bêtes que c'en est triste !  
 Qu'on m'y reprenne une autre fois ! »  
 Il garde une mine revêche  
 Et, d'un coup de pied furibond,  
 Il envoie au diable sa pêche.  
 Côte à côte, du même bond,  
 La botte et le crapaud s'envolent,  
 Font pouf ! et dans l'eau se consolent.

Alors, pour la seconde fois,  
 Les pêcheurs vont tenter la chance,  
 Espérant être plus adroits.  
 On prend le filet, on le lance,  
 On le retire avec prudence...  
 Hourra ! le succès est certain !

Les prisonniers cherchent en vain  
 A passer à travers les mailles.  
 Tels qui s'étaient battus dans l'eau  
 Et qui rêvaient de représailles,  
 Gisent dans le même tombeau.  
 Regardez-les, ces adversaires :  
 Ces carpillons au large nez,  
 Ces énormes brochets, corsaires  
 D'eau douce, au pillage acharnés.  
 Hélas ! de même que la guerre  
 Aveuglément verse le sang,  
 [126]

La pêche ne distingue guère  
 Le coupable de l'innocent :  
 Elle met à la même sauce  
 L'ablette et le brochet féroce.  
 « Ils vont me cuire et me manger !  
 Dit une écrevisse ahurie,  
 Malheur à moi ! c'est le danger  
 De la mauvaise compagnie ! »

« Après le travail le repos,  
 Dit le baron; notre capture  
 Ne vient-elle pas à propos  
 Pour faire une bonne friture ? »  
 Le digne aubergiste approuva  
 La sagesse de ce langage :  
 « Bravo ! dit-il, cela me va !  
 Mes bons amis, tous à l'ouvrage !  
 Qu'on aille à la ville chercher  
 Une de mes poêles à frire !  
 Jeunes gens, vous savez marcher,  
 Dépêchez-vous, nous allons rire !  
 N'oubliez pas le sel, le pain,  
 Du beurre frais en suffisance  
 Et quelques bouteilles de vin. »  
 On obéit sans résistance.

[127]  
 Ceux qui restent vont s'employer  
 A ramasser de vieilles branches  
 Pour entretenir le foyer  
 Et videront carpes et tanches...  
 Voici que les jeunes garçons  
 Reviennent déjà de la ville :  
 A la poêle, gentils poissons !

Bientôt l'aubergiste, homme habile,  
 Présente aux dames un brochet,  
 Le chef-d'œuvre de sa cuisine.  
 Lui, qui naguère se fâchait,  
 A maintenant joyeuse mine.  
 Du reste, l'animation  
 A fait place au plus grand silence :  
 C'est l'œuvre de destruction,  
 C'est le grand œuvre qui commence,

Et le travail est abondant !  
 Seul, parfois, le bruit d'une arête,  
 Qu'on entend crier sous la dent,  
 Trouble le calme de la fête.

Seckingen possédait alors  
 Un excellent maître d'école.  
 Il s'était joint, sans nul remords,  
 A la bande bruyante et folle  
 [128]  
 Des connaissances du baron,  
 Pensant qu'au printemps il est bon  
 De faire école buissonnière.  
 Toutefois, il restait pensif,  
 Car le printemps, la nuit dernière,  
 L'avait rendu très expansif :  
 Voguant en pleine fantaisie,  
 Il avait – ô tendre secret ! –  
 Mis au monde une poésie.  
 Or, tout à coup : « Me voilà prêt,  
 Dit-il, je veux en chanter une ! »  
 Puis il grimpe sur un rocher  
 Qui lui servira de tribune.  
 Il dit à Werner d'approcher  
 Et de préparer sa trompette  
 Pour jouer l'accompagnement...  
 Werner prélude doucement ;  
 Sur son rocher, notre poète  
 Commence avec recueillement ;  
 Le cœur, à pleine voix, répète  
 Le refrain, et le bois charmé  
 Écoute la

#### CHANSON DE MAI

Quel est ce merveilleux jeune homme  
 Qui parcourt le monde sans bruit ?  
 [129]  
 Dès qu'on le voit, dès qu'on le nomme,  
 Tout se colore et tout reluit.  
 Les oiseaux chantent tous ensemble,  
 Les vallons redeviennent verts,  
 Il pleut des fleurs, à ce qu'il semble,  
 Tant prés et champs en sont couverts.  
 Voilà pourquoi ma voix résonne  
 Dans le bois frais et parfumé,  
 Parce que tout chante et bourdonne  
 Pour saluer le jeune Mai.  
 Ceux qu'il protège et ceux qu'il aime  
 Sont ceux qui chantent sans façon ;  
 Aussi le hanneton lui-même  
 Fredonne une vague chanson.  
 Dès que Mai vient, gaie et sans crainte,  
 La fleur se lève avec amour  
 Et la clochette des bois tinte

Pour qu'on apprenne son retour.  
Voilà pourquoi ma voix résonne  
Dans le bois frais et parfumé,  
Parce que tout chante et bourdonne  
Pour saluer le jeune Mai.

Au mois de Mai, chacun se grise  
D'air pur, d'amour et de plaisir.

[130]

Tel honnête homme à barbe grise  
Se sent tout à coup rajeunir.  
Il fait signe à la bien-aimée  
Qu'il voit sur l'autre bord du Rhin :  
« Viens, dit-il, mon âme est charmée !  
En mai, l'amour est souverain ! »  
Voilà pourquoi ma voix résonne  
Dans le bois frais et parfumé,  
Parce que tout chante et bourdonne  
Pour saluer le jeune Mai.

L'auditoire fut unanime  
A féliciter le chanteur.  
On prétend même – était-ce un crime  
De se montrer de bonne humeur ? –  
Que quelques douces voix de femmes  
Auraient répété le refrain.  
Bref, la chanson plaisait aux dames  
Et l'allégresse était sans frein.  
Alors, avec des renoncules,  
Avec du houx qui la piquait,  
Et quelques fraîches campanules,  
Marguerite fit un bouquet,  
Disant : « Ma couronne au mérite !  
Mais à qui dois-je en faire don ?

[131]

L'art du chanteur la sollicite,  
L'accompagnateur est fort bon. »

Le baron répondit : « Personne  
N'en doit douter, à mon avis :  
Au poète revient le prix.  
Mais c'est bien peu d'une couronne,  
Fût-elle même de laurier !  
Les vieux Grecs, lors d'un sacrifice  
Donnaient l'épaule et le cimier  
Au poète pour bénéfice.  
Les Grecs n'avaient-ils pas raison ?  
Le poète est maigre, je pense  
Qu'on mange peu dans sa maison.  
Eh bien ! qu'on me le récompense  
De deux carpes et d'un brochet !  
Notre trompette était en veine,  
Mais on m'a dit qu'il affichait  
D'avoir une âme si hautaine  
Qu'il ne peut être ainsi loué.

A lui revient donc la couronne,  
 Car il a vraiment bien joué.  
 Que Marguerite la lui donne ! »

Ah ! comme il se frotte les mains,  
 Notre gourmand maître d'école !  
 [132]

Ah ! le plus heureux des humains  
 Comme ce brochet l'affriole !  
 Il en ressent comme un frisson,  
 Il rit, un instinct prophétique  
 Lui montre déjà le poisson  
 Dans une poêle fantastique.

Pourtant Werner, timidement,  
 S'est approché de Marguerite  
 Et devant elle, galamment,  
 Il s'est agenouillé bien vite.  
 Autour d'eux on forme le rond  
 Et Marguerite, bienveillante,  
 Met la couronne sur le front  
 Du trompette dont le cœur chante.

Quelle est cette étrange lueur ?  
 Qui jette ces rayons magiques  
 Sur le paysage enchanteur ?  
 Ce sont des sapins magnifiques  
 Qui commencent à prendre feu.  
 Hélas ! la champêtre cuisine  
 Est quelquefois un mauvais jeu.  
 La flamme, léchant la résine,  
 S'avive comme un clair flambeau,  
 Elle pétille, elle s'irrite...

[133]

O Marguerite, ô Marguerite !  
 D'où vient ce spectacle si beau ?  
 S'agit-il d'un feu d'artifice  
 Illuminant ce carrefour ?  
 Est-ce l'effet d'un maléfice ?  
 Où n'est-ce pas plutôt l'amour,  
 Armé de sa torche indiscreète ?

Mais déjà la flamme s'éteint...  
 Voici l'heure de la retraite.  
 On part sans hâte; nul ne craint  
 L'humidité du crépuscule.  
 La dernière étincelle luit,  
 Dans l'espace un instant circule,  
 Et meurt dans l'ombre de la nuit...



[135]

## Chant VIII

## Le Concert

On voit au jardin du baron  
 Des châtaigniers d'un très grand âge  
 On voit un coquet pavillon,  
 On voit, à travers le feuillage  
 D'un lierre qui grimpe à grand train,  
 Les fondements de la terrasse  
 Descendre jusqu'aux flots du Rhin :  
 C'est un coin charmant, une place  
 Où l'on oublie et se délasse.

Mais quel travail mystérieux  
 S'accomplit là depuis deux lunes ?  
 Pinceaux, plâtre, truelles, pieux :  
 Pourquoi ces choses importunes ?

[136]

Sous le dôme du pavillon,  
 Des échafaudages s'élèvent.  
 Est-ce que les démons achèvent  
 Une œuvre de perdition,  
 Une entreprise gigantesque ? ..  
 C'est moins grave que vous croyez ;  
 Il s'agit de peinture à fresque  
 Et les jambes que vous voyez  
 Pendre depuis l'échafaudage,  
 Sont la propriété du sage  
 Et grand artiste Fludribus ;  
 Depuis son retour d'Italie,  
 Il sacrifie au dieu Bacchus,  
 Et comme il aime à la folie  
 Fraîches fillettes et bon vin,  
 Il se plaît sur les bords du Rhin.  
 Il raconte tant de merveilles  
 Qu'on n'en peut croire ses oreilles.  
 Il affirme en particulier  
 Qu'à Bologne, dans l'atelier  
 De l'Albane, l'illustre maître,  
 C'est lui qui broyait les couleurs,  
 De sorte qu'il a l'honneur d'être  
 L'auteur indirect des meilleurs,  
 Des plus fameux tableaux du monde.

[137]

A Seckingen, longtemps il fut  
 L'unique peintre qu'on connût  
 A trente milles à la ronde.  
 Il aimait à peindre un tableau  
 Pour une église, une chapelle,  
 Et surtout mettre son pinceau  
 Au service de quelque belle.

Parmi ses talents très divers,  
 Il excellait comme portraitiste.  
 Ceux qui regardaient de travers  
 Les portraits peints par notre artiste  
 Disant : « Quels bras ! Drôle de nez !  
 Pourquoi cette enflure à la joue ? »  
 Étaient honteusement traînés  
 Par le grand peintre dans la boue :  
 Il leur étalait son savoir,  
 Leur expliquait la perspective,  
 Et leur enlevait tout espoir  
 Et tout instinct de récidive.

L'anniversaire du baron,  
 Son jour de naissance, s'approche,  
 Et Marguerite se reproche  
 De n'avoir encor rien de bon,  
 De beau, pour offrir à son père.  
 Mais Fludribus, peintre savant,  
 [138]  
 Est là pour la tirer d'affaire :  
 « On m'a raconté bien souvent,  
 Lui dit-elle, que dans les salles  
 Des superbes châteaux français  
 On met des peintures murales.  
 Et, mon cher maître, je pensais  
 Que vous pourriez très bien nous faire  
 Quelque chose comme cela  
 Dans ce pavillon trop sévère.  
 Ayez carte blanche... Il faudra  
 Pourtant vous cacher de mon père. »

Lors, Fludribus se rengorgea :  
 « Je puis vous faire un bel ouvrage ;  
 Je suis un peintre merveilleux  
 Et, si je demeure en ces lieux,  
 C'est que je suis fier et partage  
 L'avis de César: Il vaut mieux,  
 Être le premier au village  
 Qu'à Rome rester le second.  
 Oui, je ferai de grandes choses  
 Et mon pinceau sera fécond :  
 Vous verrez ces métamorphoses !...  
 Mon prix ? Il sera modéré :  
 Afin de vous prouver mon zèle,  
 [139]  
 Je peindrai ça, mademoiselle,  
 Pour sept schellings le pied carré. »

Fludribus s'est donc mis à l'œuvre  
 Avec ardeur. Depuis deux mois,  
 En tout sens son pinceau manœuvre,  
 Créant des dieux, créant des rois.

D'après le plan de Marguerite,  
 On devait donner un concert

Là même, où l'artiste émérite  
 Peint Cupidon dans un ciel vert.  
 Comme ton cœur se mit à battre,  
 Werner, quand elle te prévint !  
 Aussitôt tu te mets en quatre,  
 Tu vas à Bâle et parcours vingt,  
 Cent morceaux, dédale où l'on craint,  
 Parfois, que la raison se perde.  
 Parmi tant de productions,  
 Tu choisis les partitions  
 De Claudio de Monteverde<sup>1</sup>,

[<sup>1</sup> Claudio de Monteverde ou Monteverdi, né à Crémone en 1567, mort en 1643 à Venise où, pendant trente ans, il fut maître de chapelle à l'église Saint-Marc, publia huit recueils de madrigaux, plusieurs opéras et des ballets.]

[140]

Le grand maître vénitien,  
 Amoureux de la pastorale.  
 Quand le jeune musicien  
 Fut enfin revenu de Bâle,  
 Le monde artistique fut pris,  
 A Seckingen, d'amour immense  
 Pour les orchestres bien nourris,  
 Pour la chanson et la romance.

Seul, le baron n'en a rien su,  
 Et le jour de l'anniversaire,  
 Son jour de naissance, est venu.  
 Il dîne et cherche à se distraire  
 Avec un vieil ami taquin :  
 Le noble prélat de Saint-Blaise.  
 Dans le pavillon, au jardin,  
 La consigne veut qu'on se taise,  
 Pour qu'il ne se doute de rien.  
 Aussi chaque musicien  
 Se glisse sans bruit dans la salle  
 Par une porte latérale  
 Qui donne du côté du Rhin :  
 Voici le sémillant bourgmestre,  
 Haletant, suant, sous le poids  
 De cette reine de l'orchestre,  
 La contrebasse. Ses longs doigts,

[141]

Énervés de tenir la plume,  
 Trouvent un charme sans pareil  
 A la musique ; l'amertume  
 Qu'il ressent au sein du conseil,  
 Disparaît ; son âme s'allume,  
 S'enthousiasme au moindre accord.  
 Voici le chapelain, très fort  
 En violon : sa chanterelle  
 Possède une puissance telle  
 Qu'en l'entendant le cœur vous bat  
 Et que, parfois, on pourrait croire  
 Qu'il poursuit un songe illusoire  
 Et pleure sur son célibat.

Voici, portant son cor de chasse,  
 Un employé du percepteur.  
 De sa charge, de son labeur,  
 Son instrument seul le délasse.  
 Enfin, voici le bon régent :  
 Que de fois le pauvre homme lutte  
 Contre la faim ! Faute d'argent,  
 Il se nourrit du jeu de flûte.

De même qu'un prudent troupiier  
 Se tient toujours sur le qui-vive,  
 Tel Fludribus fait épier  
 Le baron, de peur qu'il n'arrive  
 [142]

D'une manière intempestive ;  
 Et de même qu'un arc ne sert  
 Que quand on a bandé la corde,  
 Tel, pour se produire au concert,  
 Le violon veut qu'on l'accorde :  
 Aussi bien, on n'entend plus là  
 Qu'instruments qui donnent le *la*.

Tout le monde est prêt. Marguerite  
 Amène alors le vieux baron  
 Et le prélat. Elle a bien vite  
 Eu son prétexte : il n'est, dit-on,  
 Dans l'art de feindre aucune femme  
 Qui se laisse prendre en défaut  
 Lorsque quelque chose se trame.  
 Elle leur explique qu'il faut  
 Aller au pavillon : la vue  
 Est magnifique à cet endroit  
 Et la fraîcheur s'y perpétue.  
 Marguerite les conduit droit  
 Dans le piège par cette ruse.

L'orchestre éclate en leur honneur :  
 Ainsi, quand on lève l'écluse,  
 L'onde mugit avec fureur.  
 C'est Werner qui bat la mesure.  
 [143]

Si vous aviez vu son archet !  
 Comme il allait ! comme il marchait !  
 La clarinette à vive allure,  
 Au sein du sonore chaos,  
 Chante un allègre épithalame.  
 Et le basson, à tout propos,  
 Pousse un soupir à fendre l'âme.  
 Au front de son maître on peut voir  
 Perler la sueur du devoir.  
 Fludribus bat, par intervalles,  
 La grosse caisse et les cymbales ;  
 C'est le peintre qui frappe aussi  
 Le triangle, montrant ainsi  
 Des connaissances variées.

La honte et la mauvaise humeur  
 Dans son âme sont mariées.  
 Il murmure d'un ton rageur :  
 « Que c'est heureux, un amateur !  
 Ça cueille la rose qu'un maître  
 Avait couvé de son regard.  
 A lui le bonheur que fait naître  
 L'art véritable, le grand art !  
 Mais l'artiste n'atteint que tard  
 Aux sommets qu'il voit dans son rêve :  
 L'art est long et la vie est brève.  
 C'est en vain que l'artiste, lui,  
 [144]  
 Poursuit l'idéal aujourd'hui  
 Et lutte sans repos ni trêve :  
 C'est dans la médiocrité  
 Qu'on trouve la félicité. »

Mais la tourmente musicale  
 S'apaise lentement, et tel  
 Qu'après l'orage et la rafale,  
 Brille un radieux arc-en-ciel,  
 Ainsi succède, à la tempête  
 Des sons, un solo de trompette.  
 C'est donc Werner qui se produit.  
 L'auditoire entier est séduit  
 Par son talent vraiment unique.  
 Pourtant, personne ne s'explique  
 D'où vient son inspiration.  
 Car de son cahier de musique  
 Il semble faire abstraction,  
 Si bien que le maître d'école  
 Souffle d'un air malicieux  
 Au chapelain : « N'est-ce pas drôle ?  
 Voyez, on dirait, ma parole,  
 Qu'il lit ses notes dans les yeux  
 De notre noble demoiselle ! »  
 [145]

Le concert réussit fort bien ;  
 C'est que chaque musicien  
 Avait déployé tout son zèle.  
 Le baron, gracieusement,  
 Fit part de son contentement,  
 Serrant la main à tout le monde.  
 Il dit à ses gens d'apporter  
 Un tonnelet de bière blonde  
 Qu'on puisse se reconforter.  
 « Merci, fit-il, mes chers artistes ;  
 A vous surtout, Werner, merci,  
 Vous, le roi des instrumentistes !  
 Quel beau talent !... A vous aussi,  
 Monsieur Fludribus, grand merci !  
 J'aime beaucoup votre peinture,  
 C'est original comme tout...

Et maintenant, buvons un coup,  
 Car, par cette température,  
 Gambrinus seul, en vérité,  
 Est de force à nous mettre à l'aise.  
 A la précieuse santé  
 Du noble prélat de Saint-Blaise<sup>1</sup> !

[<sup>1</sup> L'abbaye bénédictine de Saint-Blaise, fondée au X<sup>e</sup> siècle en pleine Forêt Noire, possédait les reliques de saint Blaise : de là son nom. Elle fut très puissante à la fin du moyen âge. Déjà en 1405, l'abbé de Saint-Blaise reçut du pape l'autorisation de porter la crosse et la mitre. L'abbé Martin I<sup>er</sup> acheta le comté de Bonnedorf en 1609. Plus tard, les abbés de Saint Blaise reçurent le titre de princes du Saint-Empire. Leur couvent fut supprimé en 1807. Aujourd'hui, les bâtiments de l'ancien monastère sont transformés en filature de coton.]

[146]

Mes amis, à votre santé !  
 A la vôtre, mon cher trompette !  
 Votre instrument est enchanté,  
 Votre âme est celle d'un poète.  
 Illustre Fludribus, je bois  
 Aux déesses de la muraille!  
 Elles souffleront dans leurs doigts,  
 Cet hiver; je crains qu'il ne faille  
 Les rhabiller dans quelques mois. »

La gaîté devenait bruyante  
 Et Marguerite s'esquiva.  
 En sortant, toute souriante  
 Et gracieuse, elle trouva,  
 Dans son subtil esprit de femme,  
 Le moyen de serrer la main  
 Au jeune trompette, dont l'âme  
 Au bonheur s'entr'ouvrit soudain.  
 On peut supposer que ce geste  
 Fut tendre et significatif,  
 Mais cette conjecture reste  
 Hors du domaine positif :

[147]

On ne trouve pas dans l'histoire  
 De documents à ce sujet.

Personne ne se ménageait ;  
 Chaque artiste se faisait gloire  
 D'être le premier à bien boire,  
 Et ma muse... taira la fin,  
 Taira certaine course folle  
 Au milieu des brouillards du Rhin,  
 Taira du bon maître d'école  
 L'incommensurable chagrin  
 Quand il vit, pendant la soirée,  
 Son chapeau neuf, son beau chapeau  
 Mourir de mort prématurée,  
 Subite, au plus profond de l'eau.

Minuit. On entend le murmure  
 Des châtaigniers : « Quelle peinture ! »  
 Dit l'un. « Et quel charivari,  
 Fait l'autre, j'en suis ahuri ! »

Le premier dit : – C'est incroyable,  
Frère, mais je vois l'avenir :  
Je vois un homme impitoyable,  
Il vient juger, il vient punir ;  
Je vois un pot plein de chaux blanche ;  
Je vois deux énormes pinceaux ;

[148]

L'homme approche, l'homme se penche,  
L'homme met une couche blanche  
Sur les fresques, sur les tableaux  
De Fludribus, sur les déesses,  
Sur les rois et sur les princesses.  
Frère, autres temps, autres tableaux.

– J'entends l'avenir, reprend l'autre,  
J'entends un chant à quatre voix,  
Un chant bien plus doux que le nôtre,  
Émouvant et simple à la fois.  
Autres temps, autres chansons, frère. »

Les deux ajoutent toutefois :  
« L'amour ?... L'amour ne change guère ! »

[149]

## Chant IX

### Maître et élève

Le lendemain, toute la ville  
Ne jasait plus que du concert ;  
Non pas de sa valeur : que sert,  
Bon Dieu ! de s'échauffer la bile  
Pour un sujet aussi futile ?  
D'abord, on tenait à savoir  
A qui le maître du manoir  
Avait donné la main ; ensuite,  
A qui son commensal, l'abbé,  
Avait dit : « Je vous félicite. »  
Enfin, on était absorbé,  
Alléché même, on le devine,  
Par les détails de la cuisine

[150]

On se répétait à l'envi  
Que tout était fort bien servi,  
Qu'on avait saccagé les caves  
Au point qu'il s'en était suivi  
Des désordres plus ou moins graves.  
De même qu'un lézard se tord  
Nerveusement après sa mort :  
Ainsi l'action glorieuse  
Conserve par le souvenir  
Une vibration fiévreuse  
Dans le monde de l'avenir.

Marguerite est toute distraite,  
 Toute rêveuse, ce matin.  
 Elle cherche dans le jardin  
 La solitude et la retraite.  
 Le concert du précédent jour  
 Lui laisse une joie inquiète,  
 Et le grand solo de trompette  
 La trouble comme un mot d'amour...  
 Mais, sur ce banc couvert d'ombrage,  
 Qu'est-ce qui luit comme un éclair ?  
 C'est la trompette de Werner, –  
 Sans voix, mais non pas sans langage :

[151]

Tel le cor enchanté d'Huon<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Huon de Bordeaux est un personnage d'une chanson de geste de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et de l'*Obéron* de Wieland. Il possédait un cor dont le son obligeait à danser toutes les personnes qui l'entendaient.]

Qui cachait un secret, dit-on.  
 Marguerite la voit, s'arrête :  
 « Il était donc ici ; pourquoi  
 Abandonne-t-il sa trompette ?  
 Dit la jeune fille à part soi.  
 Un voleur aurait pu la prendre,  
 Un ver aurait pu s'y glisser...  
 Mais est-ce à moi de la défendre ?  
 Elle est bien ; je veux la laisser.  
 A quoi bon m'en embarrasser ?  
 M'en occuper serait folie... »  
 Elle dit... mais sans faire un pas :  
 Cette trompette est si jolie !  
 Tes yeux ne s'en détachent pas,  
 Marguerite, te voilà telle  
 Qu'un malheureux petit poisson  
 Qui se fait prendre à l'hameçon.  
 « Je voudrais bien savoir, dit-elle,  
 Si j'en pourrais tirer un son ?  
 Personne ici ne peut m'entendre,  
 Si ce n'est notre vieux matou

[152]

Que je vois justement descendre  
 Du toit, venant je ne sais d'où. »

Marguerite prend la trompette,  
 Souffle, souffle... Des sons stridents  
 Éclatent : l'écho les répète.  
 Hiddigeigei grince des dents  
 En entendant cette musique ;  
 Dans tout son corps passe un frisson,  
 Il dresse son poil électrique :  
 On dirait presque un hérisson.  
 « Non, jamais musique pareille  
 N'avait troublé les alentours, »  
 Dit-il, en se bouchant l'oreille  
 Avec sa patte de velours.  
 « Un vrai charivari ! Qu'importe !



Il faut bien que je le supporte :  
 On m'a déjà fait endurer  
 Tant d'affronts, tant de vilénies,  
 Que j'entendrai sans murmurer  
 Ces horribles cacophonies.  
 Nous autres, matous, connaissons  
 Seuls les règles de la musique,  
 Goûtons seuls ce charme des sons,  
 Ce charme étrange, doux, magique,  
 [153]  
 Toujours puissant, toujours vainqueur,  
 Qui, par le tuyau de l'oreille,  
 Remplit l'âme, remplit le cœur,  
 D'une volupté sans pareille !  
 Et les hommes osent encor  
 Nous accabler de railleries,  
 Lorsqu'au sein des nuits, nos voix d'or,  
 Avec mille coquetteries,  
 Chantent les Amours et les Ris !  
 Oui, les hommes osent prétendre  
 Que nos chants sont d'ignobles cris,  
 Eux, qui font des charivaris  
 Comme celui qu'on vient d'entendre !  
 Patience, cœur pétulant !  
 Cœur trop haut placé, patience !  
 Un jour, l'homme, le monstre blanc,  
 Nous enviera notre science ;  
 Un jour prochainement viendra  
 Où l'homme nous rendra justice,  
 Et l'histoire, un jour, grandira  
 Ceux que la haine rapetisse ! »

Hiddigeigei ne goûte pas  
 La musique de Marguerite,  
 Mais au bord du Rhin, tout là-bas,  
 Un autre encore s'en irrite :

[154]  
 C'est Werner. Il était sorti  
 De bonne heure avec la pensée  
 De composer avant midi  
 Une chanson bien agencée.  
 « Oui, c'est un pouvoir souverain  
 Qui vers l'Océan vous entraîne,  
 Murmurait-il aux flots du Rhin,  
 Vous pousse à la plage lointaine,  
 Comme mon cœur à son amour !  
 Qui de nous deux, fleuve superbe,  
 Est plus loin du but, en ce jour ?  
 Toi, qui t'amuses avec l'herbe,  
 Qui ris et chantes tour à tour ?  
 Ou bien moi qui lutte sans trêve ? »

Une cigogne, tout à coup,  
 Interrompt Werner dans son rêve.  
 Elle est venue à pas de loup

Près du fleuve, avec sa famille,  
 Ses fils qu'elle trouve si beaux !  
 Elle s'empare d'une anguille  
 Qui détruisait des vermisseaux.  
 C'est ainsi que, de par le monde,  
 On satisfait son appétit :  
 En vain, le faible implore ou gronde ;  
 Le grand dévore le petit,  
 [155]

Et la question sociale  
 Est résolue en un instant.  
 Elle a beau se tordre en spirale,  
 La pauvre anguille, en résistant :  
 C'en est fait ! La mère cigogne,  
 Terminant vite sa besogne,  
 L'a déjà coupée en morceaux  
 Et partagée aux cigogneaux.  
 Chacun d'eux veut les gros morceaux,  
 Chacun craquette et se trémousse,  
 Mais en gardant sa gravité.

Assis sur un tapis de mousse  
 Par les insectes habité,  
 Werner, les trouvant adorables,  
 Prenait grand plaisir à les voir.  
 Hélas ! les astres favorables  
 N'ont jamais un bien long pouvoir.  
 Souvent la Fortune sournoise,  
 Au lieu d'aimer les gens de paix,  
 Les tourmente et leur cherche noise.  
 Et, tandis que tu te repais,  
 Mollement assis sur l'herbette,  
 D'une idylle digne de Pan,  
 Les sons de ta propre trompette,  
 Werner, déchirent ton tympan  
 [156]

Et ton âme de virtuose !  
 « C'est le garçon du jardinier  
 Qui se permet pareille chose ;  
 Il ne pourra pas le nier,  
 Gronde Werner, car je suppose  
 Que je le prendrai sur le fait. »  
 L'artiste se lève en effet,  
 Tout à coup, d'un air si terrible,  
 Que la cigogne et ses petits,  
 Saisie d'une frayeur horrible,  
 En un clin d'œil furent partis.  
 Ils oublièrent leur anguille,  
 Et la chronique ne dit pas  
 Si l'intéressante famille  
 Vint plus tard finir son repas.

Werner court à la découverte  
 De l'effronté musicien.  
 Il foule la pelouse verte

En habile tacticien,  
 Car le chemin, couvert de sable  
 Grinçant sous le pied, trahirait  
 La marche du juge au coupable,  
 Et notre juge désirait  
 Vivement battre la mesure  
 Sur les épaules du joueur...

[157]

Mais subitement sa figure  
 Exprime une grande stupeur  
 Et sa vengeance diabolique  
 N'ayant tout à coup plus d'objet,  
 Comme l'unité germanique  
 Demeure à l'état de projet.  
 Car c'est Marguerite qui joue  
 A mettre le monde aux abois,  
 C'est elle qui gonfle sa joue  
 Comme certain ange de bois  
 Qui souffle dans une trompette  
 A l'autel de saint Fridolin.  
 Marguerite reste muette  
 Comme un larron, dont le larcin  
 Se découvre avant qu'il n'y pense.  
 Werner la calme comme il peut,  
 Et, pris d'un beau zèle, il dépense  
 Des flots de paroles et veut  
 Lui donner les premières règles  
 De l'art des instruments à vent.  
 La jeune élève aux yeux espiègles  
 Écoute son maître, en suivant  
 Ses gestes qu'anime la fièvre.  
 Werner lui dit comment les tons  
 Naissent par le jeu des pistons  
 Et le mouvement de la lèvre.

[158]

Alors, avec docilité,  
 Marguerite prend la trompette  
 Et, sans trop de difficulté,  
 Lui joue une gamme complète.  
 Là-dessus, l'habile Werner  
 Apprend à son élève l'air,  
 D'allure à la fois vive et large,  
 Que le baron aimait le mieux,  
 L'air martial et glorieux  
 Des cuirassiers sonnant la charge  
 C'était un très simple motif,  
 Mais rude et significatif.

L'amour est un excellent maître.  
 Ce que le travail, ce que l'art  
 Ne peuvent obtenir, le traître  
 L'obtient parfois d'un seul regard.  
 Ne le vit-on pas, en Hollande,  
 Faire d'un simple forgeron

Un chef de l'école flamande<sup>1</sup>?

[<sup>1</sup> Allusion au peintre Quentin Metsys (ou Massys), né vers 1460 à Louvain selon les uns, à Anvers d'après d'autres; mort dans cette dernière ville en 1530. On raconte qu'il fut d'abord forgeron ou plutôt feronnier, et qu'il est l'auteur de la charmante pièce de fer forgé qui surmonte à Anvers un puits situé en face du porche de Notre-Dame. On raconte encore que, par affection pour une jeune fille que l'on ne voulait marier qu'à un peintre, Metsys abandonna son premier métier pour apprendre la peinture. Il est certain, en tout cas, qu'il commença à peindre à un âge assez avancé : les premiers tableaux que nous ayons de lui datent de sa quarantième année.]

[159]

Certes, sa méthode a du bon.  
Voyez Werner et Marguerite :  
Ne croirait-on pas aisément  
Que dans leur trompette s'agite  
Le sort de l'empire allemand ?  
Et puis, quelle autre mélodie  
Chante dans leur âme, en ce jour,  
Douce, tendre, étrange, hardie ?  
C'est le chant du premier amour,  
Romance encore sans paroles,  
Mais dont ils devinent le sens,  
Le charme, les accords puissants  
Et les aspirations folles !

Le baron, ayant entendu  
La trompette, fit une ronde  
Pour découvrir l'individu  
Dont le concert troublait le monde.  
Il commençait à se fâcher.  
Mais sa colère tomba vite  
Quand il entendit Marguerite  
Lui jouer, sans s'effaroucher,

[160]

Sa vieille chanson favorite.  
Il dit à Werner en riant :  
« Votre instrument possède un charme  
Absolument stupéfiant.  
Savez-vous bien que c'est une arme  
Qu'un tuyau comme celui-ci ?  
Si vous continuez ainsi,  
Plus d'un prodige véritable  
S'accomplira bientôt chez nous  
Par votre trompette et par vous :  
Même la porte de l'étable  
Qui grince depuis si longtemps,  
Même les grenouilles peureuses  
Qui coassent dans les étangs,  
Vont devenir mélodieuses. »

Depuis ce jour cher à son cœur,  
Werner regarda sa trompette  
Comme sa plus belle conquête,  
Et comme un joyau de valeur

Qu'à Bâle même les orfèvres  
 N'eussent pu solder de leur or :  
 Sa Marguerite, son trésor,  
 L'avait touchée avec ses lèvres!

[161]

## Chant X

### Chez l'Homme silencieux<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> On trouvera peut-être ce chant superflu. l'épisode de ce philosophe solitaire, l'Homme silencieux, qui, dans une grotte merveilleuse, entouré de gnomes, s'abîme en des méditations sans fin, paraîtra d'ailleurs un peu étrange au lecteur français, peu habitué aux caprices de l'imagination allemande. Il n'en est pas moins curieux comme expression de « l'état d'âme » du poète. L'Homme silencieux, qui a fui le monde des vivants et a trouvé dans la grotte des nains le repos et la paix, c'est Scheffel lui-même qui, après la tourmente politique de 1848 et après l'effondrement de ses espérances d'unité nationale, trouva un refuge dans la petite ville de Seckingen et éprouva, pendant ses longues excursions dans la Forêt Noire, l'effet libérateur et apaisant de la solitude.]

Ce ruisseau qui court à grand train  
 Depuis le Feldberg jusqu'au Rhin,  
 Poursuivant une onde affolée,  
 C'est la Wehra. Dans la vallée

[162]

Qu'enserrent d'énormes rochers,  
 Se dresse un sapin solitaire,  
 Dont les rameaux très rapprochés  
 Abritent un vieux locataire,  
 Le méchant sylvain Meysenhardt.  
 Il manque aujourd'hui de tenue  
 Et pour personne il n'a d'égard :  
 Il casse une branche menue,  
 Il mord une pomme de pin,  
 Il grince des dents, il écume,  
 Il se permet même à la fin  
 D'arracher une grosse plume  
 A l'aile d'un bon vieux hibou.  
 Puis, raillant l'arbre qui le porte,  
 Il lui dit : « Tu vis dans ton trou  
 Comme une créature morte,  
 Sapin superbe, sapin vert.  
 Tu ne peux pas bouger de place,  
 Tu dois attendre en ce désert  
 Qu'un être quelconque te fasse  
 L'honneur de venir jusqu'à toi.  
 Et si jamais ton destin d'arbre  
 Te cherche au loin un autre emploi,  
 Voici qu'un homme au cœur de marbre  
 T'enlève à tout ce qui t'est cher :  
 Sa hache est prête aux hécatombes,

[163]

Elle entre et taille dans ta chair  
 Jusqu'à ce qu'enfin tu succombes.  
 Puis l'homme t'arrache la peau,

Te jette au Rhin et te commande  
 De bien te maintenir sur l'eau  
 Et de nager jusqu'en Hollande.  
 Dusses-tu même être appelé,  
 Là-bas, grand mâât d'une frégate,  
 Tu ne seras, à cette date,  
 Plus qu'un pauvre sapin pelé,  
 Dont on a coupé les racines.  
 Et tu pleureras ton pays,  
 Son ciel, ses ruisseaux, ses collines,  
 Ses forêts et ses prés fleuris.  
 Et tu souffriras ce martyr  
 Jusqu'à ce que la foudre, un jour,  
 Frappant le mâât et le navire,  
 Réunisse au même séjour,  
 Sous l'eau, les hommes et les choses  
 Vrai ! l'avenir qui s'est ouvert  
 Pour toi n'est pas couleur de roses,  
 Sapin superbe, sapin vert ! »

Le sapin dit : « Que chacun fasse  
 En ce monde tout son devoir  
 [164]  
 Et que chacun reste à sa place :  
 C'est notre manière de voir,  
 A nous autres. Et mon grand âge  
 M'apprend que nous avons raison.  
 En tout cas, c'est beaucoup plus sage  
 Que d'errer en toute saison,  
 La nuit, à travers la campagne,  
 Que d'allumer des feux follets,  
 Que d'égarer dans la montagne,  
 Au milieu d'épaisses forêts,  
 Bêtes et gens, et, de la sorte,  
 Recevoir comme juste prix  
 De ses méfaits ce que rapporte  
 Leur vilain métier aux esprits :  
 Des malédictions diverses.  
 Mais qui parle encore de vous ?  
 Depuis longtemps les controverses  
 Des savants, même les plus fous,  
 N'ont plus trait à vos faits et gestes.  
 Tout au plus quelque campagnard  
 Pourra dire : « Que mille postes  
 Puissant emporter Meysenhardt ! »  
 Mais d'autres ont écrit des livres  
 Prouvant que tu n'existes pas,  
 Et démontrant que les gens ivres  
 Sont seuls capables d'un faux pas.  
 [165]  
 Oh ! vos actions sont en baisse,  
 Pauvres esprits ! J'aimerais mieux  
 Devenir le caillou qui blesse  
 L'homme au talon injurieux,

Ou bien dans les flammes me tordre,  
 Que de me changer, sur le tard,  
 En un esprit de troisième ordre,  
 Comme le sylvain Meysenhardt ! »

Le sylvain répondit : « Ces choses  
 Te sont étrangères, sapin.  
 C'est en ignorant que tu causes,  
 Car tous les arrêts du destin  
 Me sont connus comme à mes frères.  
 Le globe entier nous est soumis,  
 Et, tant qu'avec les autres sphères  
 Il lui demeurera permis  
 De rouler, on verra des hommes  
 Et des sentiers dans les forêts :  
 Ceux-là, comme que tu les nommes,  
 Tomberont ainsi dans nos rets.  
 Qu'ils raillent donc notre puissance !  
 Ils restent en notre pouvoir  
 Et font preuve d'obéissance  
 Sans même s'en apercevoir.

[166]

Il en est un qui, ce soir même,  
 Subira plusieurs de mes tours  
 Et saura, par mon stratagème,  
 Que les esprits règnent toujours. »

Werner descendait à cette heure  
 De la montagne. Devant lui  
 La vie enfin s'ouvrait meilleure ;  
 Il la trouvait belle aujourd'hui.  
 Autant qu'ici-bas on peut l'être  
 Il était heureux. Un espoir  
 Bien doux, bien cher, venait de naître  
 Dans son cœur, laissant entrevoir  
 Un horizon, oh ! combien vaste !  
 Ardente, ainsi qu'un chant d'amour,  
 Une pensée enthousiaste  
 Qui, la veille, craignait le jour,  
 Le bruit, comme une jeune fille,  
 Lui sonnait un gai carillon :  
 Telle, humble, obscure, une chenille  
 Se transforme en un papillon.

Werner voulait rentrer sans doute  
 Au logis, lorsque Meysenhardt  
 Vint lui cacher la bonne route.  
 Sans méfiance, Werner part

[167]

Dans la direction des terres  
 Au lieu de marcher vers le Rhin.  
 « Enfin, je le tiens dans mes serres, »  
 Dit Meysenhardt de son sapin.  
 Il se balance sur les branches,  
 Content de lui-même, en riant

Aux éclats, les poings sur les hanches.

Werner, distrait, insouciant,  
 Ne s'arrêta dans la vallée  
 Qu'en voyant surgir devant lui  
 Une haute roche isolée.  
 L'endroit était charmant. Le gui,  
 Le houx, le prunellier, le lierre  
 Y croissaient en paix et, près d'eux,  
 Coulait un semblant de rivière.  
 Malgré les buissons épineux  
 Qui semblaient protéger la source,  
 Werner voulut s'y rafraîchir.  
 C'est une excellente ressource  
 Que l'eau froide pour réagir  
 Contre la chaleur et l'étreinte  
 De la fatigue. En approchant,  
 Werner entendit une plainte,  
 Un gémissement bref, touchant,  
 Semblable à celui de la taupe

[168]

Qui, tandis qu'elle développe  
 Sous le sol un long souterrain,  
 Rencontre le piège perfide,  
 S'y prend, et se trouve soudain,  
 Par un mouvement très rapide,  
 Exposée aux feux du soleil.  
 Werner vit se dresser dans l'herbe  
 Un nain plaisant, au teint vermeil,  
 En vérité, un nain superbe,  
 Bien qu'il n'eût que deux pieds de haut,  
 Et qu'il n'eût l'aspect, tant s'en faut,  
 Ni d'un ange, ni d'un archange,  
 Étant, pour cela, trop pansu  
 Et, par surcroît, un peu bossu.  
 Mais c'était une flamme étrange  
 Qui luisait dans ses deux grands yeux.  
 Puis, il paraissait bon, en somme,  
 Et l'on aimait son air joyeux.  
 « Ah ! monsieur, dit-il au jeune homme,  
 Vous m'avez marché sur le pied. »  
 Werner lui fit : « Je le regrette. »  
 Le nain : « J'en suis estropié !...  
 Que cherchez-vous sous la coudrette,  
 S'il vous plaît, à cette heure-ci ? »  
 Werner répondit : « Mon bonhomme,  
 Crois-moi, je ne viens pas ici

[169]

Pour écouter un petit gnome  
 Et répondre à ses questions.  
 – Les grosses colères font naître  
 Quelquefois les congestions :  
 Calmez-vous ! dit le petit être.  
 Hommes vaniteux et grossiers,



Apprenez donc à vous connaître !  
 Vous frappez le sol de vos pieds  
 Si fort que, sous terre, on en tremble  
 Et, dans votre orgueil, il vous semble  
 Que tout doit plier devant vous !  
 Vous demandez qu'on vous respecte,  
 Alors que, misérables fous,  
 Vous faites songer à l'insecte  
 Qui vit dans l'écorce du bois.  
 Oui, vous vous prenez pour des rois,  
 Vous voulez ignorer les êtres  
 Qui gouvernent sur les hauteurs  
 Ou règnent dans les profondeurs,  
 Et qui sont vos seigneurs et maîtres.  
 Hommes vaniteux et grossiers !  
 Cachés derrière une muraille,  
 Vous faites les écrivassiers  
 Pour cultiver, vaille que vaille,  
 Deux plantes qui sèment le deuil,  
 Mais qui vous paraissent superbes :  
 [170]

L'Art, la Science... Et votre orgueil  
 Croît avec ces mauvaises herbes !  
 Certes, j'en prends comme témoins  
 Le spath et le cristal de roche :  
 Dix siècles passeront au moins  
 Avant que l'homme se rapproche  
 De l'éternelle vérité.

– Vraiment, vous avez de la chance  
 Que je sois aujourd'hui porté  
 A la plus grande bienveillance,  
 Dit Werner. Sinon, voyez-vous,  
 J'aurais attaché votre barbe  
 Aux vertes feuilles de ce houx,  
 Car votre sermon aigre-doux  
 Me fait un effet de rhubarbe.  
 Mais ne craignez rien. En ce jour,  
 Mon âme entière est inondée  
 Du rayonnement de l'amour.  
 Ah ! vous n'avez aucune idée,  
 Vous, de ce que c'est que l'amour !  
 Pas plus que le cristal de roche  
 Vous n'en pouvez savoir l'ardeur :  
 Ceci vous soit dit sans reproche.  
 J'aime et veux que, de mon bonheur,  
 Vous ayez quelque bénéfice.  
 [171]

Vous pouvez me parler sans peur,  
 Je me mets à votre service...  
 Mais, d'abord, quel est votre nom ?

– Après la blessure, le baume !  
 Dit le nain ; vous êtes bien bon !...  
 Je suis ce qu'on appelle un gnome.

Mes frères et moi nous logeons  
 Dans les gouffres et les cavernes,  
 Et c'est là que nous protégeons  
 Contre les barbares modernes  
 Les incalculables trésors  
 Que cache la terre féconde :  
 Des rubis, des saphirs, des ors,  
 Comme n'en vit jamais Golconde.  
 Nous polissons tous les cristaux,  
 Nous jetons le charbon de terre  
 Dans les innombrables fourneaux  
 Que le sol cache en son mystère.  
 (Le Vésuve, l'Etna, l'Hécla  
 En sont les hautes cheminées.)  
 Et nous chauffons bien ! Sans cela,  
 Depuis un grand nombre d'années,  
 Vous auriez tous péri de froid.  
 D'ailleurs notre sollicitude  
 Pour vous s'exerce à maint endroit,  
 [172]  
 Hommes remplis d'ingratitude !  
 A tel fleuve encore au berceau  
 Nous fredonnons une berceuse  
 Pour qu'il soit doux comme un ruisseau,  
 Qu'il reste en sa couche mousseuse  
 Et ne vous fasse pas de mal.  
 Aux roches par l'âge ébranlées  
 Nous donnons un appui normal,  
 Protégeant ainsi les vallées.  
 Nous gardons les glaciers déserts,  
 Préparons aussi le sel gemme,  
 Mélons des minéraux divers  
 Aux fontaines où l'homme blême  
 Vient chercher un peu de santé.  
 Non, personne ne pourrait croire  
 Tout le travail exécuté  
 Dans notre grand laboratoire.  
 Jadis, l'homme nous connaissait.  
 De pieuses femmes, des prêtres  
 Rendaient visite, comme on sait,  
 Aux gnomes, à ces petits êtres  
 Dont ils voyaient l'activité  
 Et les inventions fécondes,  
 Et disaient : « La divinité  
 Habite les grottes profondes ! »  
 L'homme s'est éloigné de nous  
 [173]  
 Depuis cette lointaine époque.  
 Mais, malgré cela, voulez-vous  
 Continuer notre colloque  
 Dans le grand monde souterrain ?  
 Je suis tout à votre service.  
 Ma caverne est sous ce terrain.  
 Pour l'explorer l'heure est propice ;

En vous inclinant tant soit peu,  
Vous y pénétrerez sans peine. »

Werner répondit : « C'est mon vœu  
De visiter votre domaine. »  
Le gnome écarta du rocher  
Un buisson, qui devait cacher  
A tous l'entrée étroite et basse  
D'un interminable couloir.  
Le nain dit : « Il faut que je fasse  
Le nécessaire pour y voir.  
Les yeux de l'homme sont si ternes  
Que, sans lumière, ils ne sauraient  
Rien distinguer dans nos cavernes.  
Voici deux cailloux qui pourraient  
Servir à nos fins. » L'étincelle  
Part alors du silex heurté,  
Une flamme brille et révèle  
De ces lieux l'étrange beauté.

[174]

Le petit gnome marche en tête ;  
Le jeune trompette le suit,  
Non sans peine, car il s'arrête  
Souvent pour faire un long circuit.  
Mais bientôt le couloir s'élève,  
S'élargit soudain et voici  
Qu'une grotte, grotte de rêve  
Comme on n'en peut trouver qu'ici,  
S'ouvre devant Werner. Le sol,  
Couvert d'antiques stalagmites,  
Chatoie ainsi qu'un girasol.  
De la voûte, les stalactites  
Tombent, semblables à des pleurs.  
Du sein des noires profondeurs  
Montent des bruissements vagues,  
Comme si des fleuves grondeurs  
Roulaient, là-bas, leurs grandes vagues.  
Werner n'en peut croire ses yeux ;  
Il pense qu'il est dans un temple,  
Des sentiments presque pieux  
L'émeuvent, tandis qu'il contemple  
Cet édifice merveilleux.

« Comment trouvez-vous l'ermitage  
Du gnome ? interrogea le nain.

[175]

Ce n'est qu'un abri de passage,  
Un très modeste souterrain.  
Ils sont autrement magnifiques,  
Ceux que nous avons dans le nord  
Et dans les Alpes helvétiques.  
Pourtant, les gnomes sont d'accord  
Que la grotte la plus jolie  
Est à Caprée, en Italie.  
C'est au fond même de la mer

Qu'elle nous offre un frais asile.  
 Une clarté bleue y scintille,  
 Brillant reflet du flot amer.  
 Dans cette retraite splendide,  
 Nous nous baignons avec amour  
 A côté de la Néréide.  
 Le marin, par un long détour,  
 Fuit cet endroit cher à Neptune.  
 Pourtant, il se pourrait qu'un jour  
 Tel favori de la Fortune  
 – Un gai trompette comme toi  
 Ou quelque dévot de l'amphore –  
 Y pénétrât tout comme moi...  
 Mais viens, allons plus loin encore. »

Il dit et vers les profondeurs  
 Il descendit d'un pas rapide.

[176]

Là, Werner vit d'autres splendeurs :  
 Un fleuve large, à l'eau limpide,  
 Passant, calme, au sein du chaos  
 De cette nature inquiète ;  
 Puis un espace tout enclos,  
 Telle une cellule secrète.  
 Il entra. C'était un endroit  
 De délicieuse retraite.  
 A chaque angle, un pilier étroit  
 Descendait de la haute voûte.  
 L'eau, par un patient travail,  
 L'avait façonné goutte à goutte  
 Et recouvert d'un clair émail.  
 De sa petite main qui tremble,  
 Le gnome frappa ces piliers  
 Qui résonnèrent tous ensemble  
 Dans des rythmes très singuliers  
 Mais d'une douceur infinie.  
 « Ils sont accordés de ma main  
 Sur l'incomparable harmonie  
 Des sphères, » expliqua le nain.

Là, près d'une table de pierre,  
 Se trouvait assis un vieillard  
 A la figure noble et fière,  
 Au front haut, au vague regard.

[177]

Il ne quittait pas cette place.  
 On eût pu le croire endormi  
 Ou déjà mort, avec sa face  
 Qui ne vivait plus qu'à demi,  
 Étant recouverte de pierre:  
 Ses pleurs s'étaient pétrifiés  
 En coulant de sa paupière !  
 Werner, les yeux terrifiés,  
 Le corps frissonnant à la vue  
 De cet être bizarre, dit :

« Est-ce un homme ? Est-ce une statue ? »

Le gnome alors lui répondit :  
 « Cet être est celui qu'on appelle,  
 Ici, l'Homme silencieux.  
 Depuis longtemps, hôte fidèle,  
 Il aime à vivre dans ces lieux,  
 Jadis, il fut parmi les hommes.  
 Or, un jour, je le rencontrai  
 A l'endroit même où nous nous sommes  
 Trouvés ce soir. Je lui montrai  
 Le chemin qui mène au village :  
 Il fit un geste de refus.  
 L'angoisse empourprait son visage.  
 Ses discours, quoiqu'un peu confus,  
 Faisaient songer tantôt aux psaumes  
 [178]

Que dans leurs habitations  
 Chantent en chœur les petits gnomes,  
 Tantôt aux imprécations  
 Que la faiblesse humaine oppose  
 Aux justes colères du ciel.  
 Si je n'ai pas compris grand' chose,  
 J'ai du moins saisi l'essentiel :  
 Il évoquait comme en un rêve  
 Le souvenir des anciens temps,  
 Alors que, combattant sans trêve,  
 S'attaquant aux dieux, les Titans,  
 Par un effort d'ailleurs stérile,  
 Tentèrent d'envahir les cieux  
 Et nous firent chercher asile  
 Dans les antres silencieux.  
 Je pris en pitié le pauvre homme  
 Et je le conduisis chez moi.  
 Il se plut dans ma grotte, en somme,  
 Car il aimait les nains, je crois,  
 Et leur existence d'ermite.  
 Souvent il se plaisait à voir  
 La croissance des stalagmites  
 Et m'interrogeait pour savoir  
 Tout ce qui se passe sous terre.  
 Mais si je disais par hasard  
 Un mot des hommes, la colère  
 [179]

Étincelait dans son regard.  
 C'est ainsi qu'après ma visite,  
 Un soir, il brisa de fureur  
 Ma plus splendide stalactite.  
 Il avait de même en horreur  
 Les chefs-d'œuvre de la nature,  
 Tels que le soleil, le ciel bleu.  
 Il me disait d'une voix dure :  
 « De grâce, gnome, oublie un peu  
 « Et ton soleil et ton ciel bleu.

« Là-haut, où le soleil scintille,  
 « On trouve, sache-le bien, nain,  
 « On trouve l'immonde reptile,  
 « Et le reptile a du venin ;  
 « On voit l'homme aux mœurs violentes,  
 « Et l'homme a le cœur plein de fiel ;  
 « Dans les étoiles, dans le ciel,  
 « On lit des questions troublantes,  
 « Et ces questions désormais  
 « Veulent, exigent des réponses !  
 « Mais qui les donnera jamais ? »  
 Aussi, loin du monde où les ronces  
 Piquent, où les hommes méchants,  
 Cruels, vident jusqu'à la lie  
 La coupe des mauvais penchants,  
 Il voulut vivre... Sa folie,  
 [180]

Avec l'âge et le temps, devint  
 Une douce mélancolie,  
 Et la paix des grottes parvint  
 A lui donner un peu de joie.  
 Malgré le mal mystérieux  
 Qui l'étreignait comme une proie,  
 Quand des souffles harmonieux  
 Faisaient vibrer la stalactite,  
 Il murmurait de très beaux chants.  
 Hélas ! il cessa dans la suite  
 De répéter ces airs touchants.  
 Un jour qu'il me semblait morose  
 Je l'interrogeai sur la cause  
 De sa tristesse. Il me tendit  
 La main en souriant et dit :  
 « Je t'ai chanté plus d'un cantique,  
 « Mais tu ne sais pas le plus beau.  
 « C'est ici, dans la grotte antique,  
 « Où tout se tait comme au tombeau,  
 « Où l'homme apprend son impuissance  
 « Que j'en ai saisi la beauté.  
 « Ce chant s'appelle le silence.  
 « Oui, le silence, le silence !  
 « Qu'on l'apprend bien' dans la cité  
 « Que les nains habitent sous terre !  
 « Mais comprendras-tu ce mystère,  
 [181]

« Mon pauvre gnome ? Ici, j'ai froid ;  
 « Mon cœur est plein de lassitude,  
 « Mon cœur frissonne en cet endroit.  
 « Oh ! dis-moi, dans ta solitude,  
 « Gnome, sais-tu ce qu'est l'amour ?  
 « Parmi les pierres précieuses  
 « Si tu le découvres un jour,  
 « Dans tes grottes silencieuses,  
 « Nain, cache-le, garde-le bien :  
 « Il réchauffe l'âme, il console... »

Hélas ! depuis cet entretien,  
 Il n'a plus dit une parole.  
 Je ne prétends pas qu'il soit mort,  
 Et pourtant il n'est pas en vie.  
 On peut se demander s'il dort  
 Ou si son âme est assouvie.  
 Hélas ! l'Homme Silencieux  
 Se change lentement en pierre !  
 J'aime à le soigner de mon mieux ;  
 J'éprouve une pitié sincère  
 Pour mon hôte mystérieux.  
 Souvent je joue avec succès  
 Un air à la fois doux et tendre  
 Sur mes stalactites : je sais  
 Qu'il a du plaisir, à l'entendre.  
 Sans vous mettre trop près de lui,  
 [182]

Vous qui connaissez la musique,  
 Si vous lui jouiez aujourd'hui  
 Quelque chose de poétique ? »

Il dit et le jeune Werner,  
 Saisissant sa chère trompette,  
 Joua, comme prélude, un air  
 D'une allure lente et discrète,  
 Un air exprimant tour à tour  
 Son trouble, sa pitié, sa peine.  
 Puis, songeant à son propre amour,  
 Sa musique se fit sereine.  
 Enfin Werner multiplia  
 Les éclatantes sonneries,  
 Comme on redit l'alléluia  
 Huit jours après Pâques fleuries.  
 Alors, l'Homme Silencieux  
 Inclina doucement la tête...

« Reçois maintenant mes adieux,  
 Pauvre, pauvre Silencieux !  
 Vis en paix, loin de la tempête,  
 Vis en paix ici, jusqu'au jour  
 Où la science pleine, entière,  
 De la vérité, de l'amour,  
 Brisera ta prison de pierre ! »  
 [183]

Werner revenait sur ses pas,  
 Ému, songeur, lorsque le gnome  
 Lui dit : « J'ai des bijoux, jeune homme,  
 Comme là-haut on n'en voit pas. »  
 Le nain souleva, non sans peine,  
 Un énorme bloc de rocher,  
 Fit signe à Werner d'approcher,  
 Ouvrit un grand coffret d'ébène,  
 Plein de rubis, de diamants,  
 De gemmes de toutes les sortes :  
 « Avant que d'ici tu ne sortes,

Dit-il avec des airs charmants,  
 Tiens, prends cette pâle améthyste :  
 Je te la donne en souvenir.  
 Et si, là-haut, quelqu'un t'attriste,  
 Chez nous tu n'as qu'à revenir.  
 Mais si tu trouves sur ta voie  
 Un homme infâme, prétendant  
 Que nous avons des pattes d'oie,  
 Dis-lui : « Tu n'es qu'un impudent,  
 Tu n'es pas digne qu'on te croie. »  
 Je le jure devant l'éclat  
 De l'or et du cristal de roche :

Le pied des nains est sans reproche<sup>1</sup> !

[<sup>1</sup> Les gnomes, génies bienfaisants qui habitent l'intérieur de la terre, sont des nains pleins de grâce dans leurs proportions. Cependant les cabalistes allemands attribuent souvent aux nains et aux cobolds diverses difformités physiques.]

[184]

Peut-être est-il bien un peu plat,  
 Mais pour qu'un être humain y voie  
 Une vulgaire patte d'oie,  
 Il faut qu'il ait l'esprit borné  
 D'un grossier paysan ou l'âme  
 D'un calomniateur inné.  
 Mais ma besogne me réclame,  
 Adieu. La sortie est par là.  
 Prends cette torche de résine,  
 Tu verras mieux. » Ainsi parla  
 Le nain de sa voix argentine,  
 Puis disparut à la sourdine  
 Dans une fente de rocher.  
 Longtemps encore le trompette  
 Dut chercher sa route et marcher  
 En se heurtant souvent la tête  
 Aux stalactites. Quand, enfin,  
 Il revit la voûte azurée,  
 L'angélu tintait, vers le Rhin,  
 Dans le calme de la soirée.

[185]

## Chant XI

### Une Sédition

On entend dans la Forêt Noire  
 Un bourdonnement incertain,  
 Un bruit confus. On pourrait croire  
 Que c'est un tonnerre lointain.  
 Les hommes de Hauenstein<sup>1</sup> boivent,

[<sup>1</sup> Hauenstein compte actuellement cent cinquante âmes : c'est la plus petite ville d'Allemagne. Ses habitants se distinguent par leur vigueur corporelle, leur costume original et leurs vieux usages. Ils eurent jadis de fréquentes querelles avec leurs voisins, notamment au XVIII<sup>e</sup> siècle.]

Gesticulent et parlent fort ;  
 Ils frappent sur la table, ils doivent



Être mécontents de leur sort.

[186]

« Courage, dit l'un d'eux, courage !  
Voici pour nous des temps meilleurs ! »  
Les paysans quittent l'ouvrage  
Et prennent des airs batailleurs :  
Tel saisit une hallebarde,  
Tel autre s'arme d'un mousquet.  
Un vieux corbeau qui les regarde  
Croasse : « J'aurai mon banquet !  
« Voici bien longtemps que je jeûne :  
« Paysan, tu seras branché  
« Et permettras que je déjeune. »

Maintenant, ils vont au marché  
De Herrischried, car ce village  
Est choisi pour le rendez-vous.  
Mais ils n'ont plus, comme d'usage,  
Le grand pourpoint noir et, dessous,  
Le gilet aux couleurs voyantes.  
Les paysans ont aujourd'hui  
Leurs armures étincelantes,  
Et plus d'un seigneur s'est enfui  
En voyant resplendir leurs piques,  
En voyant flotter leur drapeau.

Sur une des places publiques,  
Devant l'église du hameau,

[187]

Le plus vieux ouvrit l'assemblée.  
« Silence donc ! » cria l'huissier.  
Puis, à la foule rassemblée,  
Un homme, porteur d'un dossier,  
Lut ce qui suit : « Depuis la guerre  
Les dettes croissent grandement,  
Les revenus n'augmentent guère.  
C'est pourquoi le gouvernement  
Nous impose pour le moment  
Une taxe supplémentaire :  
A tout ménage sept florins  
Et deux à tout célibataire.  
Tels sont les ordres souverains ;  
Et dès la semaine prochaine,  
Notre trésorier percevra  
Le nouvel impôt.

– Pas la peine !

S'il vient chez nous, on le tuera !  
Dit quelqu'un, de colère blême.

– Mais puisque notre pays même  
A déjà beaucoup trop souffert,  
Que grâce aux pillages, aux sièges,  
De ruines il s'est couvert ;  
Que, du reste, nos privilèges  
Nous exemptent de tout impôt ;

[188]

Qu'il faut conserver nos usages,  
Nos droits, comme un pieux dépôt :  
Beaucoup de personnes fort sages  
Pensent qu'il est temps d'enrayer  
Le char d'État qui sur nous roule,  
Nous écrase... et ne rien payer !

– Oui, rien payer ! cria la foule.

– Et nous vous avons convoqués  
Pour trancher ces points compliqués. »

On entendit des voix confuses  
Gronder, ainsi que l'Océan :  
« A ton tour, Fridolin ! Ton plan  
Est celui de tout paysan,  
Mieux que nous tu connais les ruses  
Des seigneurs. » Alors Fridolin,  
S'élançant sur un tonneau vide,  
Commence avec un air malin :  
« Maintenant, paysan stupide,  
Tu comprends à la fin ton droit.  
Jadis, tes bonasses ancêtres  
N'ont accordé qu'un petit doigt  
A leurs nobles seigneurs et maîtres ;

[189]

Et les maîtres, sans embarras,  
En ont pris long comme le bras.  
Paysan, si ça continue,  
Si tu restes aussi naïf,  
Tu seras écorché tout vif  
Et ta femme ira toute nue.  
Redeviens donc libre aujourd'hui !  
Le paysan n'a pas de maître,  
Le soleil seul peut apparaître,  
Et régner au-dessus de lui !  
Or, les chartes qui nous régissent  
Nous parlent-elles d'un impôt ?  
Non, certe ! Il n'est donc pas trop tôt  
Que les vols des seigneurs finissent.  
Mais comment faire, direz-vous ?  
Et comment nous défendrons-nous ?  
Oh ! mes amis, c'est bien facile !  
Interrogez les fils de Tell,  
Les gens de Schwytz ou d'Appenzell :  
Ils vous diront d'un air tranquille :  
Comme ça ! »

L'homme brandissait

Sa masse d'armes et la foule,  
Cette mer qu'agite la houle,  
Murmurait, grondait, frémissait...  
« Mon petit doigt m'a dit, dimanche :

[190]

Le vieux temps, c'était le bon temps !

Prenez enfin votre revanche,  
Paysans, vous serez contents,  
Ainsi que dans le bon vieux temps.  
J'ai dit. »

Aussitôt l'assemblée  
S'agite, haineuse, troublée.  
Un paysan s'écrie : « Il faut  
Soigner nous-mêmes nos affaires ;  
Au feu les rôles de l'impôt !  
Alors messieurs les secrétaires,  
Pour lesquels nous comptons si peu,  
Comprendront, vous pouvez m'en croire,  
Qu'on ne peut éteindre un grand feu  
Avec un flacon d'encre noire. »

Un autre dit : « Bailli, bailli,  
Tu t'étais trop enorgueilli !  
Naguère, tu m'avais fait mettre  
Dans une prison de la tour  
Où jamais le jour ne pénètre.  
On pourrait t'y mettre à ton tour. »

Un troisième, à figure altière,  
S'écria : « Mon brave mousquet,  
[191]  
Tu chassais le coq de bruyère,  
Mais une gloire te manquait.  
Prépare-toi pour d'autres fêtes :  
Tu vas chasser l'aigle à deux têtes ! »

En vain le prudent Baltasard  
Voudrait leur donner comme guide  
L'expérience d'un vieillard :  
« Quand au cheval on met la bride  
Sous la queue, on n'avance pas.  
Quand le paysan trop crédule  
Veut s'attaquer aux magistrats  
Par la violence, il recule  
Et, pour finir, il est battu.  
C'est pour cela qu'on dit sans cesse  
Que la révolte est maladresse,  
Et, pour moi, je suis convaincu... »  
Mais déjà la foule irritée  
Interrompt ce prêcheur de paix:  
« Cette prudence est achetée,  
Baltasard nous croit trop niais.  
Dieu damne le traître ! » On lui lance  
De gros cailloux de toute part.  
A son aide un ami s'élance  
Et fait s'échapper le vieillard.

[192]  
« Soyons brefs ! Pas besoin d'entendre  
Tant de discours ! dit Fridolin.  
Que ceux qui sont prêts à défendre  
Nos libertés, lèvent la main ! »

Aussitôt les mains se levèrent,  
 Et l'enthousiasme grandit,  
 Et toute la foule applaudit,  
 Et plus de vingt drapeaux flottèrent,  
 Et l'on fit battre le tambour,  
 Et l'on partit, le même jour,  
 Afin d'investir tour à tour  
 Les quatre villes forestières.

Le méchant esprit des forêts,  
 Meysenhardt, cligne des paupières  
 Et rit en voyant ces apprêts.  
 Il dit d'un ton de persiflage :  
 « Bon voyage, amis, bon voyage !  
 Aujourd'hui je n'ai pas besoin  
 De vous mener perdre bien loin.  
 Vous prenez vous-même ce soin ! »

Au loin, la trompe du guet sonne,  
 La cloche d'alarme résonne,  
 Les courriers passent à grand train ;  
 A Seckingen, au bord du Rhin,  
 [193]  
 Les hommes courent par les rues,  
 Disant : « Qu'on garde les issues,  
 Qu'on mette un canon à la tour ! »

Le baron remarque à son tour  
 Comment s'anime la campagne,  
 Et combien de monde descend  
 Par les sentiers de la montagne.  
 « Est-ce que je rêve à présent ?  
 S'écria-t-il, ou faut-il croire  
 Que ce peuple à courte mémoire  
 Ne sait plus que ces farces-là  
 Ne s'achèvent pas à sa gloire ?  
 Ah ! paysan, il t'en cuira :  
 Quand l'aigle à deux têtes enserre,  
 Sur les bords du Danube bleu,  
 Le Turc de sa terrible serre,  
 Tu choisis ce moment, morbleu !  
 Pour tenter d'arracher ses plumes !  
 C'est mal calculé ! Tu présumes  
 Trop de tes forces, ce matin,  
 Tu ne riras plus demain ! »

Alors, l'esprit joyeux et l'âme  
 Sereine, le vaillant baron  
 [194]  
 Prit son épée à forte lame  
 Et dit aux gens de sa maison :  
 « Ne laissez plus entrer personne ;  
 Sur les tours qu'on fasse le guet  
 Et que chacun se tienne prêt.  
 Werner, c'est à vous que je donne  
 La garde de notre château

Et de ma fille, mon joyau...  
 Sois courageuse, Marguerite,  
 Et ne crains pas le résultat.  
 Le sang-froid est un grand mérite  
 Chez la fille d'un vieux soldat.  
 Quelques corbeaux de la montagne  
 Voudraient troubler notre sommeil :  
 Ils apprendront ce qu'on y gagne :  
 Adieu, je me rends au conseil. »

Marguerite, pâle, mais fière,  
 Se jette au cou de son vieux père  
 Qui l'embrasse, serre la main  
 De Werner et s'éloigne enfin.

Au couvent, les religieuses  
 Disent de leur ton le plus doux :  
 « Saint Fridolin, priez pour nous ! »  
 Le danger les rend très pieuses.  
 [195]

L'aubergiste du *Bouton d'Or*  
 Est sur sa porte, triste et grave.  
 « Pendant qu'il en est temps encor,  
 Fait-il, je vais mettre à la cave  
 Tout ce que j'ai de précieux,  
 Et d'abord mon argent. – De grâce !  
 Use de ton temps un peu mieux,  
 Lui dit le vieux baron qui passe.  
 Ton mousquet pend encore au clou,  
 Prends-le vite et marche à l'escarpe,  
 Ou je t'y mène par le cou,  
 Grand pêcheur, fléau de la carpe. »

Le bourgmestre, avec son conseil,  
 Pérorait ai l'hôtel de ville.  
 Son esprit demeurait stérile  
 En face d'un danger pareil.  
 Les conseillers à longue mine  
 Se frappaient très fort la poitrine,  
 Pleurant sur leurs péchés nombreux.  
 « Si Dieu nous sauve du pillage,  
 Gémissait un des plus peureux,  
 Je me corrige et je m'engage  
 A ne plus prêter mon argent  
 A trop gros intérêts; à rendre  
 Ce dont j'ai frustré l'indigent ;  
 [196]

A ne plus essayer de prendre  
 La fortune de l'orphelin ;  
 A ne plus mélanger du sable  
 Avec le poivre, au magasin.

– Ce qui me semble préférable,  
 Dit un autre, c'est d'envoyer  
 A ces paysans de la viande  
 Et du vin pour toute la bande.

On ne risque rien d'essayer.  
 C'est le salut. Coûte que coûte,  
 Il faut qu'ils poursuivent leur route.  
 Ceux de Waldshut<sup>1</sup> se tireront  
 [1 Petite ville sur la rive droite du Rhin, à vingt-quatre kilomètres de Seckingen.]  
 D'affaire, eux, comme ils le pourront.

– Auriez-vous perdu tout courage ?  
 Dit le vieux baron en entrant.  
 Allons, messieurs, tous à l'ouvrage !  
 Quand les Suédois faisaient rage,  
 Certes, le danger était grand.  
 Mais aujourd'hui c'est différent,  
 Il s'agit d'une mascarade.  
 Les paysans veulent danser :  
 [197]  
 Très bien ! nous les ferons valser  
 Et rirons de leur pasquinade !  
 Quant au finale, l'empereur  
 Le leur jouera, n'ayez pas peur. »

Chez qui ne voit que des obstacles  
 Un mot dit à propos produit  
 Très souvent de réels miracles ;  
 Car souvent l'homme se conduit  
 Comme son voisin, c'est notoire.  
 Un mot peut mener un poltron  
 A la bataille, à la victoire.  
 En entendant le fier baron,  
 Tout le conseil reprit courage.  
 « Oui, votre avis est le plus sage,  
 Défendons-nous ! dit une voix.  
 Baron, pendant cette journée,  
 Commandez-nous comme autrefois,  
 Quand nous chassions les Suédois. »

Aussitôt, l'alarme est donnée.  
 Tout le monde court aux remparts,  
 Les dévouements chevaleresques  
 Vont éclore de toutes parts.  
 Fludribus, le peintre de fresques,  
 Lance de féroces regards.  
 [198]  
 En voyant l'artiste qui tire,  
 A force de bras, un canon  
 Bien plus gros que lui, le baron  
 Ne peut réprimer un sourire.  
 Mais Fludribus, sans s'émouvoir,  
 Lui dit : « Quand on est un artiste,  
 On est contraint de tout savoir,  
 Rien ne doit prendre à l'improviste.  
 Mon rôle n'est jamais fini.  
 Tel Benvenuto Cellini  
 Fit tomber d'un coup d'arquebuse  
 Le connétable de Bourbon :

Ainsi Fludribus, plein de ruse,  
 Lance la foudre du canon.  
 – Très bien, répondit le baron ;  
 Mais, avant de lancer la foudre,  
 Procurez-vous un peu de poudre.  
 Autrement, vous ne pourrez pas  
 Lancer la foudre et le trépas :  
 La chose serait difficile. »

Pendant ce temps, les paysans  
 S'étaient rapprochés de la ville.  
 Les murs leur semblaient imposants  
 Et les portes étaient fermées.

[199]

« Les fins renards sont dans leurs trous,  
 Disait l'un. Bêtes au poil roux,  
 Vous serez bien vite affamées,  
 Mais, dès ce soir, le paysan  
 Veut se parer de vos pelisses  
 Et vous crier : Allez-vous en !  
 Le paysan sait vos malices,  
 Il vous jettera dans le Rhin.

– Suivez-moi, disait Fridolin,  
 Je vous montrerai le chemin. »  
 Alors, le tambour bat la charge ;  
 On court, on s'élançe, on décharge  
 Les arquebuses. A travers  
 Les balles, le fer, les éclairs,  
 Ils manœuvrent de telle sorte  
 Qu'ils risquent d'enfoncer la porte.

Le baron avait réparti  
 Tous ses soldats avec prudence.  
 Il avait presque senti  
 De l'émotion en présence  
 De tant de braves paysans.

« Ils sont vraiment intéressants,  
 Murmurait-il, et c'est dommage  
 [200]

Que pas un seul de ces rustaude  
 Ne sache se conduire en sage.  
 On en formerait les plus beaux,  
 Les meilleurs régiments du monde.  
 Mais il est temps qu'on leur réponde  
 Feu ! » commanda le vieux baron.  
 Une décharge épouvantable  
 Fit trembler jusqu'au moins poltron.  
 Plusieurs tombèrent sur le sable,  
 Au grand effroi des assaillants.  
 Un d'entre eux, un des plus vaillants  
 Fit un signe à son camarade :  
 « Préviens ma mère dès demain  
 Que je suis mort sur ce chemin.  
 Dis à Véronique de Bade

Que son Jean renonce à sa main,

*[Les quatre lignes qui suivent ne rendent pas le sens du texte original.]*

Qu'à son inconstance il pardonne,  
 Qu'elle peut prendre pour époux  
 Le vieux Joseph ; qu'il le lui donne,  
 Ne pouvant plus être jaloux. »

En constatant que l'entreprise  
 N'allait pas comme il désirait,  
 Le paysan crut qu'il pourrait  
 Prendre la ville par surprise.

[201]

Quelques gros bateaux de pêcheurs,  
 A demi couchés sur le sable,  
 Rendaient le plan des agresseurs  
 Très facilement praticable.  
 Un jeune garçon de Karsau  
 Monta dans le premier bateau.  
 C'était un chef robuste et ferme,  
 Un peu coquin, un peu filou,  
 Mais courageux : un casse-cou  
 Dans toute la force du terme.  
 Il fit arrêter son bateau,  
 Comme un tacticien habile,  
 Devant le jardin du château.  
 Le débarquement fut facile.

Or, sur le toit du pavillon,  
 Où Fludribus peignait naguère  
 Vénus en petit cotillon,  
 Un matou les regardait faire :  
 C'était Hiddigeigei, le preux.  
 Il vit la figure énergique  
 Des hommes, leur air vigoureux.  
 « L'aventure tourne au tragique,  
 Dit le chat. Nous autres matous,  
 Nous pourrions certes rester neutres  
 Quand les gens se donnent des coups.

[202]

Mais je déteste tous ces pleutres  
 De paysans et mon nez hait  
 L'odeur d'étable, odeur rustique,  
 Dont le triomphe infecterait  
 L'atmosphère aristocratique  
 De la civilisation.  
 Messieurs, faites attention !  
 Car depuis que le Capitole  
 Fut sauvé par d'humbles oiseaux,  
 L'histoire reconnaît un rôle  
 Très sérieux aux animaux. »  
 Alors, Hiddigeigei se dresse ;  
 Hiddigeigei fait le gros dos ;  
 Il pousse un long cri de détresse,  
 Mais sans trembler, comme un héros



Depuis la tour qui fait saillie,  
 Antoine entendit son appel :  
 « Grand Dieu ! la ville est assaillie  
 Même du côté du castel ! »  
 Antoine décharge son arme,  
 Aussitôt, pour donner l'alarme.  
 Werner organise à l'instant  
 La défense. Vite, il assigne  
 Son poste à chaque combattant :  
 « Toi, reste là, c'est la consigne ;  
 Toi là, toi là ; ne tirez pas  
 [203]  
 Avant qu'on ne vous le commande ;  
 Montrez-vous tous braves soldats,  
 C'est tout ce que je vous demande. »

Or, dans le fossé, dont les eaux  
 Étaient en ce moment très basses,  
 L'on voyait, entre les roseaux,  
 Des piques, des haches, des masses.  
 On devinait, aux coins obscurs,  
 Des hommes de mauvaise mine,  
 Qui grimpaient en haut des vieux murs.

Le feu des mousquets illumine  
 L'espace tout à coup. Les traits  
 D'arbalète sifflent ; les haches  
 Se lèvent ; les canons sont prêts ;  
 Les paysans ne sont pas lâches :  
 « Beau château, disent-ils, ce soir,  
 Tu nous serviras de dortoir. »  
 Mais Werner fait face à l'orage.  
 Il lutte, on l'entend stimuler  
 Ceux que la frayeur décourage,  
 Et les ennemis, pleins de rage,  
 Sont obligés de reculer.

[204]  
 Lors, la victoire était certaine.  
 Déjà l'ennemi s'effrayait,  
 Perdait la tête et s'enfuyait.  
 Une voix railleuse, hautaine,  
 Cria soudain vers le château :  
 « Comme c'est brave, noble et beau,  
 De vous cacher ainsi, canailles,  
 Derrière d'épaisses murailles. »  
 Werner rugit : « Entendez-vous ?  
 Je crois qu'il se moque de nous.  
 Cela dépasse la mesure,  
 Finissons-en ! A mon avis,  
 La honte est la pire blessure !  
 Faites baisser le pont-levis  
 Et suivez-moi ! » Werner s'élança  
 A la tête de ses vaillants.  
 Il passe le pont. Sa présence  
 Remplit d'effroi les assaillants.

Il voit celui dont l'insolence  
 Le provoquait naguère. Il fit :  
 « Je n'ai pas besoin d'une épée  
 Pour te punir, mon poing suffit ! »  
 Werner levait sa main crispée,  
 Mais l'insulteur s'était enfui.

[205]

Un vieux soudard à tête chauve,  
 A barbe rousse, aux yeux de fauve,  
 Guettait Werner, qui vint à lui  
 L'épée au poing, la mine fière.  
 L'homme était un de ces soldats  
 De Wallenstein, aimant la guerre,  
 Se trouvant à tous les combats.  
 « Est-ce que mon salut te charme ? »  
 Lui dit Werner, levant son arme.  
 Le vieux soudard para le coup.  
 « Bien, jeune homme, pas mal du tout,  
 Dit-il, voici ma hallebarde  
 Qui va te répondre, regarde ! »  
 Hélas ! le jeune homme est blessé,  
 Son sang coule et laisse une trace  
 Devant le pont-levis baissé.  
 Mais, avant de choir, le blessé  
 Perce au défaut de la cuirasse  
 Le vieux soudard qui tombe mort.

Werner, ta blessure est bien large !  
 Peux-tu faire un nouvel effort ?  
 L'ennemi revient à la charge  
 Et l'épée échappe à ta main !  
 Jeune homme, vivras-tu demain ?

[206]

Déjà ton large front s'incline,  
 En pâissant, sur ta poitrine !

Soudain, au château, le clairon  
 Retentit et sonne la charge.  
 Puis on entend une décharge  
 De mousquets et le vieux baron  
 Qui crie : « En avant ! Allons vite ! »

Sans plus tarder, les ennemis  
 Cherchent leur salut dans la fuite.  
 Werner reconnaît ses amis,  
 Et parmi ceux-ci Marguerite.  
 Quand elle avait vu le danger,  
 Ne sachant pas bien elle-même  
 A quel point cet appel suprême  
 Pouvait encor le protéger,  
 Mais tremblant pour celui qu'elle aime,  
 Elle était montée au balcon,  
 Et là, comme un vaillant clairon,  
 Qui ne craint rien, que rien n'arrête,  
 Avait joué l'air martial

Qu'elle avait appris du trompette.

« Qu'entends-je ? Serait-ce un signal ?

Avait dit son père à la troupe

[207]

Qui revenait groupe par groupe,

Croyant que tout était fini.

Ces gens auraient-ils réuni

Leur bande déjà dispersée ? »

Tout le monde, à cette pensée,

Avait couru vers l'ennemi

Et c'est ainsi que Marguerite

Avait sauvé son jeune ami.

Cœur de femme où la crainte habite,

Quand la pitié te sollicite,

Qui te donne ce triple airain ?

La jeune fille prend la main

De Werner dans sa propre main.

« Dieu nous fait grâce, il vit ! » dit-elle.

Et, parlant au baron : « Sais-tu

Qu'au feu, c'est un soldat modèle ?

C'est en héros qu'il s'est battu.

J'en suis heureuse et j'en suis fière. »

Werner, au son de cette voix,

Entr'ouvre un instant sa paupière

Et l'on dirait que, cette fois,

[208]

Un sourire erre sur sa lèvre.

Fait-il donc un rêve si beau ?...

Ses yeux se referment, la fièvre

Le prend ; on l'emporte au château.

[209]

## Chant XII

### Werner et Marguerite

Dans la chapelle du château,

La lueur tremblante d'un cierge

Éclaire à demi le tableau

Représentant la Sainte Vierge.

Ici, tout est frais et coquet,

On a bien rangé toutes choses,

Sur l'autel se trouve un bouquet

De géraniums et de roses.

Marguerite prie à genoux :

« Sainte Vierge, consolatrice

Des affligés, protégez-nous :

Soyez surtout la protectrice

Du pauvre blessé qui se tord,

[210]

Fiévreux, sur son lit de souffrance ;

Et pardonnez-moi si j'ai tort  
 De le voir sans indifférence. »  
 L'espoir descendit dans son cœur,  
 Car la prière reconforte.  
 Au chevet du vaillant lutteur  
 Elle se rendit. Sur la porte,  
 Le médecin de la maison  
 La rencontra : « Mademoiselle,  
 Dit-il, sa vigueur corporelle  
 Et sa jeunesse auront raison  
 D'une blessure assez maligne.  
 Maintenant je réponds de lui.  
 Il s'est endormi, c'est bon signe.  
 Il peut sortir dès aujourd'hui :  
 Je le confie à votre garde. »  
 Sur ces mots, le médecin part.  
 De nombreux coups de hallebarde  
 Réclament ses soins autre part.

Marguerite entra dans la salle  
 Où le malade reposait.  
 Il dormait, mais il était pâle  
 Comme un blanc linceul ; il posait  
 Sur son front une main brûlante,  
 Comme pour protéger ses yeux  
 [211]  
 Contre une lumière aveuglante.  
 Il souriait d'un air joyeux :  
 Où courait donc sa rêverie ?  
 Marguerite le regarda  
 Longtemps, longtemps, toute attendrie  
 Telle, dans les bois de l'Ida,  
 Une divine chasseresse  
 Dut regarder Endymion.  
 La pitié la retient, lui laisse  
 Une très douce émotion.  
 Or, la pitié de la jeunesse  
 Est comme une terre en labour,  
 Comme une terre très fertile,  
 Où la petite fleur d'amour  
 Trouve une éclosion facile.

Trois fois Marguerite sortit,  
 Trois fois elle rouvrit la porte.  
 Enfin, la pitié fit en sorte  
 Qu'elle se rapprocha du lit.  
 Près de Werner, sur une table,  
 Se trouvait une potion.  
 La jeune fille charitable  
 Va-t-elle la lui donner ? Non,  
 Elle se penche sur la couche,  
 Elle ose à peine respirer;  
 [212]  
 On dirait presque qu'elle touche  
 Werner, qui semble l'attirer ;

Et Dieu sait ce qui se prépare !  
 Les savants pourront-ils, un jour,  
 Nous expliquer le jeu bizarre,  
 Insensé, d'un premier amour ?  
 Je ne l'espère pas. Ma muse  
 Était sur le point de penser  
 Qu'elle désirait l'embrasser.  
 Mais non; Marguerite, confuse,  
 Soupira soudain et s'enfuit  
 Comme une chevrette effarée.

Quand un homme quitte la nuit  
 D'une prison où rien ne luit,  
 Où, sur la paille pénétrée  
 Par l'humidité, par le froid,  
 Il a souffert; quand il revoit  
 Les fleurs, la lumière, il s'écrie :  
 « Le soleil n'est-il pas plus chaud ?  
 Le ciel bleu n'est-il pas plus haut ? »  
 Et la lumière contraire  
 Ses yeux longtemps privés du jour  
 C'est de même que le retour  
 A la vie, aux ardeurs anciennes,  
 Étonnent le convalescent ;  
 [213]

L'espoir rentre en son cœur ; le sang  
 Circule à grands flots dans ses veines.

« Le monde me semble plus beau ! »  
 Dit le jeune Werner lui-même  
 Quand il put sortir du château.  
 « Qu'il fait bon revoir ce qu'on aime ! »  
 Il s'appuyait sur un bâton  
 Et, debout sous la porte basse,  
 Il jouissait de la saison.  
 Puis il alla sur la terrasse  
 Et, pour se chauffer au soleil,  
 Il s'assit sur le banc de pierre.  
 Là, tout ruisselait de lumière ;  
 Le spectacle était sans pareil :  
 Des centaines d'oiseaux fidèles  
 Répétaient leurs chants printaniers,  
 Les papillons aux blanches ailes  
 Voltigeaient sur les marronniers.  
 Le Rhin mouillait d'écume pâle  
 Les soubassements du château.  
 Sur ses ondes, un grand radeau  
 Flottait, se dirigeant vers Bâle.  
 Marchant pieds nus sur les cailloux,  
 Ayant de l'eau jusqu'aux genoux,  
 [214]

Un pêcheur était sur la rive.  
 Il chantait d'une voix plaintive :

« Le paysan prend son mousquet,

« Il veut s'emparer de la ville.  
 « Cela lui semble bien facile,  
 « A son bonheur cela manquait.  
 « Paysan, c'est dans ta sacoche  
 « Qu'on prendra pour les déboursés.  
 « Il faut payer les pots cassés :  
 « Paysan, cherche dans ta poche.

« Sept florins, c'était trop pour toi ;  
 « A présent, on t'en prendra trente.  
 « Le chirurgien te tourmente  
 « Et se fait payer : c'est la loi !  
 « Paysan, c'est dans ta sacoche  
 « Qu'on prendra pour les déboursés.  
 « Il faut payer les pots cassés :  
 « Paysan, cherche dans la poche. »

Ce chant, ce fleuve aux flots bavards  
 Rendaient Werner d'humeur joyeuse  
 Quand il détourna ses regards,  
 Il vit une ombre gracieuse  
 Longeant le mur ensoleillé,  
 [215]

Werner reconnut Marguerite  
 Qui s'approchait, l'air éveillé,  
 Riant du chasseur émérite,  
 Hiddigeigei. Le vieux matou  
 S'amusait comme un jeune fou ;  
 Il tenait une souris blanche  
 D'un air clément, sans la manger,  
 Et sa patte semblait si franche  
 Qu'il paraissait la protéger.

En apercevant Marguerite,  
 Werner s'inclina poliment ;  
 Et la jeune fille, interdite,  
 Rougit soudain légèrement.  
 « Bonjour, monsieur Werner, dit-elle  
 Commencez-vous à mieux aller ?  
 Vous aviez une fièvre telle  
 Qu'on ne pouvait plus vous parler :  
 J'aurai plaisir à vous entendre. »

« J'ignore ce qui s'est passé,  
 Reprit Werner. Je fus blessé,  
 C'est tout ce que j'ai pu comprendre.  
 Et cependant je me souviens  
 Que, ce matin, je vis un ange  
 [216]

A mon chevet qui disait : « Viens,  
 Te voilà guéri !... » C'est étrange ! »

La jeune fille, en ce moment,  
 Rougit encor plus vivement,  
 Et, changeant tout à coup de thème,  
 Elle lui dit d'un ton léger :

« Le combat fut rude quand même,  
Et vous vous mîtes en danger :  
Ce n'était pas prudent. Mon père  
Trouve qu'on devait s'abstenir  
D'une sortie, et, je l'espère,  
Vous serez sage à l'avenir. »

« Tudieu ! vous me la baillez belle »  
S'écria Werner en courroux...  
Mais il reprit d'un ton plus doux :  
« Pardonnez-moi, mademoiselle,  
J'ai presque juré devant vous.  
Mais l'insulte était trop cruelle :  
Ces manants se moquaient de nous.  
Quand on entend pareille chose,  
Il faut en demander raison ;  
Envers qui dépasse la dose,  
La douceur n'est pas de saison.  
L'outrage m'excite, m'irrite ;  
[217]  
Je le relève tout de suite,  
N'ayant pas du sang de poisson !

– Méchant ! répondit Marguerite ;  
Méchant qui ne pense qu'à lui,  
Qui ne sait pas combien d'ennui  
Il m'a donné jusqu'aujourd'hui  
Par son imprudente conduite !  
Une femme a pleuré sur vous !  
Mais c'est fini, je vous absous.  
Cependant diriez-vous encore :  
« Faites baisser le pont-levis, »  
Si je disais : « Je vous implore,  
Monsieur Werner, suivez l'avis  
De cette pauvre Marguerite,  
Restez !... »

Elle n'achève pas,  
Mais pendant que sa bouche hésite,  
Ses deux grands yeux parlent tout bas ;  
Ce que ses yeux ne disent pas,  
Son cœur le dit, et Marguerite,  
Confuse, tombe dans les bras  
De l'heureux Werner qui lui donne,  
Tandis que son âme rayonne,  
Le premier baiser de l'amour.  
[218]

Premier baiser, baiser d'amour !  
Ton charmant souvenir m'entraîne  
Vers le bonheur et vers la peine :  
Vers le bonheur, parce qu'un jour  
J'ai pu te donner à mon tour ;  
Vers la peine, car de ce jour  
Je ne connaîtrai plus l'ivresse.  
Ah ! premier baiser, je voudrais,  
Malgré mon âge et ma faiblesse,

Te faire un bouquet des plus frais  
Avec les fleurs de l'éloquence.

*[Omission de 33 lignes - le rêve du paradis et du déluge : „Doch statt Worten traten Bilder“ – „So ersah ich's, und ich weiß jetzt“]*

Mais le baiser est plus puissant  
Que la parole et la cadence.  
Chant muet, mais si caressant !  
C'est le bouquet de fleurs mystiques  
C'est le cantique des cantiques  
De la jeunesse et de l'amour !  
Mais où la parole est sans charmes,  
Le poète doit à son tour  
Se taire et déposer les armes.  
Aussi, je pends me lyre au clou,  
Et je retourne tout de suite  
Près de Werner et Marguerite.

[219]

Hiddigeigei, le vieux matou,  
Ne voit pas sans quelque surprise  
Sa maîtresse se pendre au cou  
Du beau trompette. Il analyse  
Ce fait sous un jour tout nouveau :  
« Bien des choses, bien des problèmes,  
Dit-il, occupent mon cerveau.  
Mais j'ai creusé tous les systèmes  
Sans trouver la solution  
De ce cas-ci: Pourquoi les hommes  
S'embrassent-ils ? Car les symptômes  
De haine ou de répulsion  
Ne se trouvent pas dans l'espèce :  
Ils ne se mordent pas. Serait-ce  
Parce qu'ils souffrent de la faim ?...  
Ils ne se mangent pas... Enfin,  
Ce n'est pas par sottise pure,  
Car les hommes ont de l'esprit  
Dans une certaine mesure.  
En vain, sans trêve ni répit,  
Mon intelligence s'enfonce  
Dans les raisonnements subtils :  
Je ne trouve pas de réponse !  
Mais pourquoi donc s'embrassent-ils ?  
Pourquoi surtout au temps des roses ?  
Les jeunes plutôt que les vieux ?

[220]

Il faudra qu'à toutes ces choses  
Je réfléchisse encore mieux  
Sur le toit, au clair de la lune. »

La jeune fille, en s'amusant,  
Cueille des roses, en met une  
Au chapeau de Werner, disant :  
« Tant que sur ta joue, homme blême,  
Les roses ne fleuriront pas,



Au chapeau tu les porteras.  
 Ami, dis-moi pourquoi je t'aime,  
 Pourquoi je t'attends chaque jour,  
 Quand jamais la moindre parole  
 Ne m'a confié ton amour ?  
 Tu savais bien jouer ton rôle,  
 Tu ne parlais que par les yeux  
 Et quelquefois par ta musique.  
 Dans ton pays, les amoureux  
 Ont-ils ce pouvoir diabolique  
 De conquérir nos pauvres cœurs  
 Sans un mot, à coups de trompette ?

– Que dire ? fit Werner. D'ailleurs,  
 La voix est mauvais interprète.  
 Le jour de la Saint-Fridolin,  
 Je vous vis et mon âme, étreinte  
 [221]

Par votre charme souverain,  
 S'inclina comme un pèlerin  
 Devant une relique sainte.  
 Vous avez éclairé ma nuit,  
 Vos yeux m'ont dit tout bas : Espère !  
 Et ce sont eux qui m'ont conduit  
 Au service de votre père.  
 Il m'eût été doux de parler,  
 Mais comment ? Le pauvre trompette  
 Aurait mieux aimé s'en aller  
 Qu'avouer sa peine secrète.  
 Je voulais rester prisonnier  
 De ma déesse protectrice,  
 Voulais mourir à son service,  
 A l'ombre de ce marronnier.  
 Mais puisqu'en vous l'amour habite,  
 De même qu'il habite en moi,  
 Je suis à vous, ô Marguerite !...  
 Marguerite, je suis à toi !

– Werner, nos âmes sont trop fières,  
 Dit la jeune fille à son tour,  
 Pour ne pas rompre les barrières  
 Qu'on pourrait mettre à notre amour.  
 « Je suis à vous, » c'est très honnête,  
 Mais « je suis à toi, » c'est plus beau ;  
 [222]

Et maintenant, mon cher trompette,  
 Embrasse-moi donc de nouveau. »

Dès qu'au ciel une étoile brille –  
 Chacun peut le prophétiser –  
 Il en vient toute une famille.  
 Ainsi, quand un premier baiser  
 Est suivi d'une armée entière,  
 On peut dire : C'est la filière.  
 Je ne veux pas vous raconter

Combien Werner en voulut prendre,  
 Combien Marguerite en dut rendre,  
 Car il me faudrait les compter  
 Et ce serait vraiment peu sage :  
 La statistique au ras du sol  
 Et la poésie au grand vol  
 Font, m'a-t-on dit, mauvais ménage.

Antoine interrompit, hélas !  
 Ces effusions de tendresse.  
 Après s'être incliné très bas :  
 « La vénérable Mère abbesse  
 Et les autres Mères, dit-il,  
 Font leurs compliments et demandent  
 [223]  
 Si monsieur est hors de péril.  
 Toutes, elles le recommandent  
 A Dieu, désirant vivement  
 Son prochain rétablissement. »

[225]

### Chant XIII

#### La demande en mariage

O nuits, que vous semblez funèbres  
 Lorsque, ayant chassé le soleil,  
 Vous nous apportez les ténèbres  
 Sans nous procurer le sommeil !  
 Le cerveau travaille sans cesse  
 Dans les ruines d'un passé  
 Qui l'épouvante, qui l'opresse,  
 Et qui ne peut être effacé...  
 Déjà minuit sonne à l'horloge.  
 Werner, en vain, cherche à dormir.  
 Un rayon de lune se loge  
 Dans sa chambre, il entend gémir  
 Le vent et murmurer les vagues.  
 [226]  
 Bien qu'il ne ferme pas les yeux,  
 Cependant les figures vagues  
 D'un rêve très capricieux  
 Flottent tout autour de sa couche.  
 C'est un cortège nuptial  
 Qui, d'abord, l'émeut et le touche :  
 Le carillon paroissial  
 Sonne pour annoncer la fête.  
 Werner lui-même marche en tête  
 Des invités, à petits pas.  
 A côté de lui, Marguerite  
 S'avance en lui donnant le bras.  
 La couronne de myrte abrite  
 L'or éclatant de ses cheveux.

Voici l'église. Un bon vieux prêtre  
 Est là, prêt à combler leurs vœux,  
 A les bénir au nom du Maître.  
 Mais le rêve ne finit pas.  
 Werner croit qu'on frappe à sa porte ;  
 Il reconnaît même le pas,  
 La marche lourde et la voix forte  
 De son vieil ami Perkéo.  
 Sa parole est comme un écho  
 Des temps passés : « Werner, sois sage,  
 Crains les femmes en beaux atours,  
 Crains de tomber en leur servage !  
 [227]

Le grand tonneau t'attend toujours,  
 Le grand tonneau n'est jamais vide  
 Et contient assez de liquide  
 Pour éteindre bien des amours. »

Maintenant Werner s'imagine  
 Qu'il fait la guerre au musulman.  
 Son sabre perce la poitrine  
 D'un Turc qui demande l'aman.  
 Puis il s'empare, non sans peine,  
 D'un drapeau qu'orne le croissant.  
 Il va l'offrir au Prince Eugène  
 Et celui-ci reconnaissant,  
 Lui dit : « Quel brave capitaine ! »

Enfin Werner revoit les jours  
 De son heureuse et calme enfance.  
 Sa nourrice, qui rit toujours,  
 Chante une naïve romance :

« L'écureuil a le grand défaut  
 De grimper à l'arbre trop haut.  
 Le voilà qui fait la culbute  
 Et se fait très mal dans sa chute.  
 S'il n'était pas monté si haut,  
 Il ne serait pas si penaud. »  
 [228]

Le jeune homme quitta sa couche,  
 Le doux sommeil ne venant pas.  
 Il se promenait à grands pas  
 Dans sa chambrette et de sa bouche  
 Tombait toujours la question :  
 « Demanderai-je en mariage  
 La fille du noble baron ? »  
 L'abstention serait plus sage,  
 Se disait-il, car son amour  
 Lui semblait être presque un crime  
 Mais aux premiers rayons du jour  
 Il lui parut plus légitime,  
 Et Werner s'écria soudain :  
 « Je veux aller trouver son père  
 Et je demanderai sa main :

Honte à celui qui désespère ! »

Le noble baron déjeunait,  
Lisant, syllabe par syllabe,  
Une missive qui venait  
De lui parvenir de Souabe.  
Or, la lettre disait ceci :  
« Cher compagnon d'armes, sans doute  
Vous ne pensez plus aujourd'hui  
A Jean de Wildenstein. J'ajoute  
Que cela ne me surprend pas.  
[229]

Nous sommes de bien vieux soldats :  
Si près du terme du voyage,  
Songe-t-on au point de départ ?  
Pourtant j'y pense, pour ma part,  
Quand je vois mon fils : à son âge –  
Il aura tantôt vingt-huit ans –  
Nous guerroyions depuis longtemps.  
Mon fils a d'abord été page  
A la cour du duc, à Stuttgart.  
Ensuite, pour qu'il se distingue  
Soit en science, soit en art,  
Je l'envoyai suivre à Tubingue  
Les cours de l'université :  
En a-t-il beaucoup profité ?  
Si j'en juge d'après les dettes  
Qu'il m'a fallu payer pour lui,  
Ses études sont très complètes.  
C'est chez moi qu'il vit aujourd'hui.  
Ici, le lièvre et la bécasse  
Font son bonheur depuis deux ans,  
Mais il fait en outre la chasse  
Aux filles de nos paysans,  
Et j'ai pensé qu'un mariage  
Pourrait le rendre un peu plus sage.  
Or, si je me rappelle bien,  
Vous avez une jeune fille  
[230]

Qui conviendrait à Damien,  
Car on la dit belle et gentille.  
Vous voyez, je vais droit au but.  
Les discours, les compliments fades  
Sont de trop entre camarades.  
Donc, pensez-vous que mon fils eût  
Quelque chance de réussite  
En vous faisant une visite ?  
Adieu. Répondez-moi deux mots.  
Jean de Wildenstein. – A propos,  
Avez-vous encor souvenance  
De la chaude affaire d'Augsbourg ?  
A trente-trois ans de distance,  
Je crois que c'était l'autre jour ! »

Le baron lisait avec peine

L'écriture de son ami.  
 Il lui fallut une heure pleine  
 Pour la déchiffrer à demi.  
 Il dit enfin : « Tous ces Souabes  
 Sont pourtant de drôles de corps !  
 On les croit lourds comme des crabes  
 Et ce sont des gens très retors.  
 Ils ont, dans leurs têtes carrées,  
 Des artifices à foison,  
 [231]  
 Et si, dans les autres contrées,  
 On s'en méfie, on a raison.  
 Voyez mon ancien camarade :  
 Il manœuvre dans ses vieux jours  
 Mieux qu'un attaché d'ambassade,  
 Car son château, flanqué de tours  
 Et grevé d'hypothèques, semble  
 Crier famine. Ceci dit,  
 Sa charmante lettre ressemble  
 A la demande d'un crédit.  
 Mais qu'importe ? L'idée est bonne  
 Et je ne veux pas dire non.  
 Les Wildenstein ont grand renom.  
 En pays allemand, personne  
 Ne leur conteste leur valeur  
 Depuis que l'un d'eux fut vainqueur  
 Des musulmans. Si ce jeune homme  
 Désire ici faire un séjour,  
 Voir ma fille et faire sa cour,  
 Je n'y vois aucun mal, en somme. »

Le jeune Werner, anxieux,  
 Entra chez le baron, l'air grave.  
 Il tremblait, lui pourtant si brave !  
 Le baron lui dit, tout joyeux :  
 [232]  
 « Vous venez, comme de coutume,  
 Toujours à point pour m'obliger.  
 Taillez, je vous prie, une plume.  
 Il s'agirait de rédiger  
 Une lettre assez importante :  
 Un chevalier de mes amis,  
 Dans une missive charmante,  
 Me demande s'il est permis  
 A son fils, homme de mérite,  
 De faire à l'avenir sa cour  
 A ma petite Marguerite.  
 Vous lui répondrez sans détour  
 Combien ma fille est bonne et belle,  
 Combien... Mais vous savez cela.  
 Admettez qu'elle est le modèle  
 Et vous le peintre, et peignez-la  
 De la façon la plus fidèle,  
 Détaillez tout, n'oubliez rien.

Enfin, dites-lui que j'invite  
Volontiers son fils Damien  
A venir nous faire visite.

– A venir, répéta Werner,  
Accablé, nous faire visite...  
– Eh bien ! dit le baron, quel air,  
Quel ton, quelle figure blême !

[233]

Quelle chose vous émeut tant ?  
Allez-vous prêcher le carême ?  
Êtes-vous pasteur protestant ?  
– Je ne saurais pas vous promettre  
De vous rédiger cette lettre.  
Mais j'irai tout droit mon chemin :  
Au risque que je vous irrite,  
Je vous demande aussi la main  
De votre fille Marguerite. »

Le vieux gentilhomme bondit :  
« Sa main ! Vous êtes fou sans doute ! »  
Mais un élancement de goutte  
Le fit se rasseoir. Il tordit  
La bouche à la façon du barde  
Qui fait danser les villageois  
Aux sons aigus de la guimbarde.  
« Mon jeune ami, dit-il, je vois  
Que le délire vous entraîne.  
Allez donc jusqu'à la fontaine.  
Si vous vous y plongez trois fois,  
Votre guérison est certaine.

Werner répondit simplement :  
« Monsieur le baron, je vous prie,  
Epargnez-moi la raillerie.  
[234]  
Peut-être que, prochainement,  
Vous pourrez mieux en faire usage,  
Quand l'intéressant damoiseau  
De Souabe aura l'avantage  
De loger dans votre château.  
Je n'ai ni fièvre ni délire,  
Et c'est l'esprit calme et serein  
Que j'ose encore vous redire :  
« De grâce, accordez-moi sa main. »

Le baron dit avec tristesse :  
« Mon jeune et cher ami, pourquoi  
Voulez-vous apprendre de moi  
Ce qu'un peu d'humaine sagesse  
Aurait bien dû vous enseigner ?  
J'aimerais à vous épargner  
Quand je vois cette cicatrice  
Qui ne cesse de témoigner  
De l'inoubliable service  
Que vous m'avez un jour rendu.

Mais je veille sur ma famille,  
 Werner. Il vous est défendu  
 De lever les yeux sur ma fille,  
 Car vous ne vous y trouvez pas  
 Autorisé par la naissance.  
 La nature, guidant nos pas,  
 [235]  
 Maintient prudemment la distance  
 Entre chaque classe ou degré.  
 C'est la prévoyante nature  
 Qui, de tout temps, a séparé  
 La noblesse de la roture.  
 Chaque classe conserve ainsi  
 Partout, en toute circonstance,  
 Son indépendante existence.  
 Ajoutez encore ceci :  
 C'est que chaque ordre est, de la sorte  
 Comme un pilier monumental  
 De l'édifice social,  
 Tandis que, s'il ouvrait sa porte  
 A tout venant, qu'advierait-il ?  
 Notre race instable, alourdie,  
 Courrait aussitôt le péril  
 De devenir abâtardie.  
 Etrangère à l'ambition,  
 Elle fuirait la terre ferme  
 De la saine tradition  
 Et déjà porterait le germe  
 De sa décomposition.  
 L'ancêtre doit laisser sa trace  
 Et, dès ses premiers jours, l'enfant  
 Doit sentir le sang de sa race  
 Qui l'encourage et le défend.  
 [236]  
 Aussi la règle universelle  
 De la coutume interdit-elle  
 La mésalliance. Or, chez moi,  
 La coutume a force de loi  
 Et je l'applique sans faiblesse.  
 Ergo, mon ami, c'est en vain  
 Qu'un trompette aspire à la main  
 D'une femme de la noblesse. »  
  
 Tel un enfant pris en défaut,  
 Le gentilhomme, mal à l'aise,  
 Cherche longtemps les mots qu'il faut  
 Pour établir sa fière thèse.  
 L'honnête matou, soucieux,  
 Étendu derrière le poêle  
 Où chacun de ses deux grands yeux  
 Étincelle comme une étoile,  
 Suit cette conversation.  
 Il en approuve sans réserve  
 La sévère conclusion.

Mais plus il voit, plus il observe,  
 Plus son rêve devient profond.  
 Avec un geste méthodique  
 Il se frappe trois fois le front  
 De sa patte aristocratique :  
 « Les hommes s'embrassent... Pourquoi ?  
 [237]  
 A quoi sert le baiser ? Mystère !  
 Comment naît-il ? Quelle est sa loi ?...  
 C'est un moyen de faire taire,  
 M'étais-je dit, les gens bavards.  
 Mais cette explication même  
 Ne donne pas, à tous égards,  
 La solution du problème.  
 Car enfin, m'objectera-t-on,  
 Werner aurait, en l'occurrence,  
 Fermé la bouche du baron  
 Par un baiser de circonstance. »

Werner regarda le baron  
 Et dit, brisé par cette épreuve :  
 « Je vous sais gré de la leçon !  
 Sur les rives de ce beau fleuve,  
 A l'ombre du sapin altier,  
 Devant les grâces printanières  
 Des petites fleurs du sentier,  
 J'avais oublié les barrières  
 Qui ferment à mon rêve ailé  
 Les portes des horizons roses.  
 Merci de m'avoir rappelé  
 A la réalité des choses.

Merci surtout, trois fois merci  
 De l'affection chaude, étroite  
 [238]  
 Dont chacun m'entourait ici.  
 Votre dernier mot, le voici :  
 Jeune homme, demi-tour à droite !  
 J'obéis et vous le promets :  
 Vous ne me reverrez jamais  
 Qu'avec mes lettres de noblesse  
 Et digne enfin de son amour.  
 Pardonnez l'instant de faiblesse  
 Qu'au loin j'expierai dès ce jour.  
 Adieu !... » Werner quitta la salle.  
 Le baron le suivit des yeux,  
 Disant : « C'est une âme loyale.  
 Que n'a-t-il de nobles aïeux ! »

O départ ! heure désolée !  
 Qui donc t'introduisit chez nous ?  
 Sans doute quelque être jaloux,  
 A la conscience troublée,  
 Un de ceux qui vivent au bord  
 De la cruelle mer polaire.  
 Il gelottait au vent du nord,



Sa femme était fausse et colère,  
 Il avait perdu jusqu'au goût  
 De boire l'huile de baleine.  
 Alors il abandonna tout.  
 Le cœur ulcéré, l'âme pleine  
 [209]

D'affliction et de chagrin,  
 Il jeta sur sa large épaule  
 La peau de quelque veau marin ;  
 Puis il tourna le dos au pôle  
 Et, regardant d'un air mauvais  
 Sa femme et sa fille affolée,  
 Il dit le premier : Je m'en vais !

O départ ! heure désolée !  
 Le jeune homme entra maintenant  
 Encore une fois dans sa chambre.  
 Il était glacé, frissonnant  
 Comme sous le froid de décembre.  
 Aux vieux murs blanchis à la chaux,  
 Comme à des amis, le trompette  
 Fit des adieux tendres et chauds.  
 Puis, sombre, il quitta la chambrette.  
 Il ne fit pas d'autres adieux :  
 Il n'osait plus lever les yeux  
 Sur celle qu'il avait aimée !  
 O bonheur ! tu n'es que fumée !...

Werner descendit dans la cour,  
 Sella lui-même sa monture  
 Et, sans nul espoir de retour,  
 Partit seul, morne, à l'aventure.  
 [240]

Il s'arrêta près d'un noyer –  
 C'était sa halte favorite  
 Au bord du Rhin – pour envoyer  
 Comme un appel à Marguerite.  
 Il prit sa trompette et joua :  
 Aveu suprême et dernier signe  
 Du long amour qu'il lui voua !  
 Connaissez-vous le chant du cygne,  
 Du cygne qui se sent mourir ?  
 Il raconte sa peine extrême  
 Aux nénufars près de fleurir :  
 « Roses des eaux, je vais périr,  
 Gémit-il, oh ! que je vous aime ! »

Tel le pauvre musicien...  
 Est-ce une larme qu'il essuie  
 Sur sa chère trompette, ou bien  
 Une simple goutte de pluie ?  
 Mais c'en est assez, c'en est trop !  
 Le découragement le gagne ;  
 L'exilé se lance au galop  
 Dans le chemin de la montagne.

[241]

## Chant XIV

La pauvre Marguerite pleure,  
 Werner chevauche et se morfond ;  
 Elle est bien loin, sans doute, l'heure  
 Où tous deux se retrouveront.

Mon récit a donc des lacunes.  
 C'est pourquoi je me suis permis  
 De les combler par quelques-unes  
 Des rimes de tous nos amis.

[242]

## Poésies de Werner

I

Le premier jour que je t'ai vue,  
 Je n'ai rien dit; mais, depuis lors,  
 Mon âme est demeurée émue  
 Et vibre en merveilleux accords.

C'est pourquoi le pauvre trompette  
 S'en va seul, jouant tout le jour,  
 Ne disant pas ce qu'il souhaite,  
 Ne rêvant que de son amour.

II

Le premier jour que je t'ai vue,  
 C'était le six mars. Un éclair,  
 Une flamme encore inconnue  
 A rayonné dans mon ciel clair.

L'éclair a jeté l'incendie  
 Dans mon cœur : il a tout détruit !

[243]

Seul le doux nom de mon amie  
 Est resté sauf et me conduit.

III

Ne détourne pas ton regard,  
 Chère ; sois un peu plus hardie.  
 Monte au balcon, il se fait tard,  
 Viens écouter ma mélodie.

Inutile de te sauver !  
 Si tu voulais fuir, ma musique  
 Me servirait, pour te trouver,  
 Comme d'une échelle magique.

Et, malgré serrure et verrou,  
 Par cette échelle sans pareille,  
 L'ardent amour qui me rend fou  
 Irait te souffler à l'oreille :

Ne détourne pas ton regard,  
Chère ; sois un peu plus hardie.  
Monte au balcon, il se fait tard.  
Viens écouter ma mélodie.

[244]

IV

Que tu sonnais avec courage,  
Vieille trompette, au bord de l'eau,  
Tandis que le vent et l'orage  
Portaient ton chant vers le château!

Voilà qu'au bruit de la fanfare  
Une belle ondine au corps vert -  
Curieuse qu'un rien effare -  
S'approche, écoute le concert.

Puis, retournant au fond de l'onde,  
Elle dit aux petits poissons :  
Enfants du Rhin, on voit au monde  
Des gens de toutes les façons!

Je viens d'en voir un à la pluie,  
Là-haut... Que fait-il tout le jour?  
Il dit un chant pour son amie,  
Toujours le même, un chant d'amour!

[245]

V

Chère madame la Musique,  
Je veux vous bénir, vous louer,  
Pour m'avoir appris l'art magique  
De bien chanter, de bien jouer.

La parole... on aime à l'entendre,  
Mais son pouvoir est limité,  
Car elle est impuissante à rendre  
Les rêves d'un cœur agité.

Autour de toi, si le silence  
Se fait, n'en prends donc pas d'humeur :  
Une voix douce, au charme intense,  
Va chanter au fond de ton cœur.

Écoute ! elle parle, elle pleure !  
Elle est à l'étroit dans ton sein :  
Les notes vont fuir tout à l'heure  
De ta lèvre en un fol essaim.

Quand, devant celle que j'adore,  
Je reste muet comme un sot,

[246]

C'est ma trompette qui l'implore  
A ma place et lui dit un mot.

Aussi, madame la Musique,  
 Je veux vous bénir, vous louer,  
 Pour m'avoir appris l'art magique  
 De bien chanter, de bien jouer.

[Omission : VI „Die Raben und die Lerchen...“]

VI [= VII]

Sous une arche du pont du Rhin,  
 Certaine truite en promenade  
 Dit au vieux saumon, son cousin :  
 « Comment allez-vous, camarade ? »

« Pas mal, dit-il, mais pas très bien  
 « Non plus. Ah ! que le diable emporte  
 « Cet enragé musicien  
 « Et tous les hommes de sa sorte !

« Passe encor que cet animal  
 « Nous fasse voir sa silhouette,  
 « Mais qu'en amont et qu'en aval  
 « On n'entende plus sa trompette ! »

[247]

La truite répond en riant :  
 « Vous êtes grossier comme un merle,  
 « Cousin, vif, colère et bruyant  
 « Comme une vague qui déferle !  
 « S'il vous arrivait, comme à lui,  
 « D'être aimé d'une noble dame,  
 « On vous verrait dès aujourd'hui,  
 « Vieux barbon, apprendre la gamme ! »

VII [= VIII]

A moi qui t'adore à genoux,  
 N'offre donc pas ces roses... Folle,  
 Permets qu'une branche de houx  
 De notre amour soit le symbole.

Les beaux fruits qu'on y voit mûrir  
 Sont protégés par chaque feuille  
 Et les piquants savent meurtrir  
 La main profane qui les cueille.

Sans doute la rose nous plaît,  
 Mais le vent d'automne est sa perte,

[248]

Tandis que, quand l'hiver paraît,  
 La branche de houx reste verte.

VIII [= IX]

Douce et tiède, une nuit de mai  
 Me couvre de son manteau sombre.  
 Je m'approche, content, calmé,  
 Du vieux château perdu dans l'ombre.  
 Dans le jardin est un tilleul.  
 Je monte vite dans ses branches

Et, de ce palais vert, bien seul,  
 Lance mes notes les plus franches :  
 « Werner est l'homme, c'est certain,  
 « Le plus heureux du Saint-Empire.  
 « Mais qui lui donne, ce matin,  
 « Tant de joie ?... Il craint de le dire,  
 « Il ne répond que tralala,  
 « Tralala, le printemps est là !  
 « Mai revient, trala, le voilà ! »

Tout à coup un gai rossignol  
 Vient mêler sa voix à la mienne  
 Et porte partout dans son vol  
 Ma chanson qu'il a faite sienne.  
 [249]

Les oiseaux entendent nos voix,  
 Ce bruit matinal les réveille,  
 Mais aussitôt, du fond des bois,  
 Ils répètent tous à merveille :  
 « Werner est l'homme, c'est certain,  
 « Le plus heureux du Saint-Empire.  
 « Mais qui lui donne, ce matin,  
 « Tant de joie ?... Il craint de le dire,  
 « Il ne répond que tralala,  
 « Tralala, le printemps est là !  
 « Mai revient, trala, le voilà ! »

Ce chant, le flot le porte au loin ;  
 Du lointain, l'écho le rapporte  
 Fidèlement, avec grand soin,  
 Mais d'une voix toujours moins forte ;  
 Deux anges beaux comme le jour  
 S'envolent, là-bas, dans la brume,  
 Et je les entends à leur tour  
 Répéter contre leur coutume :  
 « Werner est l'homme, c'est certain,  
 « Le plus heureux du Saint-Empire.  
 « Mais qui lui donne, ce matin,  
 « Tant de joie ?... Il craint de le dire :  
 « Il ne répond que tralala,  
 [250]  
 « Tralala, le printemps est là !  
 « Mai revient, trala, le voilà ! »

IX [= X]

A qui va ce salut étrange ?  
 Qui craquette au haut de la tour ?  
 C'est la cigogne qui s'arrange  
 A me dire un petit bonjour.

Elle va faire un grand voyage,  
 Passer les monts et les flots bleus.  
 Le vent d'automne faisant rage,  
 Elle présente ses adieux.

Il fait si froid en Allemagne  
 Qu'elle se résigne à l'exil...  
 Porte mes vœux à la Romagne,  
 Salue également le Nil.

Puisses-tu, ma belle gourmande,  
 Manger, là-bas, mieux qu'aujourd'hui,  
 Mieux qu'une grenouille allemande,  
 Qui vit de larves et d'ennui.

[251]

Dieu te garde, ma bonne vieille,  
 Et te préserve des méchants !  
 Souvent, pendant mes nuits de veille,  
 Tu daignas écouter mes chants.

Si tu n'étais pas endormie,  
 Tu vis aussi probablement,  
 Certain soir, comment mon amie  
 Savait m'embrasser tendrement !

Mais chut ! je crains que tu bavardes,  
 Oh ! ne me fais pas ce chagrin !  
 Qu'importe aux négresses camardes  
 Ce qui se passe au bord du Rhin ?

X [= XI]

Je n'ai pas voulu m'attacher  
 Au sol, avoir un domicile,  
 Mais j'ai trouvé, sans le chercher,  
 Certain jour, un charmant asile.

Et là, je me suis arrêtée ;  
 Mais ma destinée est changeante :

[252]

L'orage a bientôt éclaté ;  
 Et je reprends ma vie errante.

Dans le jardin tout se confond,  
 La ronce y croît avec la rose...  
 Le monde me semble bouffon,  
 Mais la vie est si triste chose !

XI [= XII]

La vie est ainsi. Tout conspire  
 A ruiner l'illusion :  
 Aujourd'hui j'aime et je soupire,  
 Demain... la séparation !  
 Un jour, je crus voir apparaître  
 Dans les yeux un bonheur nouveau :  
 Que Dieu te garde ! ah ! c'eût été trop beau  
 Ce ne devait pas être !

Je fus en proie à la souffrance,  
 Moi, pauvre pèlerin lassé ;  
 En te voyant, une espérance  
 Bien douce en mon âme a passé.  
 Je voulais t'aimer, te connaître

Et te couvrir de mon manteau :  
 [253]  
 Que Dieu te garde ! ah ! c'eût été trop beau,  
 Ce ne devait pas être !

Les nuages courent sans nombre,  
 Le vent souffle, tout est changé.  
 Dieu ! que la vie est triste et sombre !...  
 C'est l'heure de prendre congé.  
 Dans la souffrance ou le bien-être,  
 Je t'aimerai jusqu'au tombeau.  
 Que Dieu te garde ! ah ! c'eût été trop beau,  
 Ce ne devait pas être !

### Poésies du matou Hiddigeigei

I  
 C'est seulement devant ses chants  
 Qu'un sage aujourd'hui s'extasie ;  
 Il satisfait seul ses penchants  
 Pour l'art et pour la poésie.

Voilà pourquoi je veux monter  
 Pégase : il me plaît de m'entendre.  
 [254]  
 D'ailleurs, ne sais-je pas chanter ?  
 Qui donc oserait le prétendre ?

Ça me vient à meilleur marché  
 Que de courir chez le libraire  
 Et de passer mes nuits, penché  
 Sur les sots livres du vulgaire.

II  
 Quand les rafales déchainées  
 Mugissent au déclin du jour,  
 Glissant entre les cheminées,  
 Hiddigeigei monte à la tour.

Il se tient là, beau comme un ange  
 Mystérieux comme un esprit,  
 Ses yeux ont une flamme étrange,  
 Son poil se hérissé et reluit.

Alors, sur un rythme sauvage,  
 Il entonne un chant martial  
 Qui passe comme un vent d'orage  
 Au-dessus du toit féodal.

[255]  
 Si cet hymne imposant et grave  
 N'a pas troublé l'homme endormi,  
 Du moins, tout au fond de la cave,  
 Les souris en auront frémi.

Elles ont une peur horrible  
 Et tremblent toutes pour leurs os.  
 Elles pensent : « Quelle est terrible  
 La colère du vieux héros ! »

### III

Assis sur la tour au toit jaune,  
 Je vois le monde s'agiter  
 Et, de la hauteur de mon trône,  
 Je vois les partis s'irriter.

Des hommes je vois les armées...  
 Et mon âme de chat sourit  
 De voir ce peuple de pygmées  
 Si dépourvu de tout esprit.

Vainement l'homme se remue :  
 Il est beaucoup trop ignorant  
 [256]  
 Pour atteindre à mon point de vue, –  
 Mais le dommage n'est pas grand.

L'âme humaine, que je dissèque,  
 Est vile, et sotté par surcroît.  
 Fort de son mérite intrinsèque,  
 Le matou reste sur le toit.

*[Omission : IV „O die Menschen tun uns unrecht“]*

### IV [= V]

Jadis j'ai senti mon cœur battre  
 Pour le vrai, le bien et le beau ;  
 Jadis j'ai fait le diable à quatre  
 Et pleuré comme un jouvenceau.

Jadis la plus belle des chattes  
 A séduit mon cœur de matou,  
 Et je la tins entre mes pattes  
 En chantant un long miaou.

Jadis je fis des exploits rares,  
 Tout comme Roland furieux,  
 Mais je n'obtins dans mes bagarres  
 Que des coups ignominieux.

[257]  
 Et j'ai dû plus tard reconnaître  
 Que ma chatte m'avait trompé,  
 Qu'avec un chat bellâtre et traître  
 Mon infidèle avait soupé.

Alors, jetant son anathème  
 Sur tout ce qu'il avait aimé,  
 Dégoûté de tout, en lui-même  
 Hiddigeigei s'est renfermé.



V [= VI]

Beau mois de mai, quand tu t'éveilles,  
 Tout fait souffrir le pauvre chat !  
 Tout vient lui briser les oreilles ;  
 Il faudrait qu'il se les bouchât.

Les oiseaux, dès la matinée,  
 Chantent des chœurs aériens.  
 Travaillent-ils à la journée,  
 Ces enragés musiciens ?

La cuisinière a le cœur tendre  
 Et des accents passionnés,  
 [258]  
 Cela révolte de l'entendre,  
 Un jour durant, chanter du nez.

Aussi je quitte sa cuisine  
 Et monte au balcon mon dédain...  
 O rage ! ma blonde voisine  
 Chante une romance au jardin.

Sur le toit, mon âme inquiète  
 Est de nouveau mise à l'envers :  
 Tout à côté reste un poète  
 Qui gazouille ses propres vers.

Fuyons ce monde qui s'amuse !  
 Vite à la cave, noir séjour !...  
 Malheur ! j'entends la cornemuse  
 Et les gens dansent dans la cour !

Peuple imbécile et débonnaire  
 Qui chante, qui danse en riant,  
 Et ne prend pas garde au tonnerre  
 Qui déjà gronde en Orient !

[259]

VI [= VII]

Mai nous revient. Pour le savant  
 Qui du printemps connaît les causes,  
 Ceci n'a rien d'embarrassant.  
 Au centre de toutes les choses,  
 Deux matous à blanches toisons  
 Font tourner l'axe de la terre :  
 La différence des saisons,  
 Pour nous, n'est donc pas un mystère.

Mais pourquoi, pendant ce mois-ci,  
 Mon œil devient-il si mobile,  
 Mon rude cœur si radouci ?  
 Pourquoi rêvé-je d'une idylle,  
 Quand j'entends le plaintif appel  
 Que jette d'une voix câline  
 Soit la brune juive Rachel,  
 Soit la sémillante Appoline ?

## VII [= VIII]

Mon cœur ne connaît plus le fleuve  
Des sentiments impétueux,  
[260]  
Mais on a des heures d'épreuve  
Même quand on est vertueux.

Comme en mon ardente jeunesse,  
Un tendre rêve, un rêve fou,  
Le plus charmant que je connaisse,  
M'a pris ce soir, moi, vieux matou.

Je revois la plage enivrante  
Où Naples s'endort, je revois  
Les blancs orangers de Sorrente,  
Et je grimpe au plus haut des toits.

Le Vésuve s'enflamme et tonne,  
La mer roule de lourds graviers,  
Un doux concert d'oiseaux résonne  
Dans l'ombre du bois d'oliviers.

Voici la plus belle des chattes,  
Carméla, qui vient près de moi,  
Me serre doucement les pattes  
Et me met le cœur en émoi.

La voici, douce, languissante...  
Mais, écoutez ! d'où vient ce bruit ?  
[261]  
Du Vésuve à la voix puissante ?  
Du golfe qui s'agite et bruit ?

Vésuve calme... Golfe inerte...  
De ce côté-là tout va bien...  
Mais dans la cour, rêvant ma perte  
Jappe un horrible petit chien.

Il jappe, le caniche; il jappe,  
Francesco, l'irritable chien...  
Et mon charmant rêve s'échappe  
Et vole au royaume du rien.

## VIII [= IX]

Hiddigeigei met son orgueil  
A rester vertueux et sage.  
Pourtant il ne ferme qu'un œil  
Quand passe une chatte volage.

Hiddigeigei chasse aux souris :  
C'est sa vie, il aime la lutte.  
Mois il n'éprouve aucun mépris  
Pour qui s'isole dans sa hutte.

[262]

Hiddigeigei vous dit : Cueillez,  
Dans leur fraîcheur, les jeunes roses ;  
Quand vous serez vieux, effeuillez  
Vos souvenirs les moins moroses.

IX [= X]

En vain nous formons de beaux plans ;  
L'âge vient et nous défigure.  
Je rage en voyant les poils blancs  
Qui déshonorent ma fourrure.

Hélas ! le temps est sans pitié !  
Il nous prend tout sans jamais rendre,  
Et contre son inimitié  
Nous n'avons rien pour nous défendre.

Inutile de l'implorer !  
C'est sous terre qu'il veut qu'on loge...  
Oh ! que je voudrais dévorer  
Les aiguilles de son horloge !

[263]

X [= XI]

Il fut un temps, où l'homme n'avait pas  
Détraqué la machine ronde,  
Où le mammouth ébranlait sous ses pas  
La fragile écorce du monde.

Mais aujourd'hui, même les fiers lions  
N'habitent plus notre contrée :  
A tous égards, – hélas ! nous l'oublions –  
Notre zone est très... tempérée.

Nous n'aimons plus, dans la vie et dans l'art,  
Que le petit et le vulgaire :  
Chez nous, les nains ont la meilleure part  
Et les géants ne comptent guère.

Après les chats régneront les souris,  
Et quand leurs exploits dérisoires  
Auront cessé, le sceptre sera pris  
Par la bande des infusoires.

[264]

XI [= XII]

Hiddigeigei, le vieux matou,  
Sait bien que sa fin est prochaine,  
Qu'on l'enfouira dans un trou...  
Et ça lui cause de la peine.

Il a, dans son vaste cerveau,  
Des trésors de philosophie,  
Et pourrait, pour un jouvenceau,  
Y puiser des règles de vie.

C'est un chemin plein de cailloux  
Que la vie, une voie ingrate,  
Où même de rusés matous  
Se font souvent mal à la patte.

Pour nous le sort est malveillant,  
Il frappe et jamais ne raisonne :  
Que de matous au cœur vaillant  
Sont morts sans profit pour personne !

Mais pourquoi donner des conseils ?  
 Les minets diront : « Radotages !  
 [265]  
 A d'autres des discours pareils ! »  
 Seul, le malheur les rendra sages.

L'histoire, au lieu d'aider nos pas,  
 Ne sert à rien dans la pratique...  
 Hiddigeigei n'écrira pas  
 De grand poème didactique.

XII [= XIII]  
 Ce jour-ci sera mon dernier !  
 Amis, donnez-moi quelques larmes,  
 Préparez ma bière au grenier,  
 Boulevard de mes hauts faits d'armes.

Je fus vainqueur en maint tournoi...  
 Mettez mon casque et ma cuirasse  
 Dans le cercueil, car avec moi  
 Va s'éteindre toute ma race.

Toute ma race !... Oh ! les enfants  
 Aux pères ne sont plus semblables :  
 Ils sont craintifs comme des faons ;  
 Ils sont froids, corrects, impeccables !

[266]  
 Corrects et surtout ennuyeux :  
 Bien, plus d'esprit, plus de mémoire ;  
 Ils se moquent de leurs aïeux,  
 Eux dont la sottise est notoire.

Mais à l'heure du loup-garou,  
 Au moment où la brume tombe,  
 Ils entendront un miaou,  
 Comme une plainte d'outre-tombe.

Ce sera du défunt matou  
 L'avertissement salutaire :  
 « Fuis, ô chat, jeune et grave fou,  
 Le scepticisme délétère ! »

## Poésies de l'Homme silencieux

I  
 Cœur apaisé, poursuis ta voie.  
 Seul, loin du monde et des cités,  
 Il arrive qu'on entrevoie  
 Un grand nombre de vérités.

[267]  
 Tu verras, sous les stalactites,  
 Un petit peuple soupirant  
 Après des choses très petites,  
 Et tu diras : Le monde est grand !

Laisse le monde à sa démence,  
 Mais que ton esprit soit pareil  
 Au miroir de la mer immense  
 Où se reflète le soleil.

Fuyant les vains bruits de la terre,  
 Les cigognes prennent leur vol,  
 L'aigle s'élève, solitaire,  
 Mais ils restent trop près du sol.

Cœur apaisé, poursuis ta voie.  
 Seul, loin du monde et des cités,  
 Il arrive qu'on entrevoie  
 Un grand nombre de vérités.

## II

Quitte les chemins rebattus,  
 Va, marche ! Les routes sont longues,  
 [268]

Mais seront-ils jamais connus  
 Tous les trésors des Nibelongues ?

Monte jusqu'au sommet des monts :  
 Tu verras un nouveau rivage.  
 Descends dans les autres profonds :  
 Tu verras les nains à l'ouvrage.

Là, ton esprit se nourrira  
 Comme d'une manne céleste.  
 Une règle t'apparaîtra  
 D'une vérité manifeste :

C'est qu'une même trame unit  
 Les fils blancs, les noirs et les roses ;  
 C'est qu'une même loi régit  
 Tous les hommes, toutes les choses.

Cependant tu feras l'aveu,  
 Un jour, que toute la science,  
 Loin de répondre à notre vœu,  
 Finit toujours par le silence.

[269]

## III

L'homme est mécontent de son sort  
 Partout j'entends la même plainte :  
 « Nous ne pouvons faire un effort,  
 Chez nous toute ardeur est éteinte. »

Ne vous a-t-on jamais parlé  
 D'une fontaine enchanteresse,  
 Où l'homme, par l'âge accablé,  
 Trouve une seconde jeunesse ?

Vous vous y plongeriez demain,  
 Oui, demain, ce n'est pas un mythe,  
 Si, pour en trouver le chemin,  
 Vous aviez l'âme d'un ermite.

Là-bas, dans la verte forêt,  
Où se taisent les voix humaines,  
Où l'humble fougère apparaît,  
Où les elfes ont leurs domaines :

Là-bas, la mousse forme un nid,  
L'onde murmure avec mystère,  
[270]

La fontaine qui rajeunit  
S'échappe du sein de la terre.

Là-bas, on retourne à vingt ans,  
On ne songe plus aux injures,  
Et les jeunes fleurs du printemps  
S'ouvrent sur les vieilles blessures.

*[Omissions: IV „Willst die Welt du klar erschauen“; V „Die Blicke scharf wie der junge Aar“]*

IV [= VI]

Ami, sois fier, sèche tes larmes,  
Ne te plains pas : jusqu'à la fin  
Du monde, les mêmes alarmes  
Assailliront le genre humain.

Ah ! laisse au gré de leurs caprices  
Courir les rides sur ton front :  
Ce sont les nobles cicatrices  
Des grands pensers qui resteront.

Et que t'importe que personne  
Ne t'apprécie à ta valeur ?  
Il n'est pas besoin de couronne  
Pour dédommager le penseur.

[271]

### Trois poésies de Marguerite

I

J'aime son aisance parfaite,  
Son grand air et son noble cœur.  
Il n'est qu'un tout humble trompette  
Et pourtant c'est lui mon vainqueur !

Il ne serait pas plus aimable,  
Quand même il aurait sept châteaux.  
Hélas ! ce serait préférable  
Cependant qu'il eût des vassaux.

Que ne porte-t-il dans ses armes  
Les insignes de chevalier !...  
Amour, que tu causes d'alarmes,  
Mais que ton charme est singulier !

[272]

II

Oui, ce fut dimanche – ô mystère ! –  
 Qu'il reçut mon premier baiser,  
 Et, depuis lors, j'ai vu la terre  
 Comme se métamorphoser.

Ma chambre, autrefois si coquette,  
 Au charme pénétrant et doux,  
 Depuis le baiser au trompette  
 Est toute sens dessus dessous.

Ma rose, ma superbe rose  
 Que j'aimais, tant, m'implore en vain.  
 Dieu me pardonne ! Je l'arrose  
 Depuis hier avec du vin.

J'ai même laissé ma colombe  
 Près de vingt-quatre heures sans pain,  
 Et mon bon chardonneret tombe  
 De faiblesse, mourant de faim.

Et puis, quelle bizarrerie  
 Dans les tons et dans les couleurs

[273]

De ma dernière broderie !  
 Quels oiseaux ! quel ciel ! quelles fleurs !

Et que sont devenus mes livres ?  
 Où se cache mon Parcival<sup>1</sup> ?  
 A l'office, au milieu des vivres,  
 Auprès d'un saumon... son rival !

Enfin, dans ma bibliothèque,  
 Un plat d'argent est stupéfait  
 De remplacer un vieux Sénèque...  
 Amour, bel amour, qu'as-tu fait !

[<sup>1</sup> Poème d'un minnesinger du XIII<sup>e</sup> siècle, Wolfram d'Eschenbach. Parcival (ou Perceval) est un des principaux héros du cycle de la Table ronde. Il devint roi, puis se retira dans un ermitage, où il emporta le saint Graal, vase miraculeux dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang qui s'était échappé du flanc de Jésus-Christ sur la Croix.]

III

Il est parti pour un monde inconnu,  
 Il n'a pas pris congé de son amie,  
 Il est parti mécontent, méconnu.  
 Réponds-moi donc, ô soleil de ma vie !  
 Réponds-moi donc : quand me reviendras-tu ?

[274]

J'avais à peine interrogé ses yeux !  
 Amour, pourquoi rapprocher tant les âmes,  
 Pourquoi semer dans les horizons bleus  
 Tant de bonheur et tant de douces flammes,  
 Si l'avenir doit nous fermer les cieux ?

Il est parti, tout seul et sans secours ;  
 Il est allé peut-être en Italie,  
 Le gai pays des faciles amours,  
 Où la femme est si fausse... et si jolie !  
 Puisse le ciel le protéger toujours ?

## Cinq ans plus tard

### Poésies de Werner en Italie

#### I

Je fus trop heureux ! A tout âge,  
 Les instants de bonheur sont courts.  
 Le destin a tourné la page,  
 La page de mes heureux jours.

[275]

Les joyeuses fleurs de la vie  
 Sont toutes mortes dans ma main ;  
 Celle que j'aime m'est ravie  
 Et je poursuis seul mon chemin.

Le bonheur fuit, le bonheur passe,  
 Et le premier chasseur venu  
 Ne peut lui faire heureuse chasse :  
 Le lutteur seul n'est pas déçu.

#### II

Près du rivage désolé,  
 Un bloc de rocher, île en germe,  
 Se dresse, hautain, isolé  
 Par le flot de la terre ferme.

Il est là, calme, menaçant  
 La vague inconstante et rebelle,  
 Et la mouette au cri perçant  
 Vient le caresser de son aile.

Un bateau sillonne la mer.  
 Quand du rivage il se rapproche,

[276]

On entend un chant triste, amer,  
 S'envoler vers la sombre roche :

« Ah ! que ne suis-je au bord du Rhin,  
 « Là-bas, auprès de mon amie !...  
 « Ton charme reste souverain,  
 « Patrie, ô ma vieille patrie ! »

[Omission: III „Die Sommernacht hat mir's angetan“]



## III [= IV]

Déjà le soleil nous quitte,  
 Au ciel s'éveille Vénus,  
 Le jour s'éteint, mais pas vite,  
 Au loin sonne l'angélus...  
 Je pense à toi, Marguerite.

Ici, le rocher m'abrite,  
 Le flot joue avec le flot,  
 Le flot murmure et s'irrite,  
 Dans mon âme un rêve éclôt...  
 Je pense à toi, Marguerite.

[277]

## IV [=V]

Tes regards de flamme, ô Romaine,  
 Pour moi ne sont pas un danger.  
 Tes yeux sont beaux, mais leur domaine  
 Ne s'étend pas sur l'étranger.

Près du Rhin vert au gai rivage,  
 Il existe une tombe... Autour  
 D'elle croît le rosier sauvage :  
 C'est là-bas que gît mon amour !

Tes regards de flamme, ô Romaine,  
 Pour moi ne sont pas un danger.  
 Tes yeux sont beaux, mais leur domaine  
 Ne s'étend pas sur l'étranger.

## V [=VI]

Je fuis la ville altière,  
 Je m'égare en chemin...  
 Voici le cimetière  
 Du vieux monde romain.

[278]

Ici l'amour, la haine  
 Ont éteint leurs flambeaux  
 Et la voie Appienne  
 N'a plus que des tombeaux.

Maintenant le jour tombe...  
 Cette tour qu'on voit là,  
 Massive, c'est ta tombe,  
 Cécile Métella.

Debout sur la ruine,  
 Vers mon pays du Nord  
 Mon esprit s'achemine,  
 Et mon cœur bat plus fort.

Et dans le lointain blême,  
 Et dans une autre tour,  
 Je vois celle que j'aime  
 D'un ineffable amour !

[Omission : VII „Nun liegt die Welt umfassen“]

## VI [= VIII]

Le ciel de Rome à l'horizon s'embrase;  
 Dans chaque rue, on se presse, on s'écrase  
 [279]

Tel un flot pousse et chasse un autre flot.  
 C'est la Folie agitant son grelot !

C'est carnaval ! Au Corso, quel tapage !  
 On chante, on rit et les masques font rage !  
 C'est là, tantôt, que de joyeux lutteurs  
 Se livreront la bataille des fleurs.

Chacun bombarde avec des violettes  
 Les frais minois et les fraîches toilettes...  
 Bravo ! touché !... L'amour guide ton bras  
 O jeune fille, en avant ! tu vaincras !

Et toi, mon cœur, souris à l'espérance ;  
 Secoue un peu ta trop longue souffrance.  
 C'est carnaval: couvre de jeunes fleurs  
 Les jours passés et les vieilles douleurs.

*[Omissions: IX „Am grünen See von Nemi“; X „Im Herz tobt altes Grollen“; XI „O Ponte molle, du treffliche Bruck“; XII „Ich weiß nicht, was da noch werden soll?“]*

## VII [= XIII]

L'alouette des champs  
 M'éveille de mon rêve,  
 Une aube de printemps  
 Me sourit, heure brève.

[280]

Le vent chante à mi-voix,  
 Le palmier se balance  
 Et, là-bas, j'entrevois  
 La mer en somnolence.

L'azur est éclatant,  
 Un soleil d'or flamboie...  
 Cœur, n'es-tu pas content ?  
 Entonne un chant de joie !

Entonne un chant d'amour  
 Envers le Dieu qui t'aime,  
 Qui t'aide chaque jour,  
 Quand tu le fuis toi-même !

## VIII [= XIV]

Oh ! combien ce mot est dur :  
 Servir !... N'être pas son maître !..  
 Mon avenir est obscur,  
 Mieux vaut ne pas le connaître !

On dirait qu'elle a pitié  
 De moi, ma vieille trompette,  
 [281]

Et que sa longue amitié  
 Me plaint du sort qui me guette.

Le pauvre musicien  
 Est maintenant toujours triste ;  
 Pour son pain quotidien  
 Il vend son talent d'artiste,  
 Et, bien que souvent très las,  
 A travailler il s'obstine,  
 Et bat la mesure, hélas !  
 A la chapelle Sixtine.

[283]

## Chant XV

## A Rome

L'ardent soleil d'été brûlait  
 De ses feux la Ville éternelle ;  
 Le Tibre, fatigué, roulait  
 Ses flots vers la mer, mais sans zèle  
 Sans entrain, plutôt par devoir,  
 Pour garder son titre de fleuve,  
 Que par plaisir de se mouvoir.  
 Qu'il fasse beau, qu'il vente ou pleuve  
 Il reste dans l'eau, tout au fond,  
 Et gémit dans sa solitude :

« Oh ! que le temps me paraît long  
 Qui comprendra ma lassitude ?

[284]

Quand prendra fin mon dur labeur ?  
 Quand viendra la haute marée  
 Qui, frémissante de fureur,  
 Submergera cette contrée,  
 Ses champs, ses forêts, ses coteaux,  
 Ses villes et jusqu'à moi-même,  
 Nous unissant tous dans les eaux  
 De l'Océan, tombe suprême ?  
 Je suis las de baigner ainsi,  
 Nuit et jour, cette Rome antique,  
 Car il m'importe peu qu'ici  
 La terre soit terre classique  
 Et que je sois classique aussi.  
 Ils ont fui ce monde illusoire,  
 Les doux poètes des Romains  
 Qui, jadis, ont chanté ma gloire,  
 Le rythme au cœur, la lyre aux mains  
 Au front les lauriers et les roses !  
 Mais les gens de cette cité  
 Me font de trop vilaines choses,  
 Aujourd'hui : que n'ont-ils jeté,  
 Sans nul égard pour ma vieillesse,  
 Dans mon lit, à l'endroit même où  
 Mes nymphes m'ont fait une espèce

De fauteuil moelleux, dans un trou,  
 Fauteuil excellent pour ma sieste,  
 [285]

Tressé de flexibles roseaux !  
 Oh ! ces gens-là, je les détesté !  
 Ils m'ont encombré de monceaux  
 De ruines de toutes sortes :  
 Colonnades, battants de portes,  
 Casques romains, glaives gaulois,  
 Vases étrusques, vieux carquois,  
 Chapiteaux, vasques et statues  
 Du fameux tombeau d'Adrien,  
 En des temps troublés abattues.  
 Un jour, à Rome, on trouva bien  
 De s'en servir de projectiles  
 Pour briser les crânes des Goths.  
 Ajoutez encore les os  
 Trouvés dans les deux camps hostiles  
 Et dites-moi maintenant si  
 Mon lit, autrefois doux et large,  
 Ne pourrait s'appeler ainsi :  
 Chambre historique de décharge ?..  
 Vieux monde, quand périras-tu ?  
 Vieux monde, quand serai-je libre ? »

Mais tandis que l'honnête Tibre  
 Apaise dans cet impromptu  
 Son esprit toujours en tempête  
 Et son cœur chaud comme un volcan,  
 [286]

La foule, en costume de fête,  
 Se hâte vers le Vatican.  
 Grand Dieu ! quelle cohue étrange !  
 On s'écrase pour avancer  
 Et c'est à peine, au pont Saint-Ange,  
 Si chacun parvient à passer.  
 Comme des héros d'épopée,  
 Les signori portent l'épée ;  
 Voici les moines franciscains,  
 Que suivent les bruns capucins ;  
 Un pâtre de la Campanie  
 Se rend à la cérémonie  
 Qui s'appête là-haut, drapé  
 Fièremment dans quelques guenilles ;  
 Enfin, le regard est frappé  
 Par la grâce des jeunes filles,  
 Des Romaines aux grands yeux noirs  
 Quels yeux ! Le voile le plus sombre  
 N'éteint pas ces ardents miroirs  
 Qui reluisent jusque dans l'ombre !...  
 Oh ! cœur brûlé par ces regards,  
 Silence !... Tout passe, tout change !

Pendant ce temps, au fort Saint-Ange,  
 Flottent gaîment les étendards,

Annonçant à la ville entière

[287]

Qu'entre tous ce jour sera beau,  
Car c'est la fête de saint Pierre.

Devant le dôme de Saint-Pierre,  
Les fontaines lancent une eau,  
Irisée ou blanche d'écume,  
Dans les grands bassins de granit.  
Pauvre exilé qui se consume,  
L'obélisque de Ramsès dit  
Tout bas en langue égyptienne :  
« Drôles de gens que ces Romains !  
Mon esprit saisissait à peine  
Ce qu'ils faisaient aux temps anciens,  
Quand Néron régnait. A cette heure,  
Je n'y comprends plus rien du tout.  
Pourtant, une chose demeure :  
C'est qu'à Rome on gèle 'au mois d'août.

Ammoun-Ré<sup>1</sup>, dieu de la lumière,

[<sup>1</sup> A l'origine Ammoun était le dieu de la fertilité et de la fécondité. Plus tard, il fut adoré à Thèbes comme dieu de la lumière et se confondit avec Ré ou Ra, également dieu de la lumière, d'où le nom d'Ammoun-Ré.]

Viens et transporte-moi là-bas,  
A ma résidence première,  
Où le froid ne se connaît pas,  
A Thèbes, où le sable brûle !

[288]

Dieu du soleil d'or, Ammoun-Ré,  
J'ai froid dans cette péninsule !  
Rends-moi mon ami préféré,  
Le sphinx, et que, dans la fournaise  
Du désert qui bénit ton nom,  
J'entende encor, frémissant d'aise,  
La voix de pierre de Memnon ! »

Là-haut, portant la hallebarde,  
Les soldats suisses, fièrement,  
Au Vatican montent la garde.  
Leurs pas résonnent longuement  
Sous l'immense voûte sonore.  
Un lansquenet, tout jeune encore,  
Confie à son vieux caporal :  
« Oui, nous autres Suisses, nous sommes,  
En vérité, de fort beaux hommes ;  
Je suis certain qu'un général  
N'a même pas si bonne grâce,  
Car c'est un plaisir de nous voir,  
Avec la légère cuirasse,  
En pourpoint jaune, rouge et noir.  
Souvent des yeux remplis de flamme,  
Furtifs, nous regardent passer ;  
Mais dans mon cœur et dans mon âme  
Un tableau n'a pu s'effacer :

[289]

Celui de nos blanches montagnes.  
 Sans peine, je renoncerais  
 A l'Italie, à ses campagnes,  
 A ses fleuves, à ses forêts,  
 Aux bruyants plaisirs de l'étape,  
 A ma solde, à ma pension,  
 Même à la bénédiction  
 De notre Saint-Père le pape  
 Et même au vin d'Orvieto,  
 Si je pouvais revoir bientôt  
 Le Pilate avec sa ceinture,  
 Et chasser, ainsi qu'autrefois,  
 Le chevreuil, l'aigle ou le chamois,  
 Ou bien courir à l'aventure  
 A travers les prés embaumés,  
 Me glisser jusqu'à la chaumière  
 Où luit, le soir, une lumière,  
 Où se cachent deux yeux aimés,  
 Où veille la bergère blonde,  
 L'Appenzelloise Cunégonde.  
 Certes, le chant harmonieux  
 Des chantres du pape dénote  
 Un art exquis et merveilleux,  
 Et cependant j'aimerais mieux  
 Entendre, en Suisse, une marmotte ! »

[290]

A Saint-Pierre, sur les degrés  
 Qui montent à la basilique,  
 Quelques élégants désœuvrés  
 Faisaient, à mi-voix, la critique  
 Des arrivants, et le débat  
 Portait sur chacun et chacune :  
 « Voyez-vous, dit l'un, ce prélat  
 A figure de pleine lune,  
 A menton double ? Époumoné,  
 Il s'avance – avec quel malaise ! –  
 Au bras d'un laquais galonné.  
 C'est le cardinal de Borghèse.  
 Il eût passé l'après-midi  
 Avec plus de plaisir, peut-être,  
 Aux côtés de donna Baldi,  
 Vous savez ? la beauté champêtre.  
 Il est distingué, fastueux,  
 Savant ; il aime le classique,  
 Mais avant tout le bucolique. »

« Quel est donc ce majestueux  
 Seigneur ? dit un autre. Une mine  
 Imposante, un grave maintien,  
 La chaîne d'or sur la poitrine :  
 C'est Jupiter Olympien ! »  
 « Serait-il possible qu'à Rome

[291]

Quelqu'un ne sût ni son nom, ni...  
 Dit un troisième, mais cet homme,  
 C'est le Cavalier Bernini !  
 C'est lui qui termina Saint-Pierre,  
 En fit l'œuvre d'art d'aujourd'hui,  
 Qui rendit sa beauté première  
 Au vieux Panthéon ; bref, c'est lui  
 Le plus grand artiste du monde...  
 – Vous plaisantez, interrompit  
 Un homme à barbe jadis blonde  
 Avec un accent de dépit ;  
 S'il n'est personne qui le vaille,  
 C'est que personne oncques ne vit  
 Un charlatan de cette taille.  
 C'est moi qui vous garantis ça,  
 Messieurs, moi, Salvator Rosa. »

Ils n'en dirent pas davantage.  
 Voici maintenant qu'au milieu  
 D'un riche et brillant équipage,  
 Une dame d'un certain âge  
 Gravit les marches du saint lieu.  
 « Cette pauvre reine Christine  
 Se fait bien vieille, dit quelqu'un<sup>1</sup> ;

[<sup>1</sup> Quand la reine Christine vint à Rome à l'âge de vingt-neuf ans après avoir déposé la couronne de Suède et abjuré le luthéranisme, elle y fit une entrée solennelle, à cheval, vêtue en amazone et saluée par les acclamations du peuple. Elle passa les dernières années de sa vie dans la Ville éternelle. Au moment de la scène que décrit Scheffel, Christine de Suède avait cinquante-trois ans.]

[292]

Elle eut la beauté qui fascine,  
 Pourtant, et plaisait à chacun.  
 Ne vous souvenez-vous pas comme  
 On l'acclamait, quand elle vint  
 Pour la première fois à Rome ?  
 L'enthousiasme avait atteint,  
 Ce jour-là, la démence pure.  
 Notre porte *del Popolo*  
 Disparaissait sous la verdure,  
 Et l'on entendait au Corso  
 Les gens hurler à perdre haleine  
 En l'honneur de la souveraine.  
 Voyez-vous ce petit bossu ?...  
 Il éternue... Il est intime  
 Avec elle, à ce que j'ai su ;  
 Elle le tient en haute estime,  
 C'est le philologue Naudé<sup>1</sup>.

[<sup>1</sup> Le bibliographe français Gabriel Naudé, créateur de la bibliothèque Mazarine, avait été appelé en Suède par la reine Christine et il professait une admiration profonde pour la science de la fille de Gustave-Adolphe : « Son esprit et tout à fait extraordinaire, écrivait-il au philosophe Gassendi; elle a tout vu, elle a tout lu, elle sait tout. » Mais Naudé ne pouvait se trouver à Rome à l'époque de notre récit, comme le suppose Scheffel dans sa liberté de poète : en 1679 le bibliophile était mort depuis vingt-six ans.]

[293]

Il connaît les vieilles coutumes,  
 Le vieux langage démodé,  
 Les vieux airs et les vieux costumes.  
 C'est chez le prince Corsini  
 Que, pour l'instruction des belles,  
 Avec un savoir infini,  
 Il a dansé deux saltarelles  
 Remontant à l'âge d'airain.  
 Et, ce soir-là, belles de rire,  
 De rire avec un tel entrain  
 Que cela tenait du délire ! »

A peine peut-on se mouvoir  
 Dans la foule. Pourtant un coche,  
 Lourd, pesant, lentement s'approche :  
 On y voit deux dames en noir  
 Et, gros et gras ainsi qu'un moine,  
 Sur le siège trônant, Antoine,  
 Le fidèle cocher. Il dit :  
 « Place pour madame l'abbesse,  
 Place pour ma jeune maîtresse ! »  
 A ces mots, tout le monde rit,  
 [294]

Car il parle en langue allemande  
 Et nul ne comprend sa demande.  
 Mais lui, promenant ses gros yeux  
 Sur cette foule qui s'agite  
 Et sur le dôme merveilleux,  
 Les darde soudain sur la suite  
 De la reine, car il a cru  
 Y voir quelqu'un de connaissance.  
 Il murmure d'un air bourru :  
 « Ah ! gueux ! Ah ! gibier de potence !  
 Ah ! vieux Suédois de malheur !  
 C'est toi qui me valus l'entaille,  
 Source d'une longue douleur,  
 Que je reçus à la bataille  
 De Nuremberg, au côté droit !  
 Mais c'est curieux comme à Rome  
 On rencontre des gens qu'en somme  
 On oubliait. Drôle d'endroit ! »

O Marguerite si jolie,  
 Ma muse t'accueille en ce jour  
 Sur le sol fleuri d'Italie  
 Comme un rayon de pur amour !  
 Puisse ton pauvre cœur qui ploie  
 Sous un fardeau trop alourdi,  
 [295]

Retrouver enfin quelque joie  
 Aux enchantements du Midi.  
 Hélas ! depuis le jour funeste  
 Où Werner quitta le château,  
 Ton espérance est au tombeau



Et de ta gaîté rien ne reste.  
 Une fois encor cependant  
 On te vit rire, Marguerite :  
 Ce fut lorsque ton prétendant  
 De Souabe te fit visite.  
 Mais on devinait le motif  
 De ce rire et son origine :  
 C'était comme le son plaintif  
 Que la corde de mandoline  
 Rend en se brisant sous la main...  
 Le jeune homme vit que son rêve  
 N'aurait jamais de lendemain.  
 Après une visite brève,  
 Il continua son chemin.

Fraîches amours, sitôt fanées !  
 La jeune fille vous pleura  
 Pendant des mois et des années,  
 Et, de plus en plus, se cloîtra  
 Dans le silence et la retraite.

[296]

L'abbesse, un jour, dit au baron :  
 « Je crois votre fille peu faite  
 Pour vivre avec un chaperon  
 Trop morose et trop solitaire.  
 Chez vous, elle se meurt d'ennui.  
 Ce qui lui serait salutaire,  
 C'est un bon voyage. Offrez-lui  
 De m'accompagner jusqu'à Rome,  
 Car j'irai me plaindre là-bas  
 De l'évêque de Coire, un homme  
 Qui nous donne bien des tracas.  
 Il voudrait nos biens, il espère  
 Par la ruse nous les ravir.  
 Mais j'en préviendrai le Saint-Père  
 Et je le prierai de sévir  
 Contre un prélat qui nous défie.  
 – Soit ! dit le baron, je confie  
 Volontiers ma fille à vos soins,  
 Car sa santé m'est précieuse.  
 Que Dieu me la rende un peu moins  
 Triste et pâle, un peu plus heureuse ! »  
 Trois jours après, adieu, clocher !  
 Ces dames passaient la frontière  
 Avec Antoine, le cocher.

[297]

Or, Antoine ouvre la portière.  
 Du coche l'abbesse descend,  
 Puis sa compagne. Elles vont vite  
 A Saint-Pierre, et, là, Marguerite  
 Admire la beauté, ressent  
 Le charme, goûte le mystère  
 De ce merveilleux sanctuaire  
 Où l'homme paraît si petit !

Elle voit l'immense coupole  
 Où tout l'édifice aboutit,  
 Les piliers où tout est symbole,  
 Et, dominant la grande nef,  
 La statue, entre toutes autres  
 Imposante et belle, du chef  
 Et prince des premiers apôtres.  
 Elle est couverte de joyaux  
 Pour cette fête, la statue  
 Du grand saint Pierre, et revêtue  
 Des ornements sacerdotaux.  
 (Ils s'adaptent mal à la forme  
 Du bronze, ces lourds habits d'or.)  
 Sur la tête, une mitre énorme  
 Qui vaut, toute seule, un trésor.  
 Et, du saint, les nombreux fidèles  
 Baisent le pied avec ferveur,  
 En chrétiens pieux et modèles.

[298]

Un camérier conduit au chœur  
 Marguerite et la vieille abbesse,  
 A ces places que, par faveur,  
 On réserve aux gens de noblesse.  
 Mais soudain l'orgue retentit  
 Sous l'immense voûte sacrée,  
 La foule s'agite et frémit:  
 Le Saint-Père fait son entrée.  
 La garde suisse, fièrement,  
 Ouvre la marche triomphale ;  
 S'avance ensuite, gravement,  
 L'illustre chapelle papale.  
 Des enfants de chœur, trébuchant  
 Sous le poids d'un trop lourd bagage,  
 Portent de gros livres de chant :  
 Plusieurs d'entre eux sont tout en nage.  
 Puis arrivent des monseigneurs  
 Très nombreux, de toutes couleurs :  
 Des abbés, des prélats, des moines,  
 Et de vénérables chanoines  
 Dont les pas lents, les airs sereins  
 Annoncent les grasses prébendes.  
 Le général des capucins,  
 Comme un ermite des légendes,  
 Marche, appuyé sur son bâton,  
 Plus noueux, plus courbé qu'un saule,

[299]

Car tout près de cent ans, dit-on,  
 Pèsent déjà sur son épaule.  
 Mais l'ardeur qui luit dans ses yeux  
 Dit sa force de caractère.  
 Avec les bons religieux  
 D'Ara Cœli, le monastère  
 A jamais célèbre, voilà  
 Le joyeux et toujours aimable

Prieur de Palazzuola.  
 Son cloître, en un site admirable,  
 S'élève au pied du mont Cavo<sup>1</sup>.

[<sup>1</sup> Le Monte-Cavo, le mont Albain des anciens, est le point culminant des Monti-Laziali, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Rome.]

Là, dans une atmosphère bleue,  
 L'âme trouve un calme nouveau.

Voici les cardinaux. La queue  
 De leurs robes rouges s'étend  
 Sur le sol de marbre. On entend,  
 D'une voix toute chevrotante,  
 Le cardinal Ottoboni<sup>2</sup>

[<sup>2</sup> Il résulte du chant suivant que l'action se passe en 1679. Le cardinal Pierre Ottoboni avait alors soixante-neuf ans. Ce fut lui, en effet, qui succéda, non pas sept ans mais dix ans plus tard, à Innocent XI sous le nom Alexandre VIII.]

Dire tout bas : « Je me contente  
 [300]

De mon rang, mais Dieu soit béni !  
 Avant sept ans je serai pape. »  
 De gentilshommes, sabre au clair,  
 La troupe martiale frappe  
 Par sa tenue et son grand air :  
 C'est la garde noble du pape.  
 Enfin voici, porté sur la  
*Sedia gestatoria*,  
 Le Saint-Père en habits de fête.  
 Des pages tiennent sur sa tête  
 Un grand éventail. Le pasteur,  
 Pour bénir, lève sa main fine,  
 Où brille l'anneau du pêcheur.  
 La foule en silence s'incline...  
 Le cortège arrive à l'autel.  
 Le pape célèbre la messe  
 Sur le tombeau de l'immortel  
 Prince des apôtres. L'abbesse  
 Prie avec beaucoup de ferveur.  
 Mais sa compagne, Marguerite,  
 Dont l'esprit est souvent rêveur,  
 Écoute, étonnée, interdite,  
 Les beaux chœurs de Palestrina  
 Et croit ouïr un chant céleste.  
 Un trouble étrange, qu'elle n'a  
 Jamais senti, se manifeste

[301]

Par un long regard vers les cieux.  
 Mais ce regard s'arrête en route  
 Sur les chanteurs mélodieux...  
 Soudain, elle tremble, elle doute...  
 Oh ! ce jeune homme à cheveux blonds  
 Qu'un gros pilier cache en partie...  
 Pour le pays des rêves prompts  
 Déjà son âme est repartie :  
 Elle ne voit plus ni tableaux,  
 Ni ornements sacerdotaux,

Ni le Saint-Père, ni la foule,  
 Ni la pourpre des cardinaux,  
 Ni la pompe qui se déroule  
 Selon les rites solennels.  
 « Pourquoi revenir, ancien rêve ?  
 Vas-tu me poursuivre sans trêve  
 Jusques aux pieds des saints autels ? »

Le pape a terminé la messe.  
 « Vous sentez-vous mal, mon enfant ?  
 Dit tout à coup la mère abbesse.  
 L'air est ici lourd, étouffant ;  
 N'allez pas tomber en faiblesse !  
 Prenez donc mon flacon d'odeur ;  
 J'en use aussi – de préférence  
 Quand j'éprouve quelque lourdeur.

[302]

Je l'ai rapporté de Florence,  
 Du couvent Saint-Marc, qu'on connaît  
 Pur son apothicairerie. »  
 Mais le chœur des chantres venait  
 De passer. « Oh ! mon Dieu, s'écrie  
 Marguerite éperdue. Ici,  
 Lui ! Je reconnais sa blessure,  
 A droite, au front, près du sourcil :  
 C'est Werner, c'est lui, j'en suis sûre ! »  
 Ses yeux se troublent, son cœur bat,  
 Des bruits sourds frappent son ouïe,  
 Et la jeune fille s'abat  
 Sur les dalles, évanouie !

[303]

## Chant XVI

### Dénouement

Innocent XI était bon prince ;  
 Très satisfait de son dîner,  
 Il mangeait une tranche mince  
 D'ananas pour le terminer.  
 « Quelle était donc cette étrangère,  
 Demanda-t-il, qui, ce matin,  
 S'est évanouie à Saint-Pierre ?  
 Eut-on besoin d'un médecin ?  
 – Nous n'en avons pas de nouvelles,  
 Dit le cardinal Albani ;  
 Mais, par nos enquêteurs fidèles,  
 Nous en aurons, Dieu soit béni !

[304]

Je ne connais pas un seul homme  
 Comme monseigneur Venusto.  
 Il sait tout ce qu'on dit à Rome

Et le redit comme un écho.  
 Il sait ce que font nos comices,  
 Ce qu'ourdissent les sénateurs,  
 Ce que trament les cantatrices,  
 Ce que déclament les acteurs  
 Et chante la prima donna ;  
 Même sur les marionnettes  
 Qui dansent place Navona,  
 Il connaît des historiettes.  
 Et monseigneur sera ravi  
 De faire pour vous une enquête. »

Le café n'était pas servi  
 (On n'en buvait qu'aux jours de fête ;  
 C'était alors une boisson  
 De luxe) que son éminence  
 Avait déjà bonne moisson  
 De faits de toute provenance  
 Et racontait ce qu'il savait :  
 « La jeune fille qu'on trouvait  
 Si pâle, est d'ancienne noblesse.  
 Elle accompagne cette abbesse  
 Qui vient chez nous des bords du Rhin.  
 [306]

Or, on dit que la pauvre fille  
 Aurait reconnu, ce matin,  
 (L'anecdote est assez gentille)  
 Un beau jeune homme qu'autrefois  
 Elle aimait et qu'elle aime encore,  
 Bien que l'union de son choix  
 Ne soit pas possible, je crois,  
 Car ce jeune homme ne s'honore  
 D'aucun noble ancêtre et n'a pas  
 Son arbre généalogique.  
 Elle n'en ferait pas grand cas,  
 Mais son père est plus politique  
 Et l'homme a reçu son congé.  
 Maintenant voici quelque chose  
 A qui personne n'eût songé :  
 Savez-vous quel jeune homme est cause  
 Du long évanouissement  
 De cette noble demoiselle ?  
 (Cause innocente, évidemment !)  
 C'est votre maître de chapelle,  
 Werner, le signor allemand !  
 Voilà, ce que la mère abbesse  
 Vient d'avouer presque à regret  
 A monseigneur, sur sa promesse  
 De garder un profond secret. »  
 [306]

Le Saint-Père dit : « Cette affaire  
 A quelque chose de touchant.  
 Il serait possible d'en faire  
 Un poème très attachant,

Si le sujet – par trop moderne  
 Et léger d'ailleurs – ne roulait  
 Sur des Teutons. Ce qui concerne  
 Ces demi-barbares déplaît.  
 Et cependant je m'intéresse  
 A signor Werner. Grâce à lui,  
 On chante dignement la messe  
 Dans nos églises aujourd'hui.  
 Il exige un rythme sévère,  
 Tandis que mes Italiens  
 Font danser les paroissiens  
 Avec leur musique légère.  
 Il ne fait rien contre mon gré ;  
 Il remplit, sans bruit, son service  
 Il parle peu, vit retiré ;  
 On ne lui connaît aucun vice.  
 Pourtant, monseigneur Venusto  
 Le sait, mon maître de chapelle  
 Est triste comme un ex-voto.  
 Songe-t-il encore à sa belle ?  
 [307]

– Je répondrais volontiers oui,  
 Dit le cardinal Albani.  
 Dans les bulletins de conduite  
 De ceux que Votre Sainteté  
 Emploie à son service, on cite,  
 Comme une curiosité,  
 Votre ami Werner, qui déteste  
 Le beau sexe comme la peste.  
 On avait dit de prime abord :  
 L'auberge du val Égérie  
 L'attire... L'hôtesse est jolie !  
 Eh bien, non ! On lui faisait tort,  
 Mais il est rare qu'on n'apprenne  
 Jamais ce que l'on veut savoir ;  
 Or, nous savons qu'il va, le soir,  
 Visiter la voie Appienne...  
 Autrefois, un patron romain  
 Fit élever sur ce chemin  
 Un tombeau pour son affranchie.  
 C'était une Juive jolie  
 Qu'à Rome il avait fait venir  
 De Palestine, en souvenir  
 De la destruction du Temple  
 Et du sac de Jérusalem,  
 Et pour qu'au forum on contemple  
 La race de Mathusalem. »

[308]  
 Zatcha, tant que je me rappelle,  
 Était le nom de cette belle.  
 C'est à cet endroit que Werner  
 Va s'asseoir au clair de la lune ;  
 C'est là, rêveur, qu'il joue un air  
 D'une musique peu commune :

C'est comme un triste requiem  
 En l'honneur de la Juive, morte  
 En regrettant Jérusalem.  
 « Cette musique vous transporte,  
 C'est quelque chose de parfait ! »  
 M'a-t-on dit. Je crois, en effet,  
 Qu'à l'heure vague où la nuit tombe  
 Ça doit être d'un bel effet,  
 Ce trompette sur une tombe. »

Il dit ; et le pape sourit,  
 Et tous les cardinaux sourirent,  
 Et comme si c'était prescrit,  
 Les nombreux camériers se prirent  
 D'une douce joie et sourirent ;  
 Et le sombre Carlo Dolci<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Carlo Dolci ou Dolce, peintre florentin, né en 1616, mort en 1686. Cet artiste qui doit, dit-on, à la douceur de son pinceau le nom sous lequel il est connu, avait fini par tomber dans une profonde mélancolie.]

Dut lui-même sourire aussi.

[309]

Le pape dit : « C'est un modèle  
 Que mon cher maître de chapelle.  
 Donc, que celui qui sort la nuit,  
 De ce trompette se souviene,  
 Qu'il ne fasse pas plus de bruit  
 Et visite la voie Appienne.  
 Werner est un homme de choix,  
 Il est digne de la noblesse.  
 J'y songerai demain : je dois  
 Donner audience à l'abbesse. »

Le soleil d'or semblait tout neuf,  
 Tant il reluisait dans l'espace,  
 Le premier juin de l'an de grâce  
 Seize cent soixante-dix-neuf.  
 Dès le matin, la tramontane,  
 Rafraîchissant l'air suffocant,  
 Berçait le myrte et le platane  
 Dans les jardins du Vatican.  
 Dans l'allée ombreuse et prospère  
 Du Boscareccio, l'on voyait  
 La robe blanche du Saint-Père.  
 C'est là que le pape octroyait  
 Une audience et recevait  
 La vieille abbesse d'Allemagne,  
 Ainsi que sa jeune compagne.

[310]

Or, à la première il promit  
 De s'occuper de son litige ;  
 A l'autre, Innocent XI dit :  
 « Ma fille, mon devoir m'oblige  
 De vous garder à l'avenir  
 Des syncopes. » Puis à voix basse,  
 A son valet qui se prélassait,

Il ordonne : « Fais-le venir. »

Werner parut... Sous l'influence  
D'un long séjour dans le Midi,  
Il avait pris de la prestance.  
Il paraissait avoir grandi  
Depuis le soir où, triste et sombre,  
Il avait quitté le château  
De Seckingen, son bois plein d'ombre,  
Et Marguerite, son joyau.  
Je pourrais raconter encore  
Ses voyages, de vrais romans ;  
Dire comment, sur le Bosphore,  
Il attaqua les musulmans  
Avec les chevaliers de Malte.  
Mais déjà ma muse dit : « Halte !  
Tu ne prends pas le bon chemin,  
Dans ton ornière rentre vite  
Et courons vite vers la fin. »

[311]

Werner aperçut Marguerite.  
Il pâlit et resta sans voix,  
Mais ses yeux disaient plus de choses  
Que cent parchemins à la fois.

Le pape devina les causes  
De son trouble, car il était  
Un très habile psychologue.  
Avec bienveillance il parlait :

« Dieu conduit le vaisseau qui vogue !  
Personne ne doit désunir  
Ceux qu'Il lui plaît de réunir.  
A Saint-Pierre, comme ici même,  
J'ai vu qu'il fallait recourir  
A Notre autorité suprême.  
C'est un personnage charmant,  
L'amour, prétend-on d'ordinaire,  
Mais il nous donne bien à faire !  
Et c'est surtout sur l'Allemand  
Que son action semble prompte :  
Vous souvenez-vous de ce comte  
Qui nous vint, un jour, d'Orient,  
Avec une mahométane,  
Tandis que, d'un cœur confiant,  
[312]

Sa femme, ignorant la sultane,  
Daignait l'attendre à la maison<sup>1</sup> ?

[<sup>1</sup> D'après une légende allemande, le comte de Gleichen, dont le château se voit encore en Thuringe, aurait été fait prisonnier par les Turcs au temps des croisades. Délivré par une jeune mahométane, il aurait obtenu du pape l'autorisation de l'épouser, malgré l'existence d'un premier mariage.]

Pour vous, le cas est moins critique  
Et la rigueur hors de saison :  
Pas d'empêchement canonique,  
Mais, si je suis bien informé,



Mademoiselle, votre père  
 S'est un peu trop vite alarmé  
 D'un obstacle... léger, j'espère.  
 Vous avez fait votre devoir,  
 Werner, et j'en rends témoignage ;  
 Mais vous étiez – j'ai cru le voir –  
 Comme un rossignol dans sa cage  
 Qui ne chante qu'à contre-cœur.  
 Je n'eus jamais voulu permettre  
 Qu'un homme de votre valeur  
 Me quittât et, si j'étais maître,  
 Vous n'auriez pas votre congé,  
 Même aujourd'hui. Mais la coutume  
 Ordonne et je suis obligé  
 De m'y soumettre, je présume.

[313]

Jamais un homme marié  
 Ne fut mon maître de chapelle.  
 Palestrina, je me rappelle,  
 S'était lui-même expatrié...<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Le 13 janvier 1555, le pape Jules III avait admis Palestrina, qui était marié, parmi les chantres de la chapelle pontificale, malgré le règlement qui voulait qu'ils fussent tous ecclésiastiques. Mais, quelques mois plus tard, le « Prince de la musique » reçut son congé du nouveau pape, l'austère Paul IV. Cependant Giovanni Pierluigi ne s'expatria pas, comme le dit Scheffel; après avoir quitté la chapelle pontificale de Saint-Pierre, il devint maître de chapelle à Saint-Jean de Latran, puis à Sainte-Marie-Majeure et demeura à Rome jusqu'à sa mort.]

Puisque le Seigneur vous rassemble,  
 Puisque aujourd'hui tels sont vos vœux  
 Allez en paix, soyez heureux !  
 Et puisque Werner Kirchhof semble  
 Aux gens de noblesse être un nom,  
 Que ne pourrait, sans déchéance,  
 Porter la fille d'un baron,  
 J'interviens en la circonstance :  
 Werner, je vous fais chevalier...  
 Oui, je le sais, mademoiselle,  
 On ne saurait se mésallier  
 Avec mon maître de chapelle.  
 A celui que l'art anoblit,  
 Tout le reste paraît petit.

[314]

Mais je pense que votre père  
 N'opposera plus de veto  
 Au marquis de Camposanto<sup>1</sup>

[<sup>1</sup> Le nom de famille de Werner est Kirchhof, ce qui veut dire *cimetière*. Innocent XI, en anoblissant notre héros, traduit simplement son nom en italien (*campo santo, cimetière*).]

Et qu'il lui sera moins sévère  
 Qu'à cet artiste sans aïeux.  
 De par le pouvoir précieux  
 Que je tiens du Maître suprême  
 De lier et de délier :  
 Je vous fiance aujourd'hui même.  
 Tâchez de vous concilier  
 Les faveurs du Père céleste !

Même dans les temps sans amours,  
 Le souvenir heureux nous reste  
 Et nous reconforte toujours.  
 Dieu vous protège ! Je vous donne,  
 Enfants, ma bénédiction. »

Dans la voix du pape résonne  
 Une trace d'émotion.  
 Et Marguerite s'agenouille,  
 Et Werner se met à genoux,  
 [315]

Et l'excellente abbesse mouille  
 Le gazon des pleurs les plus doux.  
 A tel point que l'herbe inondée  
 Se dit : « Par un si beau soleil,  
 Je n'ai jamais vu telle ondée,  
 Jamais un déluge pareil ! »

Ainsi finit – de fin subite ! –  
 L'histoire du jeune Werner  
 Et de la belle Marguerite...

Mais qui se promène d'un air  
 De jeune homme en bonne fortune,  
 A cette heure, au clair de la lune,  
 Lorsque chacun va se coucher ?  
 C'est Antoine, le vieux cocher.  
 Il se glisse dans une auberge ;  
 Il boit le vin d'Orvieto  
 Et le fameux Monte Porzio ;  
 Il chante, il rit, il se goberge,  
 A tout il semble décidé.  
 Il se prélassé avec bien-être  
 Et quand un flacon est vidé,  
 Il le lance par la fenêtre.

[316]  
 Pendant que son hôte, interdit  
 D'un tel amour du jus de treille,  
 Reste en extase, Antoine dit  
 En débouchant une bouteille :  
 « Réjouis-toi, cœur de cocher,  
 Tu vas bientôt le rapprocher  
 Du Rhin et revoir ton clocher !  
 Il n'est que temps ! Sans aucun doute,  
 Ce pays, mal administré,  
 Est extrêmement arriéré :  
 Nulle part une bonne route,  
 Mais des péages trop nombreux  
 Et, dans Rome, ô sottise humaine,  
 De longs attelages de bœufs !  
 Patience ! cette semaine,  
 Nous quittons ce pays bourbeux.  
 Il me tarde de disparaître  
 Des rives du Tibre et d'avoir  
 A conduire mon nouveau maître

A travers Milan ! Faudra voir...  
 Moi, Werner, sa future épouse,  
 Nous arriverons à Schaffhouse,  
 Un beau soir. Nous y coucherons.  
 Mais, de suite, nous enverrons  
 Un exprès porter les nouvelles  
 A Seckingen : « A vos chapeaux  
 [317]  
 Mettez les roses les plus belles !  
 A vos fenêtres des drapeaux !  
 Et que, demain, le canon tonne ! »  
 Je vois déjà le vieux baron  
 Qui, le lendemain soir, s`étonne :  
 « D'où viennent ces coups de canon ? »  
 Et moi, de tout loin, je lui crie :  
 « Tous vos amis sont triomphants,  
 « Heureux ! Que le ciel vous sourie,  
 « Maître, voici vos deux enfants ! »  
 Ah ! il faut, ce soir-là, qu'on boive,  
 Mange, rie et chante son soûl ;  
 Il faut que notre vieux matou,  
 Messire Hiddigeigei, reçoive  
 En souvenir un saucisson ;  
 Il faut que le maître d`école  
 Me versifie une chanson  
 Qui soit comme le protocole  
 De tout ce qu'on a fait ici.  
 Il me la faut, je le répète,  
 Et veux qu'elle finisse ainsi :  
 « L'amour et l'art de la trompette  
 « Sont utiles au roturier,  
 « L'amour et l'art de la trompette  
 « Servent à se bien marier.  
 [318]  
 « Puissent l'amour et la trompette  
 « Frayer la voie au pèlerin,  
 « Comme au jeune Werner, trompette  
 « De Seckingen au bord du Rhin ! »

FIN

---

*Texte établi sur la base d'une copie de l'œuvre conservée à la Bibliothèque nationale de France*

*Scheffel-Freunde Bad Säckingen e. V.*

*Bernd Crössmann, 06.04.2020*

<https://scheffel-freunde.de>